

**ZEITSCHRIFT  
FÜR  
ÄGYPTISCHE SPRACHE  
UND  
ALTERTUMSKUNDE**

**5. Band**

Unveränderter Nachdruck der Originalausgabe 1867

ZENTRAL-ANTIQUARIAT  
DER DEUTSCHEN DEMOKRATISCHEN REPUBLIK  
LEIPZIG 1967



913.3205  
Sb 237  
v.5

# ZEITSCHRIFT

FÜR

# ÄGYPTISCHE SPRACHE

UND

# ALTERTHUMSKUNDE

HERAUSGEGEBEN

von

C. R. LEPSIUS

ZU BERLIN

UNTER MITWIRKUNG VON H. BRUGSCH ZU GÖTTINGEN

FÜNFTER JAHRGANG  
1867



LEIPZIG

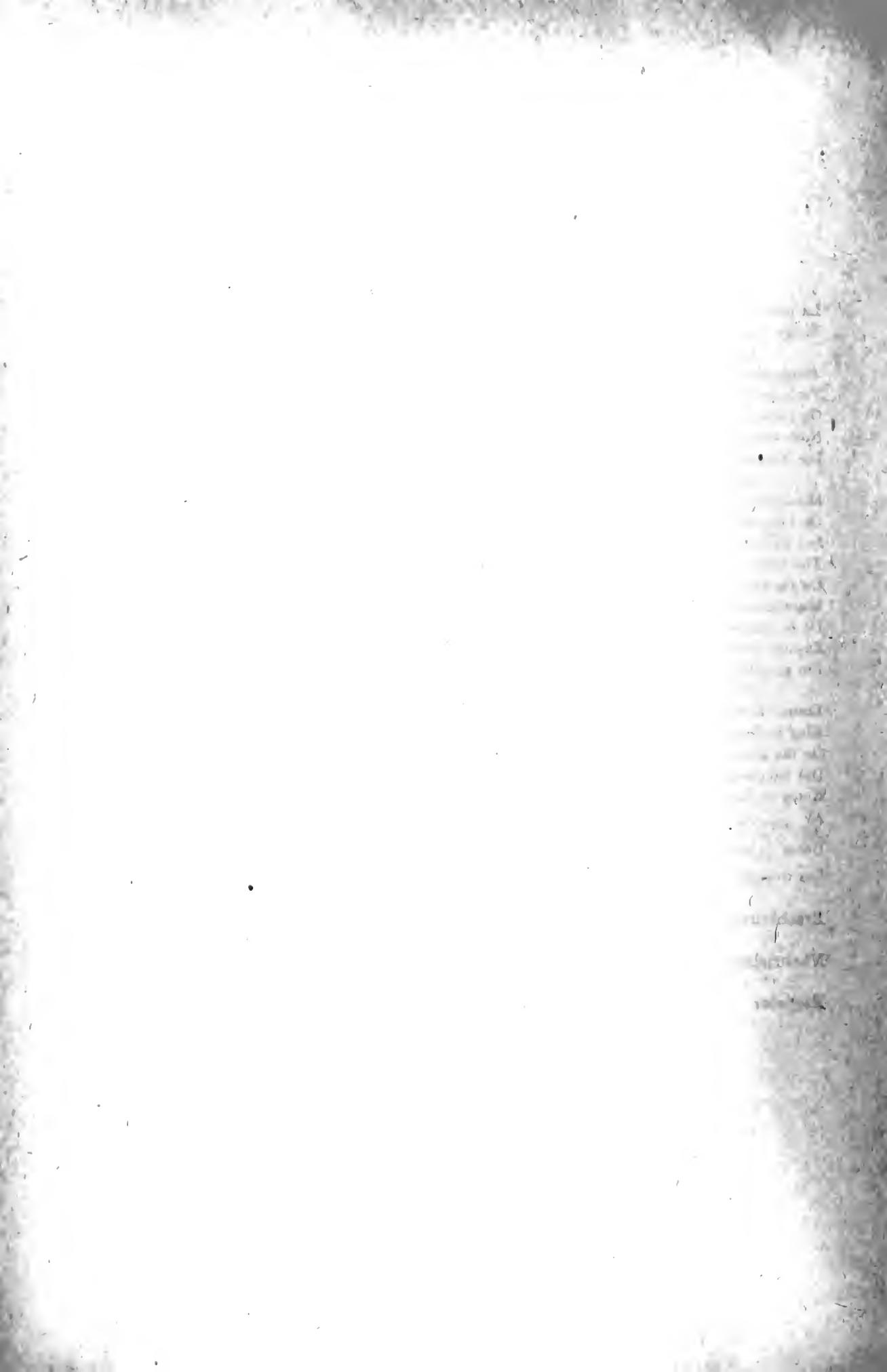
J. C. HINRICH'S SCHE BUCHHANDLUNG



# Inhalt.

---

	Seite.
La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens par W. Pleyte . . . . .	1. 9. 26
Einige Beobachtungen über die Silbe „men“ in dem hieroglyphischen Schriftsystem von Joh. Dümichen (Fortsetzung) . . . . .	4
Altägyptische Kalenderstudien von Joh. Dümichen (II.) . . . . .	6
Varia by S. Birch . . . . .	14. 63
On formulas relating to the heart by S. Birch . . . . .	16. 54
Noch einmal der Münchner Obelisk. Von Fr. J. Lauth. — Zusatz von R. Lepsius . .	19. 20
Die Kapitel der Verwandlungen im Todtenbuch 76 bis 88 von H. Brugsch (mit lithogr. Beilage) . . . . .	21
Miscellanea (II.) by P. Le Page Renouf . . . . .	32. 41. 52
On king Semempses of the 1st dynasty by C. W. Goodwin . . . . .	34
Sur un Ostracon de la collection Caillaud par F. Chabas . . . . .	37
The Calendar question by C. W. Goodwin . . . . .	45. 57. 78
On the age of the Temple of Denderah by C. W. Goodwin . . . . .	49
Miscellanea (III.) by P. Le Page Renouf . . . . .	60. 65. 96
De la transcription des hiéroglyphes par Aug. Baillet . . . . .	66
Zu dem vorstehenden Artikel des Herrn Baillet von R. Lepsius . . . . .	70
Ein graphischer Scherz aus einem der geheimen Corridore des Tempels von Dendera von Joh. Dümichen (mit einer lithogr. Beilage) . . . . .	73
Lettre de Mr. F. Chabas à Mr. Lepsius . . . . .	76
King Semempses and king Ases-kaf by C. W. Goodwin . . . . .	82
On the interchange of the letters $\text{mmm}$ and $\text{m}$ in Egyptian. By C. W. Goodwin . . . . .	85
Das ägyptische Troja von H. Brugsch . . . . .	89
Notes on Egyptian Numerals by C. W. Goodwin . . . . .	94. 98
$\text{M}$ oder $\text{m}$ von H. Brugsch . . . . .	97
Ueber $\text{P}$ von H. Brugsch . . . . .	101
Les trois fêtes de nouvel an par A. Romieu . . . . .	103
<b>Erschienene Schriften</b> . . . . .	8. 36. 44. 72. 88. 108
<b>Nachrichten und Notizen</b> . . . . .	36. 56. 96. 107
<b>Register</b> der in dem Jahrgang 1867 erklärten Hieroglyphen . . . . .	105



# Zeitschrift

für

# Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von Dr. H. Brugsch Königl. Preuss. Consul zu Kairo.

Januar

Preis jährlich 5 Thlr.

1867.

Inhalt.

La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens, par W. Pleyte. — Einige Beobachtungen über die Silbe „men“ in dem hieroglyphischen Schriftsystem, von Joh. Dümichen. (Forts.) — Altägyptische Kalenderstudien, von Joh. Dümichen (II.) — Erschienene Schrift.

## **La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens.**

„Du choc des opinions jaillit la vérité“. En écrivant la célèbre devise à la tête de cette étude, je hasarde de publier encore une note dans la Zeitschrift, et j'attends que M. Dümichen s'étende davantage au sujet de la lecture de la guêpe pour laquelle je proposais la prononciation de *af*. Lorsqu'il aura fini ses intéressantes remarques, je serai à même de choisir entre nos opinions: pour le moment je veux croire qu'il lui sera possible de défendre sa thèse; je n'en serai que bien content; la vérité y gagnera. Le serviteur de la science ne cherche qu'à étendre le domaine des découvertes. Aussi j'espère que M. Goodwin ne m'en voudra pas, si je crois le devoir attaquer au sujet de son opinion sur les phonétiques des noms de nombre. Nous avons lu son admirable découverte, faite dans le pap. 350 de Leide, et publiée à la seconde colonne page 39 de la Zeitschrift de 1864. Or cette page nous communique une grande erreur en même temps qu'elle nous découvre une grande partie de la vérité. Nous lui saurons gré pour ce qu'il a donné et ce n'est que par lui que nous sommes venu à un tout autre résultat, incontestable, comme je l'espère.

M. Goodwin a déduit, d'un examen attentif du papyrus, la règle générale que la lecture phonétique des noms de nombre au-dessus de 19 s'est formée d'après les unités, par la terminaison plurielle, et il a proclamé que „Die alten Aegypter haben sich ohne Zweifel der Pluralform der Einer bedient, um die entsprechenden Zehner auszudrücken, ähnlich wie die Hebräer“. — Cette règle se basait sur les phonétiques des nombres 70, 80, 90, mais les nombres 20, 30, 40, 50, 60, ne sont pas notés. — Un nouvel examen du papyrus m'a porté à tout une autre opinion, c'est-à-dire: *la prononciation des noms de nombre coptes représente la lecture phonétique des noms de nombre antiques.*

Nous commençons avec la valeur phonétique des nombres un à vingt, en rappelant à la mémoire ce que nos devanciers nous ont appris.

↑ hiérogly., | hiérat. La valeur phonétique est généralement connue ← e, ← , ← , uā. De Rougé, stèle de la bibliothèque Impériale p. 241 sq., a consacré une étude spéciale au sujet des phonétiques du signe et de ses combinaisons. La figure syllabique paraît être un harpon p. e. Denkm. II, 6. 12 à 13. 19. 110. 121. 129. Elle entre dans les groupes ← ← OR&T solus Sall. II, 1, 3; Orb. 9, 4; Leide 348, red. p. 4, 8 ← ! ← | ←

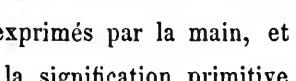
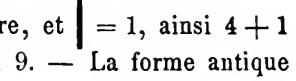
Rit. 164, 1 et dans Leps. Dkm. IV, 77 et Brugsch, Géogr. III, No. 180. se trouve aussi comme variante du trait 1, pour indiquer l'unité. M. Reinisch a traité le dernier signe dans son étude, Aeg. Denkm. in Miramar, p. 268 sq. — Le copte **Ὀὢτ** représente complètement la valeur phonétique ancienne. Comme dans toutes les langues, le nombre *un* avait jadis la valeur du pronom personnel de la première personne, il est probable que *uā* avait aussi cette signification primitive. La forme pour ce pronom, usitée encore dans quelques monuments de l'ancien empire (comp. de Rougé VI. Dyn. p. 120) peut être mis en rapport avec ce nom de nombre. Dans le mot arabe *le premier*, il paraît que la même forme est restée.

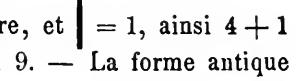
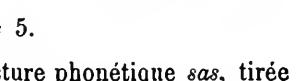
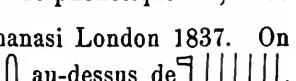
= hiérogly., hiérat., en phonétiques = Denkm. II, 61 a, en copte **ஓஓ**, en hébreu **וּוּ**. La variante des deux harpons se trouve Leps. Inscr. d'Edfou, 1855, pl. I, 8. Dans d'autres textes les deux traits ont pour variante la figure **COΠ** p. e. = s'associer. Horrack, Lamentations, p. 11, même on trouve exprimé *le second* par p. e. Brugsch, Rec. I, p. 15 l. 1. La signification primitive du mot peut être rapportée à la racine *sn* qui signifie *frère, soeur, union, jumelles, amitié*. Le mot hébreu est dérivé d'une tout autre racine de **נוּ** *vertit*.

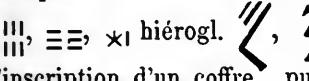
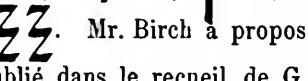
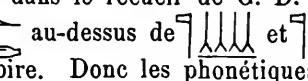
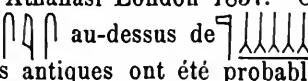
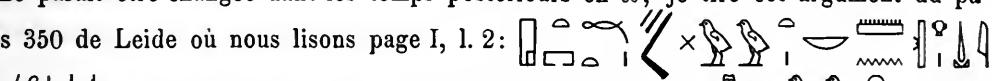
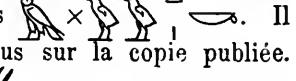
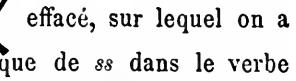
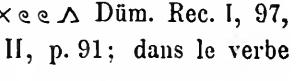
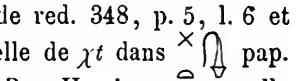
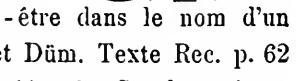
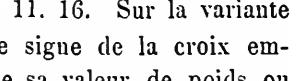
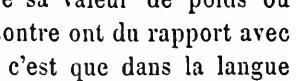
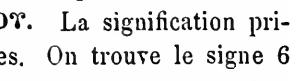
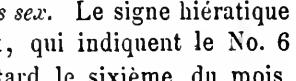
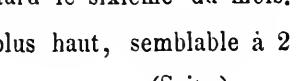
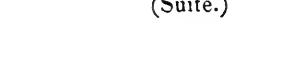
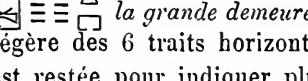
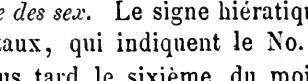
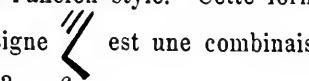
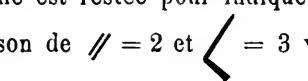
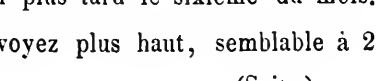
= hiérogly., hiérat., en phonétiques =, dans le copte **ஓஓଓଓ**, **ଓଓ**, comp. de Rougé, Zeitschr., 1864, p. 49. Le No. 3 se rencontre dans les groupes = *deficere* et dans Düm. Rec. I, pl. 100, l. 31. Les trois harpons se rencontrent Leps. Inscr. d'Edfou. Dans les langues environnantes de l'Egypte, le même nom pour 3 ne se retrouve pas. Peut-être que les langues de Thibet et des peuples de Chine ont gardé les traces d'une même racine, comp. le mot *gsum* et d'autres. La signification primitive du mot reste énigmatique. — Le No. 3 sert à indiquer le pluriel. Comme tel il a pour variantes les trois petits oiseaux ou , comp. p. e. Zeitschr. 1866, p. 67 et fut prononcé *u*, en copte **Ὀ**.

hiérogly.; ; ; en phonétiques déjà connus à Champollion, comp. Rit. c. 82, 5. 83, 2. 31. 11 Düm. Bauerkunde Pl. 17, l. 7, dans le copte **ϘϘϘϘ**, **ϙϙϙϙ**, **ϙϙ**, **ϙϙϙ**, **ϙϙϙϙ**. Le signe de la panégyrie, comme variante des quatre traits, se trouve Leps. Inscr. d'Edfu, pl. I, l. 7. — C'est une combinaison des quatre harpons et n'a rien à faire avec la prononciation du groupe. La forme antique hiéroglyque était , signe que l'on voit employé dans la XX. dynastie et les suivantes pour le nombre 5, , et pour indiquer le quatrième du mois, comp. pap. Berl. II, l. 193. Je ne connais pas d'autre langue où le même mot pour 4 soit employé. Peut-être qu'il est dérivé de quelque objet quadrangulaire, ou avec quatre cotés, comme un coffre, ou quelque chose de pareil. Dans la langue antique on trouve un mot, , comp. Le Page-Renouf. Misc. notes p. 13 et Chab. Mél. II s. v. lequel est écrit de la même manière que le nombre quatre. La forme de quatre est à expliquer si l'on sépare du trait. L'angle a la valeur de 3 dans les signes hiéroglyques 4, 6, 7. La forme doit être expliquée de la même manière.

= \* hiérogly.; ( ) hiérat. Les phonétiques se trouvent Denkm. II, 122, sous la forme = . La variante hiéroglyphique est représentée par l'étoile, dont la valeur syllabique était *sb*, en copte **ϘϘ**, **Ϙ** *stella* (d'où dérive la valeur de 5

pour ce signe dans la basse époque) et *tao*, *tou*, *tau* qui me paraît être dérivé des *cinq* points de l'étoile, **TOT** *quinq*ue. Dans le pap. de Leide 350 p. I, l. 2 nous trouvons selon la découverte de M. Goodwin les phonétiques de *cinq* dans les mots:  *hr tauu-k*. Les phonétiques *tau* représentent donc la valeur phonétique du nombre *cinq*, en copte **TOT**. On remarquera que les phonétiques de *cinq* sont suivis d'une terminaison plurielle  = . Les phonétiques anciens sont exprimés par la main, et il se peut que la main munie de ses cinq doigts se rapporte à la signification primitive du mot comme dans l'hébreu, comp. la grammaire de M. Rödiger.

La forme hiératique est combinée des signes — pour quatre, et  = 1, ainsi  $4 + 1 = 5$ . — a la même valeur dans les signes hiératiques 7, 8, 9. — La forme antique est composée d'une manière analogue  = 2,  = 3,  $2 + 3 = 5$ .

,  hiérogly. Mr. Birch a proposé la lecture phonétique *sas*, tirée de l'inscription d'un coffre, publié dans le recueil de G. D. Athanasi London 1837. On y trouve Pl. II les légendes  au-dessus de  et  au-dessus de . Le coffre appartient à l'ancien empire. Donc les phonétiques anciennes ont été probablement *ss*. Le copte nous présente la forme **CO**, **COT**, **COOT**, l'hébreu *vv* de *wvw*, et les langues indo-européennes une forme analogue, comp. *six*, *zes*, *sex* etc. La forme antique *sas* me paraît être changée dans les temps postérieurs en *ss*; je tire cet argument du papyrus 350 de Leide où nous lisons page I, l. 2:  et à la fin de cette rubrique nous lisons les mots . Il faut observer que le signe initial  porte deux traits en dessus sur la copie publiée. L'original m'a convaincu que ces traits sont le reste du signe  effacé, sur lequel on a écrit ensuite la croix. La croix oblique avait la valeur syllabique de *ss* dans le verbe  Rit. 17, 78 = Rit. de Rougé,  comp. les formes   Düm. Rec. I, 97, 37 et  Sall. I, 3, l. 1; et  *ora* voyez Zeitschrift II, p. 91; dans le verbe  Pap. Berl. II, l. 58, comp.  pap. Leide red. 348, p. 5, l. 6 et le copte **CET** *ictus*, *vulnerare*. Outre cette valeur elle avait celle de *xt* dans  pap. Méd. de Berl. p. 6, l. 1  ibid. p. 11, l. 12 et  Chabas, Pap. Harris, s.v.; et celle de  *ur* dans  p. e.  Düm. Rec. II, p. 97, l. 18 =  et dans le nom de  *verus*. D'autres valeurs se cachent peut-être dans le nom d'un poids ou d'une mesure  et  comp. Zeitschrift 1865 p. 69 et Düm. Texte Rec. p. 62 et dans le nom de quelque pays  Brugsch Rec. I p. 22, l. 11. 16. Sur la variante du signe  nous parlerons tantôt. Il me semble que le signe de la croix employé dans une quantité de mots comme déterminatif, résulte de sa valeur de poids ou mesure. Du moins plusieurs mots dans lesquels la croix se rencontre ont du rapport avec le calcul. — Ce que nous pouvons conclure de ce qui précède, c'est que dans la langue antique la lecture était *sas*, plus tard *ss* d'où dérive le copte **COT**. La signification primitive du mot est inconnue comme dans toutes les autres langues. On trouve le signe 6 phonétiquement dans le groupe    la grande demeure des sex. Le signe hiératique antique n'est que la transcription légère des 6 traits horizontaux, qui indiquent le No. 6 dans l'ancien style. Cette forme est restée pour indiquer plus tard le sixième du mois. Le signe  est une combinaison de  = 2 et  = 3 voyez plus haut, semblable à 2 fois 3 = 6.

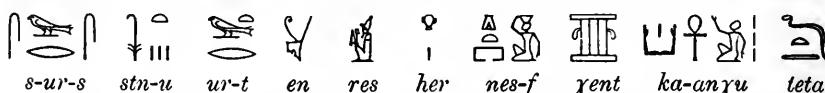
(Suite.)

## Einige Beobachtungen über die Silbe „men“ in dem hieroglyphischen Schriftsystem

von Johannes Dümichen.

(Fortsetzung.)

Das hohe Pylonenthor, die grosse Umfassungsmauer, die Architrave über den Säulen im Hofraum, die Treppenwände, jedes grössere oder kleinere Zimmer in den Tempeln von Edfu und Dendera tragen, wovon ich nur wenige Ausnahmen wahrgenommen, an dem unteren wie oberen Rande eine in der Regel in der Mitte beginnende und von da nach beiden Seiten auslaufende Weihinschrift. Eine Zusammenstellung dieser Inschriften gewährt die überraschendsten Aufschlüsse in Bezug auf die allmähliche Erbauung und Ausschmückung der beiden grossen Tempel in ihren verschiedenen Räumen, wie auch in Bezug auf die grossartige, den Göttern hier dargebrachte Verehrung. Den Schluss dieser Weihinschriften, oder vielleicht noch richtiger bezeichnet mit dem Namen Bauinschriften, macht gewöhnlich, wie bereits bemerkt, die übliche Formel, in welcher dem königlichen Gründer oder Erweiterer des Heiligtums die Mehrung und Befestigung seiner Herrschaft über das obere und untere Aegypten verliehen wird. Ich entnehme jetzt diesen von mir sorgfältig gesammelten Bauinschriften noch ein Beispiel als Beleg für die der Wespe zukommende Aussprache *men*. In einem der Zimmer Denderas schliesst die am oberen Rande sich hinziehende Inschrift auf der einen Seite mit den Worten:

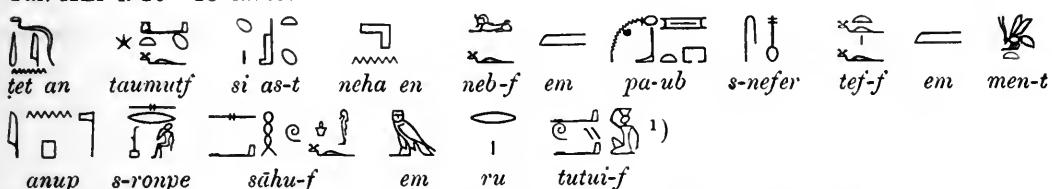


„Sie (die Hathor) vergrößert das Königthum, das grosse, dem König von Oberägypten auf seinem Throne unter den Lebenden ewiglich“ und auf der anderen Seite:



„Sie befestigt den König von Unterägypten auf dem Sitz unter den Lebenden ewiglich“.

Auf Taf. XL—XLIII der II. Abtheilung meiner Geographischen Inschriften habe ich eine in Bezug auf Geographie, wie den Osiris cult, wichtige Darstellung zur Mittheilung gebracht. Osiris, betrauert von den beiden Schwestern, Isis und Nephtis liegt auf seinem Ruhebett, an welchem Anubis steht die göttliche Mumie mit den Händen streichend, l. 1—6 wird diese Ceremonie des Anubis aufs Deutlichste beschrieben. Auf den Osiris zu schreitet nun in Adoration, mit verschiedenen Spenden in den Händen, eine Reihe von 21 Gottheiten, am Schluss der Procession der König. Als 7. in der Götterreihe befindet sich der Todtengenius Taumutef und die ihm beigegebene hieroglyphische Legende Taf. XLI l. 20—23 lautet:



„Rede des Taumutef, des Sohnes der Isis hinter seinem Herrn im Heiligthum; er stimmt angenehm seinen Vater auf der Bahre (an welcher) Anubis (steht) im Machen jung seine Mumie durch das Werk seiner Hände“ ( also auch hier für „Hände“).

Dass hier, wiewohl das Determinativ fehlt, die Wespe für das Ruhebett „ men“ eintritt, gerade wie in dem vorher gegebenen Beispiele „ ap men-t“, dies kann beim Hinblick auf die bildliche Darstellung Taf. XL, welche den Osiris auf dem liegend zeigt, an welchem Anubis steht, die göttliche Mumie mit den Händen streichend und bei einem Vergleich mit der dem Anubis l. 1—6 beigegebenen Inschrift, meines Da-fürhaltens, nicht zweifelhaft sein.

Eine löwenköpfige Göttin ferner, wohl eine Form der Pacht, da sie in der Regel in Gemeinschaft mit Šu und Tefnut erscheint, in ihrer vollen phonetischen Schreibung gegeben durch men-ti, wie in dem Chunsuzimmer Edfus, wo der König in Adoration vor 1) Horns von Hut, 2) Hathor, 3) Horus dem Sohn, 4) Chunsu, 5) men-ti her hut „Men-ti von Edfu“ und 6) mehen-t tef nut her hut „Mehen-t — Tefnut von Edfu“; diese Göttin nun finde ich in einem anderen Zimmer Edfus, ganz so, wie die im Chunsuzimmer aufgeführte, löwenköpfig dargestellt, unter der Schreibung: men-t ur-t em hut „Men-t, die Große von Edfu“. Hier haben wir also dieselbe Göttin geschrieben und .

In dem herrlichen Tempel von Dendera, der in seiner Construction ganz und gar dem von Edfu gleicht, befindet sich eine auf das Tempeldach führende Ost- und Westtreppe, die an den Wänden die pomphafte Procession des grossen Neujahrsfestes in bildlichen Darstellungen und Inschriften uns vorführt. Man wolle dieses uns überlieferte lehrreiche Dokument vergleichen in der von mir gegebenen Mittheilung auf Taf. LXXII—CXV meiner „Altägyptischen Kalenderinschriften“. Ganz so wie in Dendera, wenn auch leider nicht so gut erhalten, findet sich dieselbe Treppenanlage, dasselbe Thema an den Wänden behandelnd, in Edfu; cf. das von mir gegebene Bruchstück „Altäg. Kalenderinschr.“ Taf. CXVII—CXX. In der die verschiedenen Priester Edfus begleitenden hieroglyphischen

( ša ar kat-u) mit dem Heken“, dazu Taf. XCII l. 18 und Taf. XCIII l. 28. Ich komme später nochmals auf die Wespe und das Zeichen in der Bedeutung von „Arbeit“ ausführlicher zurück. In der Opferliste eines theban. Grabes finde ich einmal: II.

<sup>1)</sup> cf. Zeitschrift p. 86: *Adversaria Hieroglyphica* von S. Birch.

Legende wird fast in jeder Beischrift die Treppe des Horus nun immer unter einem besonderen Namen erwähnt, wie:



Unter diesen Bezeichnungen nun finde ich einmal, und zwar auf der Weststaircase beim Aufsteigen links zu Füßen des 9. der Priester die Schreibung: er men-k<sup>1</sup>). Ich werde Gelegenheit nehmen im weiteren Verlaufe meiner Arbeit und zwar bei Besprechung des Beines nochmals auf die Treppe mit der Aussprache *men* zurückzukommen. Die nunmehr gegebenen Beispiele für den der Wespe zukommenden phonetischen Werth *men*, nochmals übersichtlich zusammengestellt, zeigen, wie mir scheinen will, hinreichend die Richtigkeit meiner Annahme.

- 1) hitep<sup>2</sup>) men-f (Geogr. Inschr. I. Abth. Taf. XCVI l. 4).
- 2) hitep men-f (Altägypt. Kalenderinschr. Taf. LIII).
- 3) en men-hor en hut } (Geographische Inschr. II. Abth. Taf. XXXVIII B l. 11).
- 4) en men-hor en aseb }
- 5) ap men-t (Weihinschrift in einem Zimmer Denderas).
- 6) em men-t (Geogr. Inschr. II. Abth. Taf. XLI).
- 7) men-ti her hut (Chuninzimmer Edfus).
- 8) men-t ur-t em hut (Dieselbe Göttin in einem andern Zimmer Edfus)
- 9) er men-k (Linke Wand der Weststaircase im Tempel von Edfu). (Fortsetzung folgt.)

## Altägyptische Kalenderstudien

von Johannes Dümichen.

### II.

(cf. Zeitschrift p. 7. 11. 37. 92.)

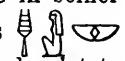
Nicht von dem Geiste des Widerspruchs, sondern von den Inschriften geleitet, hatte ich p. 7 und 11 der Zeitschrift den Nachweis zu führen versucht, dass die in Theben gefeierte grosse Ap-panegyrie 24 Tage gedauert und dass die bei Festdatirungen noch zuweilen hinzugefügte zweite Tagesangabe mittelst des Zeichens keineswegs als ein besonderes Datum nach einem andern Kalender aufzufassen sei, sondern einfach die Dauer des Festes ausdrücke. Mein hochverehrter Freund und Lehrer Hr. Dr. Brugsch wolle mir verzeihen, wenn ich trotz seiner Entgegnung (p. 37), in welcher er „den Zweck

<sup>1</sup>) Hr. J. de Rougé giebt die Titel der Edfuer Priester „Textes géogr.“ p. 46. Das Zeichen hat neben *kan* auch die Aussprache *mes* oder *mesen*, daher die Varianten in der Schreibung des 9. Priesters; und .

<sup>2</sup>) Es wäre übrigens gar nicht unwahrscheinlich, dass der Kopf in dieser Gruppe nur Determinativ, gerade wie das Herz in der Gruppe her, dann würde sie nicht auf das koptische *χΙΤΠΕ* supra zu beziehen sein, sondern alle diese verschiedenen Schreibungen ; ; ; ; ; wären *her* zu lesen und einfache Varianten für her. Die Bedeutung würde dieselbe bleiben.

dieses Aufsatzes für einen verfehlten“ erklärt, noch immer auf meiner Ansicht beharre, und einen Irrthum meinerseits einzusehen noch nicht im Stande bin. In Anknüpfung an diese Aufsätze, wie an die von Hrn. Vete. E. de Rougé im Decemberhefte gemachte Mittheilung erlaube ich mir heute auf einige Stellen meiner „Altägyptischen Kalenderinschriften“ aufmerksam zu machen: der Kalender von Medinet Habu beginnt Taf. III mit einem Monatskalender, genannt: „die Panegyrien des Himmels . . . . . im Hause des Amon auf der Westseite von Theben im Laufe des Monats“ und ganz im Einklange damit am Schlufs dieses Kalenders Taf VII, VIII und IX A, wo die Addition der Tempelabgaben für die vorgenannten Feste gegeben wird, da heifst es Taf. VII: „Summa der Getränke und Gebäcke, der Rinder, des Geflügels und aller guten und reinen Dinge, welche bestimmt sind für das Haus des Amon an den Panegyrien des Himmels“ und ebenso Taf. VIII

von l. 22 an:	eine Kuh	monatlich,	macht im Jahr	12
	ein Kalb	”	”	”
	3 Ochsen	”	”	”
	2 geschlachtete Gänse	”	”	”
	8 lebende Gänse	”	”	”
			96	etc. etc.

Es nennt uns dieser Kalender 8 Tage als allmonatlich gefeierte Feste und, was ungemein merkwürdig ist, er scheint nach dem in „Brugsch Matériaux“ pl. IV gegebenen „Tableau des 30 jours éponymes du mois égyptien“ nicht mit dem 1. sondern dem 29. des Monats zu beginnen, denn wir dürfen wohl auf Taf. III das in dem erstgenannten Feste in seiner oberen Hälfte etwas zerstörte Zeichen getrost in das von Hrn. Dr. Brugsch als  für den 29. des Monats gegebene ergänzen. Hierauf folgt nun als zweites Fest der letzte des Monats, gegeben durch  „Erscheinung des ithyphallischen Amon“. Dies stimmt nun zwar nicht mit dem in den „matériaux“ gegebenen tableau, kann aber, wie mir scheinen will, nur diesen Tag, nämlich den 30., der ja sehr wohl noch einen andern Namen haben konnte, bedeuten, ebenso wie das folgende, leider zerstörte, den 1., da der 2. 4. 6. 10. und 15. darauf folgen. In der Gruppe:  Taf. VII ist, wie ich bereits vor längerer Zeit einigen meiner Herren Collegen mitgetheilt, ein Fehler zu berichtigen. Für  muß nach der von mir genommenen Copie das Zahlzeichen 10 mit Hinzufügung der Sonnenscheibe o eintreten. Da ich den Irrthum erst bemerkte, nachdem die Tafeln bereits abgezogen waren, so blieb mir nur übrig in einer besonderen Notiz das von mir beim Zeichnen begangene Versehen zu berichtigen. Wir haben also hier aus der Zeit Ramses III einen Monatskalender von 8 allmonatlich gefeierten Festen vor uns, der sonderbarer Weise mit dem 29. des Monats beginnt, worauf dann der 30. 1. 2. 4. 6. 10. und 15. folgen.

Hieran schliessen sich nun die alljährlichen Feste, beginnend mit einem, dem König gewidmeten 2 oder 3 tägigen Huldigungsfeste am 26. 27 (?) und vielleicht auch noch am 28. Pachon. Das Original hat zwar das zweite Mal ebenfalls 26, doch müssen wir hier wohl einen Fehler des Steinschneiders annehmen, wie solche im Verlaufe des großen Textes, namentlich bei den Zahlenangaben, in Menge vorkommen, wie die Addition der Tempelabgaben an verschiedenen Stellen deutlich ergiebt. Ebenso scheint es, daß wir bei C. Taf. XI noch ein besonderes Datum setzen müssen, so daß wir nach dem Monatskalender 3 dem König speciell gewidmete Festtage anzunehmen hätten, von denen der Text des letzteren mit den Worten schließt l. 7—13: „Wein für die Dauer dieses Tages, Fleisch für die Dauer dieses Tages, 300 Körbe Heu für die Kutscher (?) als Tempelabgabe, 150 Ziegel Hamami für das U.... haus als Lieferung an dieses Haus, 150 Ziegel Natron für das

U.... haus als Lieferung an dieses Haus, 4 Minen von dem süßen Baktranke für das Schatzhaus des Rampsinit (Ramses III) im Tempel des Amon und 5 Minen von dem frischen Baktranke für das Schatzhaus des Rampsinit im Tempel des Amon“.

Nun folgt der große Jahreskalender, beginnend mit der Erscheinung der Sothis, welches Fest doch wohl nur identisch sein kann mit dem „Feste des Jahresanfangs an welchem sich vereinigt der Strahl der Göttin Sothis mit dem leuchtenden Glanze des Vaters Ra am Himmel“, wie es in den Inschriften heißt. Man wolle die ausführliche Beschreibung dieses Festes einsehen Taf. LXIII—CXX. Dieser Jahreskalender scheint sich, wenn ich ihn mit anderen kalendarischen Angaben vergleiche, auf ein festes Jahr zu beziehen.

Der Kalender von Medinet-Habu setzt das 2tägige Ukafest auf den 17. u. 18. Thoth.<sup>1)</sup> Taf. XIII hat der lapidarius offenbar sich wieder einen Fehler in der Zahl zu Schulden kommen lassen, denn es darf dort unmöglich der 19. heißen, da dieser ja unmittelbar darauf als der nächste Festtag genannt wird und zwar als das Fest des Thoth, das nach dem festen Alexandrinischen Kalender am 19. dieses Monats gefeierte Hermesfest.<sup>2)</sup> Auf den Doppeltafeln XXXV—XXXIX bringe ich einen Kalender aus einem der Privatgräber Thebens und zwar, wie die bildlichen Darstellungen an den Wänden zeigen, aus dem Grabe des unter König Horus verstorbenen Neferhotep zur Kenntnis und in diesem Kalender nun finden wir Taf. XXXV l. 31 das Ukafest ebenfalls am 17. Thoth wieder.<sup>3)</sup> Für die Unbeweglichkeit eines anderen Festes und zwar der 24tägigen Appaneyrie welche am 19. Paophi begann, giebt Hr de Rougé cf. Zeitschrift p. 92 den Kalender von Medinet-Habu, den von Esne und die Stele des Pianxi. Weiter, der Kalender von Medinet-Habu Taf. XXIV und der Kalender des Neferhotep Taf. XXXVI l. 42 setzen das nuteri-heb „Nuterifest“, der eine wie der andere auf den 25. Choiak. Das Neheb- oder Nehebkafest fällt nach dem Kalender von Medinet-Habu Taf. XXXVII l. 10 und dem Bruchstück eines Kalenders aus der Zeit Thutmosis III Taf. XXXIX l. 8; ebenso Jacques de Rougé: Textes géographiques p. 65 auf den 1. Tybi und dürfen wir wohl auch das in dem Kalender von Medinet-Habu auf diesen Tag gesetzte Fest für dasselbe nehmen, indem wir das vor der Gruppe auf dem Original etwas zerstörte Zeichen in den schwarzen Vogel ergänzen, wodurch wir im Einklang mit den übrigen Kalendern das Neheb-Kafest am 1. Tybi erhalten.

Die Har-ti-panegyrie setzt der Kalender des Neferhotep auf den 22. Tybi und da dasselbe Fest in dem Kalender von Medinet-Habu zwischen dem 6. und 26 + x Tybi erscheint, so dürfen wir wohl auch hier für die auf dem Original gänzlich zerstörte Tagesangabe die Zahl 22 einsetzen. So hätten wir also das Ukafest, das Hermesfest, die Ap-panegyrie, das Nuterifest, das Neheb-Kafest und die Har-ti-panegyrie in kalendarischen Angaben aus den verschiedensten Zeiten auf dieselben Tage fallend.

<sup>1)</sup> Bezuglich dieses Festes wolle man einsehen Todtenbuch 99, 18 der Taf. XXXVI, ebenso Brugsch „Mémoires“ p. 4 u. 5 über das noch heute in Aegypten unter dem Namen „id-e-salib“ am 17. Tût gefeierte Fest.

<sup>2)</sup> Der Kalender von Esne setzt das Hermesfest ebenfalls auf den 19. Thoth.

<sup>3)</sup> Auf den 17. folgt in dem Kalender des Neferhotep der 8., was aber wohl nur ein Versehen des Steinschneiders ist, und dürfen wir wohl ohne Bedenken den 18. folgen lassen.

### Erschienene Schrift.

Joh. Dümichen, Historische Inschriften altägyptischer Denkmäler, in den Jahren 1863—1865 an Ort und Stelle gesammelt und mit erläuterndem Text herausgegeben. Inhalt: 1. Siegesbericht aus Karnak über den Kampf der Aegypter im XIV. Jahrh. gegen die Libyer und die Küsten- und Inselbewohner des Mittel-

meers. 2. Das Siegestor des Königs Ramses III am Tempel von Medinet-Habu. 3. Ramses III mit dem gefangenem Amasu- und Libyer-Fürsten im Tempel von Med. Habu. 4. Das Schatzhaus des Rampsinit im Tempel von Med. Habu. 5. Das Todtenopfer einer Königin im Tempel von Dér-el baheri.

9

# Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Strasse 18)

unter Mitwirkung von Dr. H. Brugsch Königl. Preuss. Consul zu Kairo.

Februar

Preis jährlich 5 Thlr.

1867.

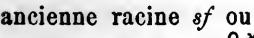
Inhalt.

La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens, par W. Pleyte. (Suite.) — Varia, by S. Birch. — On Formulas relating to the heart, by S. Birch. — Noch einmal der Münchner Obelisk, von Fr. J. Lauth. — Zusatz von R. Lepsius.

## **La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens.**

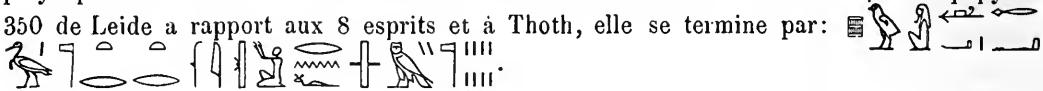
(Suite.)

III, \*II, ፩, ፪. Les phonétiques déjà connus à Champollion sont  III ou  III, comp. Rituel 148, 9. Le Papyrus de Leide 350 se lit à la ligne 13, p. 1:

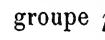
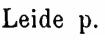
 La clause de cette formule est perdue avec la partie inférieure du papyrus. Il se peut que le mot *sfx* en copte **സ&ഫቃ** dérive d'une ancienne racine *sf* ou *sb*, car le No. 70 dans le copte **ሸቻ**, **ሸቃ**, dérive de *sfx* comme l'indique la forme  employée pour le nombre 70 dans le pap. 350 de Leide. Dans ce cas ils peuvent avoir rapport avec l'hébreu **נַבְנָה** = *n* et *b* et avec les mots des langues indo-européennes qui sont dérivés d'une même souche, *sab-tan*, *sep-tem*, *sep-t*, *sieb-en*, *zev-en*, *sev-en* etc. La signification primitive du mot est incertaine, mais il est très probable qu'il faut la dériver du nombre des planètes, et les peuples qui adoraient les étoiles nous fourniront peut-être un mot primitif d'où notre forme est dérivée. — Le signe hiératique est combiné de  = 4 et  = 3, qui mis ensemble forment . La variante de la tête peut être expliquée de la transcription fautive de l'hiératique, comme le sont  du signe hiératique neuf et  du signe hiératique 30.

**III**, **III**, **\*III**, **◎I**, **==**, **yy**, **η**. Les phonétiques sont bien connus par la variante du nom de ville des 8 esprits, ou 8 cynocephales, assistants de Thoth du Hermès égyptien. Le nom de ville se lit **III** **III** **◎** = **III** **III** 'Egnouúpolis, dans le copte **ϢϢϢϢ**. Les huit esprits sont nommés **III** **III** **◎** **yy** **yy** stèle de Leide I, l. 12, **III** **III** **◎** **yy** **yy** Rit. 164, 6. Le nombre huit se prononçait dans le copte **ϢϢHII**, **ϢϢOYII** évidemment de la même racine que **רַכְבָּשׁ**. Cette prononciation diffère beaucoup, ce me semble, du mot antique égyptien et tous les deux ne peuvent pas dériver d'une même souche; *ssn* et *smn* peuvent être la traduction d'un même mot dans deux langues différentes, mais non les variantes d'un seul mot.

Le mot égyptien peut être mis en rapport avec la racine *sn*, *snsn*, *spirare*, *flare*, *spiritus*, *halitus*, et peut-être le rapport qui existe entre les dieux, esprits de Hermopolis, et le dieu *pwən*, dieu des Phéniciens, pourrait mener à la voie de découvrir la

signification primitive des deux mots, qui expriment le nombre huit, en hébreu et en égyptien. Le copte présente la forme hébraïque. Une variante du nombre de la basse époque est représentée par quatre têtes de Bélier . Comme on le sait, le bétail à quatre têtes est figuré sur les hypocéphales comme représentant *Nm-ra* dieu des *quatre régions*, ou des *quatre vents*. De même le vent du nord est figuré par un bétail à quatre têtes dans les tableaux astronomiques. — Cette variante du nombre 8 me paraît être en rapport avec *sn* ou *snsn*, *spirare, flare, spiritus*. Je ne crois pas, que ce signe serait employé pour le nombre 8 à cause des 8 cornes de ces 4 têtes. — La rubrique du papyrus 350 de Leide a rapport aux 8 esprits et à Thoth, elle se termine par: 

 La signification de la figure  est restée longtemps un problème, et nos maîtres en égyptologie ont tous proclamé leur opinion: Mr. Brugsch dans la Zeitschr. d. Deutsch. Morg. Ges., M. Lepsius dans son étude sur les dieux des éléments, M. Mariette dans son mémoire sur la Mère d'Apis etc. Les variantes du dessin du signe se trouvent chez M. Lepsius. M. Brugsch propose de regarder la figure pour la représentation de la nouvelle lune. M. Lepsius s'y oppose. Certainement le signe avait la valeur phonétique de   p. e. dans les variantes du nom du cycle des neuf dieux . Le même signe détermine le mot *paut* qui signifie un gâteau d'offrande, et il paraît que dans la langue antique les signes pour indiquer un gâteau et la société des dieux diffèrent. Le premier jour du mois est indiqué aussi par ce signe et dans ce cas il paraît signifier la nouvelle lune. *Paut* signifie *neuf, un gâteau d'offrande et la nouvelle lune*. Que le signe signifie *neuf* est prouvé par les variantes hiératiques et démotiques .

On peut citer un exemple très-singulier où le signe  se rencontre comme déterminatif du mot *paut*. Br. Rec. I, p. 22, l. 8:  probablement pour . La forme , déterminant le groupe *pst*  est une figure de la basse époque et représente littéralement le mot copte **ΠCIT**, **ΨIT**. La forme antique était écrite sans *s*. Ni *paut* ni *pst* se retrouvent dans une autre langue connue. Comme on le sait, l'idée de renouvellement était liée à l'idée de neuf = 9. Le *neuf* des français comme le *neun* des allemands en représentent d'excellentes exemples. La même liaison d'idées se trouve, à ce qu'il me semble, dans le signe de la nouvelle lune pour exprimer le nouveau mois et le nom de nombre, mais comment expliquer un tel fait? — La rubrique de ce nom de nombre du papyrus 350 de Leide p. II, l. 2 commence par  et finit par  ainsi que la rubrique No. 90. Le signe  s'explique de la transcription de l'hiératique  qui me paraît être une combinaison de  = 5 et  = 4 semblable à  $5 + 4 = 9$ .

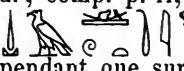
, ,  En phonétiques  dans le papyrus de Leide et dans le groupe signalé par M. Brugsch  =   semblable au copte **ዘCT**, **ዘHT** *decem*. On ne rencontre pas le nom de ce nombre dans d'autres langues et la signification primitive n'en est pas connue non plus. Peut-être dérive-t-elle des 10 doigts aux mains et aux pieds comme en hébreu. Le nom *mt* peut être la cause du choix du signe hiéroglyphique , la moitié d'un cartouche, qui peut se rapporter avec le copte **ዘHT** *medius, dimidium*. Le signe  qui exprime le 10 du mois s'explique peut-être d'une ancienne dénomination

de la décade; toutefois je n'en saurais rien affirmer sur ce point. La rubrique du papyrus 350 est parfaitement traité par Mr. Goodwin dans la Zeitschrift et n'a plus besoin d'explication.

Les noms de nombres coptes de un à dix sont exprimés par les caractères de l'alphabet; mais il semble que l'on a pris le stigma des Grecs pour le No. 6, p. e.  $\alpha$  1,  $\epsilon$  2,  $\zeta$  3,  $\tau$  4,  $\epsilon$  5,  $\tau$  6,  $\zeta$  7,  $\pi$  8,  $\phi$  9,  $\bar{\iota}$  10.

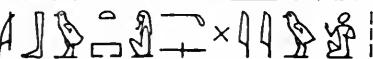
Seulement en hébreu la succession des signes répond aux 10 premières caractères de l'alphabet, et par ce fait il s'explique que les grecs, d'où les coptes ont pris leur manière d'indiquer les noms de nombres, ont emprunté aux peuples sémitiques la manière d'écrire les numéraux. Les chiffres modernes 1. 2. 3. 4 dérivent d'un système d'écrire analogue à celui des égyptiens, car les formes antiques 1. 2. 3. 4 sont écrites à peu près de la même manière et sont le résultat d'une addition de traits  $=$ ,  $\Xi$ ,  $\omega$  =  $\angle$ , 4, -.

Les nonis de nombres de 11 à 19 sont formés selon une même règle dans le copte et dans l'antique égyptien, p. e.  $\cap \text{I} \text{I} \text{I} = 10$  et 4,  $\text{W} \text{I} \text{T} \& \text{Y} \text{T} \text{E}$  précisément comme le *dix-sept* etc. des français.

$\cap \cap$ ,  $\angle$ , —. Les phonétiques de vingt sont inconnus autant que je sache. Je les ai publiés dans mon travail sur le Rit. Chap. 125. Le pap. 350 de Leide nous a mis à même d'en fixer la valeur, comp. p. II, l. 15. Une rubrique indiquée par „la vingtième demeure“ commence par:  et se termine par:  . Il paraît cependant que sur l'original le groupe *ai-u-tu* est écrit au-dessus d'un autre, qu'on a soigneusement effacé, et qu'on ne peut plus lire. — Il se peut donc très bien qu'au lieu de *ai-u-tu* l'écrivain ait écrit d'abord *ta-ut*. Le copte **ΧΩΡΩΤ** en représente la transcription exacte, et nous pouvons supposer que c'est aussi la prononciation du nom de nombre vingt dans la langue ancienne. Le signe hiératique est combiné de **γ** = 2 et **Ι** = 10 semblable à  $2 \times 10 = 20$ . De la même manière il faut expliquer le signe qui indique le vingtième du mois. Mais on trouve encore deux caractères pour indiquer ce jour en hiéroglyphes, que je ne saurais expliquer. M. Brugsch les a communiqués dans ses Matériaux pour servir etc. p. 55 **Ι** et **Ι**. Le second peut être une transcription fautive du premier, et le premier peut être rapporté au signe **Ι** qui indique quelquefois le trentième, ou dernier jour, du mois. Le dernier jour était nommé  en copte **ΑΡΗΣ** *le dernier*. Une transcription fautive du déterminatif hiératique **Ι** pour **Ι** est peut être la cause de la variante **Ι**.

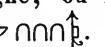
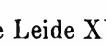
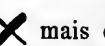
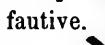
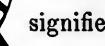
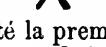
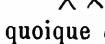
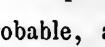
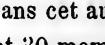
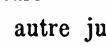
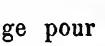
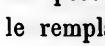
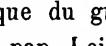
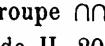
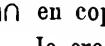
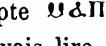
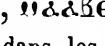
$\cap \cap \cap$ ,  $\angle$ . Avant de fixer l'attention sur le pap. de Leide 350, je veux citer les variantes du nom de ville Rit. chap. 125, l. 30  $\cap \cap \cap \angle \angle$ .

Leide 21. 

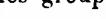
” 17. 

” 44.  $\cap \cap \cap \angle \angle$ . L. 24  $\times \angle \angle$

et enfin Brugsch Geogr.  $\cap \cap \cap \angle \angle$ . Selon ces variantes le nom doit être traduit par „la demeure des trente vénérables ou nobles“ ou des 31 etc., s'il faut séparer le trait de la croix. Dans les exemples cités on trouve les deux formes en hiératique, aussi bien qu'en hiéroglyphique; la croix n'est ici qu'une transcription fautive ou hâtive du signe hiératique **Ι** composé de **ω** = 3 et **Ι** = 10,  $3 \times 10$  font *trente*. — Les trente

formaient probablement un collège, qui environnaient le roi et qui lui servaient de conseil. Ils sont nommés *les grands*, *les anciens* ou *les nobles*, qui occupaient les plus hautes fonctions de l'état. Dans les papyrus Prisse, Abbot et judiciaire de Turin, ceux-ci sont les juges du tribunal. Dans le pap. Sall I, 31 et d'Orbigny, les rois tiennent conseil avec eux. Un passage bien clair à ce sujet se trouve Anast. V, p. 9, l. 3 sq ; comp. Chabas Mél. I, p. 119. Là nous lisons „ô Thoth viens à moi, sois mon directeur, rends-moi habile en tes travaux, tes travaux valent mieux que tous les autres. Qui s'y est adonné sera trouvé habile par cela pour devenir un *uru*, un *noble*. Plusieurs ont agi, tu as agi en eux,  ils sont parmi les 31 nobles, ils sont forts et puissants. Tu le fais.“ — Le signe du nom de nombre est ici suivi d'un trait vertical et ceci peut être particulier au signe, ou il faut le traduire par 31. Pour 31 on peut citer encore Düm. Rec. I, p. 99  Je veux citer aussi Rit. 115, l. 4  dont plus bas se trouve la variante  Rit. hiérat. de Leide XVI,  mais dans cet exemple  indique un poids et la transcription par  est fautive. On peut donc constater que le nom de nombre 30 était écrit en hiératique  et que  signifie 31. Les variantes du nom de ville sont ainsi expliquées, excepté la première ; mais aussi celle-ci me paraît être une transcription inexacte du signe  quoique *oh-u* pourrait être traduit par *gens développés*. S'il représente toutefois une variante probable, alors c'est une variante de sens et non une variante phonétique. — Selon Diodore I, 75 les égyptiens possédaient une cour suprême, composée de trente et un juges. Dans cet auteur l'on voit que les trois villes de Memphis, d'Héliopolis, et de Thèbes, choisissaient 30 membres du tribunal suprême. Réunis à Thèbes, les trente choisissaient à leur tour un président et la ville à laquelle il appartenait envoyait aussitôt un autre juge pour le remplacer. Voilà ce me semble la résolution des variantes 30 et 31. Reste à connaître la lecture phonétique du groupe  en copte   J'avais pensé d'abord qu'elle se trouvait pap. Leide II, 20. Je croyais lire dans les groupes qui commencent et terminent cette rubrique,  en copte  *aequalis*, dont la forme antique se lisait  comp. pap. Prisse, p. 13, l. 4 *mau*. En changeant le *u* en *b* l'on trouve la forme  =  Mais après un examen attentif de l'original je lis dans les passages tout autre chose.



Les traits qui réunissent les croix en bas, sur la copie du papyrus, ne se lisent pas sur l'original, et pour cela je crois qu'on ne peut voir dans les groupes autre chose que les signes de 30. La lecture phonétique reste donc problématique; toutefois on peut signaler le titre d'un fonctionnaire, un haut personnage, appelé,  . Je crois que Mr. Chabas avait bon droit de rapporter ce nom au nom de nombre  , comp. son étude sur le papyrus Anast. I, p. 279. Voyage d'un Egyptien. Le dernier jour du mois était indiqué par le groupe  ou  et aussi par  comme nous l'avons remarqué plus haut. — La signification primitive du mot *map* m'échappe, on ne retrouve ce nom dans aucune langue connue. — Peut-être est-il la dénomination du mois dans quelque autre langue qui est en rapport avec la langue antique de l'Egypte.

四〇〇〇, . Dans le copte le nom de nombre 40 se prononçait **gwē**, **gwī**. Je porte l'attention sur le papyrus 350 de Leide. Le commencement de la ligne 26 p. II nous fait connaître les phonétiques. Le signe initial est douteux; mais je crois pouvoir le transcrire par , p. e. et à la fin de la ligne 28 on reconnaît la tête de l'initiale encore, et un nouvel examen de l'original m'y fait lire . Le signe initial se retrouve à plusieurs reprises dans le papyrus, et il s'emploie ordinairement pour , et probablement pour d'autres encore. Dans le copte *h* et *χ* se changent entre eux, comp. Schwartze, Gram. p. 93. La prononciation du nombre fut donc *hm* ou *χm*; la signification primitive m'est tout à fait inconnue, et le mot ne se retrouve pas dans d'autres langues. Le signe hiéroglyphe est composé de et  $2 \times 20 = 40$ . Le signe remplace ici le signe 20 comme dans les groupes 60 et 80.

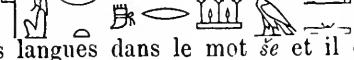
四〇〇, . Dans le copte **T&IOT**, le pluriel de **TIO&**, cinq. Par l'analogie je soupçonne que ce nombre était prononcé dans la langue antique de la même manière que le nombre cinq. Je ne crois pas qu'il faut quitter cette thèse pour ce que nous trouvons écrit à la dernière ligne, de la rubrique munie de ce chiffre, dans le pap. 350 de Leide, p. III, l. 6 les mots . A la vingtième demeure la clause se lisait aussi autrement, que le commencement. — Le signe hiéroglyphe est composé de et de 5 et 10 semblable à 5 fois 10 = 50.

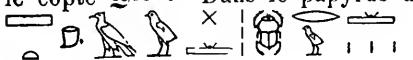
四〇〇, , . Dans le copte **ce**. La variante hiéroglyphique se trouve Lepsius insc. d'Edfou; elle s'explique facilement si l'on suppose qu'elle est la transcription fautive du signe hiéroglyphe. Au pap. de Leide 350 p. III, l. 6 nous trouvons la lecture phonétique dans la phrase suivante; „Est satisfait le pays du sud comme le pays du nord.“ Dans la même rubrique le mot *sa* se retrouve, p. e. et . Il me semble que le mot *sa*, employé ici, est le même que les mots pap. Méd. 13, l. 11 pap. Berl. I, l. 48 qui expriment l'idée d'abondance, *être rempli de*, *satisfait*, comme le copte **ce** *abundantia, satietas, impleri*. Le nom *sa* ou *sau* paraît être le pluriel du nombre 6. Le signe hiéroglyphe est composé de = 3 et = 20, 3  $\times$  20 font 60.

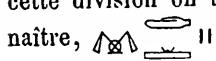
四〇〇〇, . Dans le copte **wqē**. Ce groupe est déjà traité dans la Zeitschr. On lit les phonétiques du nom de nombre pap. de Leide 350 p. III, l. 14 et à la ligne 22 . Ces groupes sont écrits avec les mêmes signes que le nombre 7, et je ne vois pas que le signe du pluriel se trouve dans le pap. Toutefois le nom paraît être dérivé du nom de nombre 7. — Le signe hiéroglyphe est composé de = 7 et = 10, 7 fois 10 font 70.

四〇〇〇, , . Le copte **Seumē** paraît être dérivé de **wwo&w** *octo* en chanoïgien **w** en **S**. Dans le papyrus de Leide nous trouvons les mêmes phonétiques pour 80 que pour 8 p. e. p. III, l. 22 . La variante hiéroglyphique se rencontre dans l'inscription d'Edfou, c'est la transcription fautive du signe hiéroglyphe qui est composé de et de = 4 fois 20 font 80.

๐๐๐๐๐,  . En copte le nombre 90 se prononçait **IIICT&IO\$,** forme plurIELLE du singulier **WT.** Le pap. de Leide nous représente les phonétiques  . Ceci a été déjà remarqué dans le Zeitschr. La figure hiératique est une combinaison des signes  = 3 et  pour  = 30, 3 × 30 font 90.

๐,  . Le nom de nombre cent se prononçait en copte **WE;** or la rubrique du papyrus de Leide, qui suit ce chiffre, commence par:  et se termine par:  . Le copte ne présente pas d'analogie avec d'autres langues dans le mot *se* et il est bien difficile de voir le rapport entre le signe  et le nombre cent, ainsi qu'entre la figure  et la prononciation de *saa*. Toutefois la langue antique ainsi que le copte présentent des mots d'où notre nom de nombre peut être dérivé. C'est p. e. **W&E,** **W&I,** multiplicari, ou, **W&IO,** coetus, etc.

๐๐,  , 200. Le signe hiératique est composé de  et  2 fois cent, dans le copte **WHT.** Dans le papyrus de Leide 350 p. IV, l. 12 on lit à la suite du nombre:  et à la fin de cette rubrique  . On ne retrouve pas ce mot dans d'autres langues, et la signification primitive en est incertaine.

๐๐๐,  semblable à  $3 \times 100 = 300$  dans le copte **WOUW&T-ñ-WE** comme dans les langues modernes, et comme dans la langue antique de l'Egypte ainsi que le démontre la division du pap. 350 de Leide l. 21, où nous lisons **III**  **|**  **|**  **ñ**  . A la fin de cette division on trouve les signes, quoique mutilés, comme l'original me l'a fait reconnaître, .

๐๐๐๐,  c'est à dire  $4 \times 100 = 4000$  comme dans le copte **W&T&O-T-ñ-WE**, ainsi que dans la langue antique, selon page IV, l. 26 du pap. 350 de Leide. On y reconnaît les signes **III**  .

(Suite.)

## Varia

by S. Birch.

 is found in the sense of *Mut* 'to die' or equal to  *mu-t* and its variants as in the example Rosellini M. R. LXVIII B. l. 6

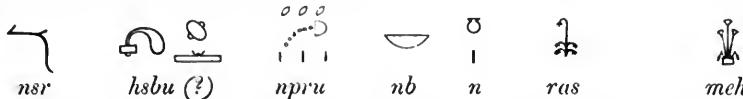
						.....
<i>au</i>	<i>hat</i>	<i>s(n)</i>	<i>mut</i>	<i>m-tu</i>	<i>pehpeh</i>	.....
<i>sunt</i>	<i>corda</i>	<i>sua</i>	<i>mortua</i>	<i>pro</i>	<i>gloria</i>	.....

An example indeed not so decisive as one which is found in Papyrus British Museum No. 9918 in a chapter not in the Turin Ritual, and in which speaking of the deceased it says "He goes to heaven to the sun, his body is on earth with Seb, food and drink are given to him for ever he does not die again in Hades

					
<i>nn</i>	<i>moritur</i>	<i>f</i>	<i>iterum</i>	<i>illi</i>	<i>in oreo</i>

This may be compared with the form cited by Pleyte in his *Études Egyptologiques I*, p. 32  
 *mr mr* for *mut* to die or death.

The hieroglyph  occurs in the sense of *hsbi* ‘to reckon’ or “account”, although its phonetic value in that sense is not quite certain probably it is *hesb* or *hesbu*. On a tablet of calcareous stone sold in London at an auction at Messrs. Stevens in 1858 I noted the following variant of the title by no means uncommon of superintendent of the account of corn of the North and South



*praefectus redditum frumenti omnis e meridionali septentrionali*

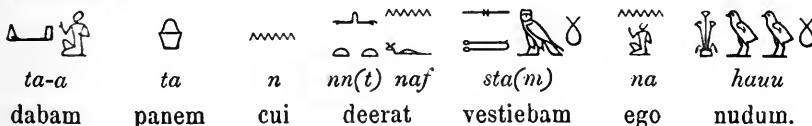
In fact in the titles of Aahmes-Pennishm. Lepsius Auswahl Taf. XIV, A. that officer is styled



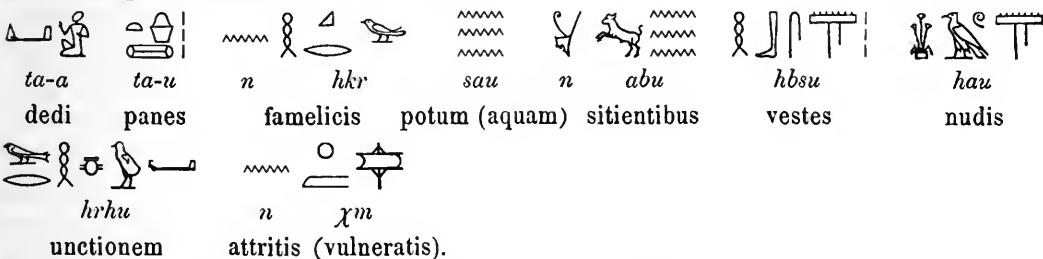
*praefectus redditum captivorum*

Since then the phonetic equivalent of  is *hsb*, it would appear from the phonetic complement of  being *bu* that it should be read *Hsbu* “return, account number”. It is also found as

The radical  or  with its determinatives has many senses: amongst others that of   *chi mu* ‘a desolating wind’ Pleyte *Ét. Égypt.* p. 19; but a variant of the same occurs in a Ritual of the Museum in the formula of the charitable actions done by the deceased on the base of a statue of the Saite period Egypt. Gall. Brit. Mus. No. 512a. the formula occurs as



A fuller form however than any with which I am as yet acquainted elsewhere occurs in a Hieroglyphic Ritual Brit. Mus. No. 9940



It is well known that in hieratic texts the determinative at the end is often that of *sound* instead of *idea*, and some hieroglyphic texts follow the same law although more rarely. In Papyrus No. 9940 the word *hannu* ‘a box’ is written

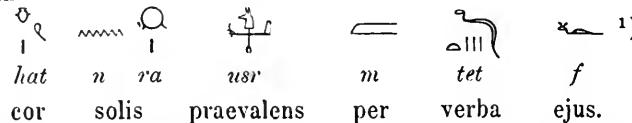
<sup>1)</sup> Sharpe, Eg. Inscr. Pl. 82, 1. 7. 10.

## On formulas relating to the heart

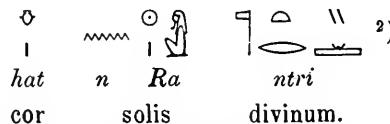
by S. Birch.

(v. Zeitschr. 1866. p. 89.)

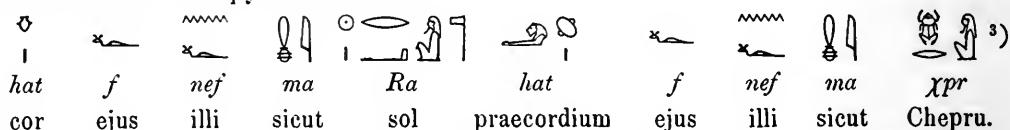
Besides the purity of the heart at the final judgment when it was weighed in the scale against the feather of Thoth, the heart of the deceased was supposed to be like that of the gods, and the heart of the god Ra was mystically supposed to be Thoth who is called at Denderah



But on a scarabæus on the clytra of which is represented the Bennu or Phœnix that bird is called

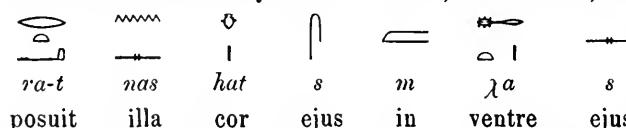


The heart of the deceased was like if not absolutely this solar heart; for in a chapter not in the Ritual of a Papyrus it is stated



In the same sense ‘the heart of Osiris is mentioned in the Ritual<sup>4)</sup> “I am, says the passage, with Horus, the day of clothing Textex at the opening of the door [of the Nile] to wash the heart of the Meek one” [Osiris].

The transmigrations made by the deceased in the future state were necessary in order to place the heart in all the places in which it ought to be, a fact alluded to by some passages in the Ritual where the deceased says that “he makes all the transformations or geneseis to place his heart in all the places”, or wherever “he wishes it to be”<sup>5)</sup>. The proper place of the heart was the belly not the breast, for a text<sup>6)</sup> says



The principal chapters of the Ritual relative to the heart are the 26. 27. 28. 29. 30. and 64. The titles of these chapters in the Turin Ritual are c. 26. “that of giving a heart to a person in Karneter” or Hades, c. 27 “that of not allowing a persons heart to be taken from him in Karneter” or Hades, also the title of 28. and in another form that of the 29. and c. 30 that of not allowing a persons heart to be detained form him in Hades.

<sup>1)</sup> Brugsch, Mon. IV, pl. XLII, n. XVI.

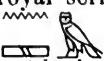
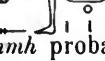
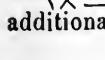
<sup>2)</sup> Brit. Mus. Eg. Rom. No. 7883,

<sup>3)</sup> Pap. Brit. Mus. 9915.

<sup>4)</sup> Lepsius Todt. I, c. 1, l. 6.

<sup>5)</sup> Lepsius Todt. Taf. II, c. 1, l. 22. See also the rubric or title of c. 17. XIV, c. 20, l. 8.

<sup>6)</sup> Sharpe Eg. Inscr. pl. 59, l. 35.

The 64. chapter called that of departure from light in one chapter has the chapter of the heart appended to it as a supplement and appears from the rubric l. 33 to be only a repetition of c. 30. The titles of these chapters are not always the same. In the Ritual of a person named Neχutamen a royal scribe collated by me some years ago, c. 26 was called "the chapter of the heart of  nšm or "green felspar", c. 27 "the chapter of the heart of  χšbt or "lapis lazuli" and c. 30 the chapter of the heart of  nmh probably serpentine or some dark stone, besides which it had an additional chapter of the heart.

## Noch einmal der Münchner Obelisk.

Zu meinem Aufsatze über dieses Denkmal hat der sehr geehrte Herausgeber dieser Zeitschrift einen Zusatz-Artikel geliefert, worin er seine Ansicht dahin ausspricht, daß der oberste und unterste Theil desselben moderne Arbeit seien. Es sei mir gestattet, die Gründe für meine Annahme, daß der ganze Obelisk aus der römischen Periode stammt, ausführlicher zu entwickeln.

Vor Allem die Bemerkung, daß ich die fragliche Inschrift, welche mit 

Die gewichtigen Einwürfe betreffen glücklicherweise nicht den Haupttheil, welcher meldet, daß Sextus Africanus dem Caesar Augustus Taticus dieses Denkmal errichtete. Ob Trajan oder Domitian<sup>1)</sup> unter letzterem zu verstehen sei, ändert dessen geschichtliche Stellung nicht wesentlich. Wichtiger ist, daß Lepsius die von mir zuerst (in meinem Catalogue raisonné) behauptete Identität von Taticus mit Dacicus adoptirt und mir damit ein Recht gibt, auch die sonst unerhörte Schreibung Saesars<sup>2)</sup> anstatt Caesars als ächt d. h. als gleichzeitig mit der nicht minder auffallenden Variante Taticus aufrecht zu erhalten, die doch eine ähnliche Sibilation darstellt.

Ueberhaupt zeigt das auch von Lepsius nicht angezweifelte Mittelstück Eigenthümlichkeiten, die man auf altägyptischen Obelisen vergebens suchen wird. Die Einrahmung der Schriftcolumne habe ich schon erwähnt; sie findet sich nur wieder auf den beiden Beneventaner Obelisen und dem Obelisen Pamphili, die sämmtlich die Schilder des Domitianus zeigen. Ferner tragen alle vier Seiten des Münchner Obelisen die nämliche Inschrift, während sonst doch eine Variation der Legenden eintritt. Aufser diesem Umstände beweist auch die Behandlung der Figuren, daß wenigstens der Kunststil unägyptisch ist d. h. daß das Denkmal den Geschmack der römischen Periode kund gibt. Dies zeigt sich besonders in der breiten Anlage und Ausführung des  und der Sphinx gleiche Ausdehnung hat, eine bei den Aegyptern nie vorkommende Eigenthümlichkeit<sup>3)</sup>.

Es kann daher auch nicht befremden, wenn der sprachliche Theil des Obelisen auffallende Varianten wie z. B. Taticus, aufweist. Der Verfasser des Textes war offenbar kein Aegypter, sondern ein Römer, der sich in Aegypten aufgehalten, vielleicht Sextus<sup>4)</sup> Africanus selbst. Aus dieser wohl begründeten Annahme dürften sich alle Besonderheiten, auch die der beiden angezweifelten Stücke, ohne Zwang mit leidlicher Sicherheit erklären lassen. Versuchen wir dieses der Reihe nach.

Daß ich die Anfangsgruppe  mit TC&IO ornatus (decus) zusammengestellt, ist besonders deshalb anstößig befunden worden, weil es ohne Determinativ, ohne Präposition

<sup>1)</sup> Juvenal's Vers: „Dacicus et lato splendet Germanicus auro“ bezieht sich auf Domitian (Scaliger Animadd. p. 187 ad num. 2107 = 82 nach Chr.)

<sup>2)</sup> Wozu die inschriftliche Form Sesarion ein Analogon liefert.

<sup>3)</sup> Man vergleiche Zoëga p. 82, der das Unägyptische der Sculpturen an den Obelisen Al-bani und Borgia treffend hervorgehoben hat.

<sup>4)</sup> Lepsius gibt als Vornamen des Präfecten Africanus der auf dem Memnonscolosse erwähnt ist, CTETTI; allein ich muß Ctetti als römisches Praenomen bezweifeln, und da Girard CCETTI, Letronne CLELII bietet, so klingt meine Conjectur CEKCTI = Sexti nicht gar unwahrscheinlich.

und ohne Andeutung eines Participium stehe. Allein, was den ersten Einwurf betrifft, so zeigt die Column des Lateranensis, welche H. v. Horrack eigens behandelt hat<sup>1)</sup>, ebenfalls einen Mangel an Deutbildern. Eine Präposition war nicht erforderlich, weil *tesen* das einfache Object, warum nicht den Obelisken selbst? — darstellt. In ähnlicher Weise könnte  aus  (und dieses aus  ) entstanden sein, wie das unlängst (Zeitschr. Oct./Nov. 1866) von Lepsius citirte  aus Σετψι, und so würde ΤC&πΙO verständlich, als hybride Schreibung. Ist nicht ähnlich aus , einem andern Namen des Obelisken, der im Vornamen Sethosis I und im Götternamen Menthu so oft die Sylbe *men* ausdrückt, das kopt. ΟΗΙΙΙ signum zu erklären?

Ich gebe zu, daß  in der Bedeutung „Sieg“ sonst nicht nachweisbar ist. Allein für  spricht des Eratosthenes Uebersetzung νικηφόρος und, was noch mehr beweist, das so häufige Adverbium  „sehr, sehr“. Dafs solche Steigerungswörter alle auf den Begriff stark zurückgehen, ist bekannt. Champollion erklärte bekanntlich das  als Initiale von ΑΚΕ calamus, und wirklich erscheint  (Todtenbuch 35, 3) in Verbindung mit           in einem hieratischen Papyrus steht    und im Papyrus gnostique von Leyden (col. XVIII) traf ich zweimal *aki* mit dem demotischen Adler<sup>2)</sup> geschrieben. Ohnehin kann ein solcher Wechsel zwischen  und  in der basse époque nicht befremden. In Bezug auf das hinter *aker* folgende  könnte ich mich auf das so häufige koptische C berufen, das epenthetisch gebraucht wird.

Das Zeichen  im Schild<sup>3)</sup> gleicht allerdings einem umgestürzten Beine  eher, als einem ; allein, da auch sonst der streng ägyptische Character der Zeichen nicht gewahrt ist, der ja auch für die Basis des Beines keine gerade Linie zulassen würde, so ist dieser Einwurf nicht erheblich. Mehr Gewicht beansprucht der Umstand, dass die Linie, die mitten durch das Schild und weiter unten, zwischen  und  hindurch geht, nicht einen unregelmässigen Bruch, sondern eine genaue horizontale Fläche kennzeichnet. Ich erwiedre mit Lepsius' eignen Worten, man muss voraussetzen, dass dieser Obelisk in drei scharf erhaltene Stücke zersägt worden. Bei der Zerstörung des Obelisken Borgia ist ein entgegengesetztes Verfahren beliebt worden: man hat ihn gewaltsam zerschlagen. Denn in so unregelmässige Stücke verwittert kein Monument aus Syenit.

Es sollen aber auch die Gruppen der zwei angezweifelten Stücke keinen Sinn geben, „abgesehen vom Namen Sextus“. Dieser letztere Zusatz benimmt dem Einwurfe ein gutes Theil seiner Stärke. Denn wie kam denn der Fälscher, dem man doch nicht die Kenntniss der Phonetik zuschreiben kann, dazu, den Namen *Sextus*<sup>4)</sup> sammt dem Determinative der kauernden Person unversehrt zu entlehnern? Das wäre ein fast unglaublicher Zufall!

Allerdings muss ich meine Uebersetzung modifizieren; der Passus „mit seinem ehrwürdigen Vater“, den ich übrigens mit ? und Klammern begleitet hatte, ist Angesichts der von Lepsius gefundenen Tanitica nicht haltbar. Diese neue Fundgrube lehrt, dass die Stelle:  übersetzt werden muss: „es ereignete sich, dass er (ihn ΗΤΟΨ)“. Aehnlich heisst es auf dem Campensis<sup>5)</sup>:  „Siehe! es ereignete sich, (dafs) er machte ein Obeliskenpaar (seinem Vater Atum, der ihn liebt)“. Wer hätte früher gewagt,  =  zu nehmen, wie es doch die Tanitica (lin. 22 u. 23) erlaubt und erheischt? Gerade die hybriden Schreibungen unserer Inschrift, welche aus einer Zeit des gesunkenen Geschmackes und einer gemischten Graphik stammt, dürfen ein Kennzeichen ihrer Aechtheit abgeben. Wenden wir dies an auf die Gruppe             <img

Schluss der betreffenden Seite: „ an Lucilius<sup>1)</sup> Rufus “ = „errichtet ward der Obelisk aus Syenit durch Lucilius Rufus unversehrt<sup>2)</sup>, gebracht dem Herrn der beiden Welten“. Nehmen wir nun jenes *s-lak* als causative Form des kopt. *λιτσ* *educere*, so gewinnen wir ein dem  analoges „evexit“ zu dem „erexit“ (, welches der Obelisk Borgia, und zwar ebenfalls am Schlusse, darbietet. Dem  entspricht ganz genau das  des Münchner Obelisken; denn dass der liegende Sphinx die Lautung *neb* und die Bedeutung „Herr“ habe, wird nicht bestritten werden. Demnach würde die Uebersetzung des Ganzen lauten: „Einen Siegesschmuck des göttlichen Saesar's Augustus Taticus (hat) „Sextus Africanus (hiemit errichtet). Es ereignete sich, dass ihn brachte Sextus dem Herrn“.

Auffallend wäre allerdings dieser Schluss, ohne dass etwas Analoges, wie  auf dem Beneventanus B II, hinzugefügt wäre. Indefs könnte diesem Mangel vielleicht durch das , welches der liegende Androsphinx in einer Hand hält, während er die andre wie zum Segen, daneben erhebt, abgeholfen werden, die Gabe  hat die Lautung *ta*, wie , und wie dieses im Namen Tomitianus bisweilen die erste Sylbe ausdrückt (*ΤΟ* *orbis terrarum*), so kann dem  das kopt. *Τω* *munus* gegenübergestellt werden. Es könnte aber auch das aus zwei Theilen bestehende Untergestell , worauf der Sphinx ruht, von einem spielenden Schreiber =  genommen worden sein, abgesehen davon, dass der Sphinx mit Uraeus ohnehin den „Herrn der beiden Welten“ darstellen könnte.

Eine dritte Möglichkeit, ein passendes Complement zu *neb* zu finden, bietet vielleicht der von Zoëga p. 126<sup>4)</sup> erwähnte *Stylobat*. Er sagt nämlich p. 82: *Borgiani fragmenti ectypou sistimus in ultima hujus sectionis pagina (126).* *Duo autem ejusdem magnitudinis anaglypha, quae praeter segmenta jam memorata adhaerent obelisci stylobatue in suburbano Albaniorum, secta fuere de cippo bilatero syenitae lapidis . . . et in utroque (p. 83) servata est dimidia pars figurae grandioris, ejus fere sculpturae, quam supra descripsi in obelisco Barberino*“. Man sieht aus der Darstellung bei Zoëga, dass der Kunstcharakter dieses Stylobates merkwürdig zu dem der Obelisen Albani und Borgia stimmt, und da diese Anaglypha ebenfalls in der Sammlung Albani waren, so wäre ein materieller Zusammenhang mit einem der beiden Obeliken leicht denkbar. Uebrigens kann man hierüber ohne genauere Kenntniß der Maasse auf Grund der Autopsie genommen, nicht entscheiden. Sollte also dieser Stylobat ursprünglich zu dem hiesigen Obelisken gehört haben, so würde ein passender Schluss vorhanden sein und der betreffende Herrscher wäre bezeichnet als „Herr der Conjunction von Sonne und Mond“ — sei es nun, dass damit die sonst   bezeichnete Ewigkeit (Horapollo I, 1 = *αιών*) eine Variante für   gemeint wäre, oder die grosse Periode von 36,525 Jahren, oder der Apiskreis. Auf Domitian würde dies sehr gut passen, denn er war ein Freund der Saecularfeiern (Suetonius); auf einer Tiber-Insel ahmte er ägyptische Gebäude und Bräuche nach (id.) und unmittelbar vor seinem Ende äusserte er: *fore ut sequenti die Luna se in Aquario cruentaret factumque aliquod exsisteret, de quo loquerentur homines per terrarum orbem*“. Er verglich sich also mit dem Monde und damit hängt es zusammen, dass das *a* des Namens Domitianus auf den Beneventaner Obelisen constant durch  die Mondsichel, ausgedrückt ist. Der Apiskreis beruhte aber auf einer Ausgleichung des Mondlaufes mit dem Wandeljahre (25 Wj. = 309 synod. Monate). Die von Lepsius aus Zoëga p. 80 citirte Stelle: *Is, qui . . . Albani, pars tantum est veteris obelisci, cui et fastigium et basim addidit hodiernus artifex*“ scheint den ersten Anlafs zur Bezwiflung der Aechtheit unseres Obelisken geboten zu haben. Sie enthielt für mich stets nur den Sinn: „der heutige Künstler<sup>5)</sup> fügte statt des fehlenden, oder vielmehr, des von ihm nicht erkannten *stylobates* die jetzige Basis hinzu, die sowohl wegen ihrer geringen Höhe (kaum  $\frac{1}{2}$  Fuss) als auch wegen des Materials (grauer Stein) nicht zum Schafte des Obelisken passt. Das Nämliche gilt von der Spitze des Pyramidions (fastigium), sie besteht jetzt aus einem weißlichen Steine, nicht „ex syenite lapide“. Möglich, dass die ursprüngliche Gestalt des Pyramidion ein oxymoron dargestellt hat d. h. dass, wie beim Beneventanus A, dieser Aufsatz abgeplattet blieb, um

<sup>1)</sup> Warum Rutilius? (Zeitschr. 1866 p. 79.) Es steht deutlich .

<sup>2)</sup> Jetzt ist er in der Mitte zerbrochen und zwar in einer ziemlich regelmässigen Horizontallinie. Der Beneventanus zeigt 2 (3?) ebenfalls horizontale Bruchstellen, wie der Obel. Albani.

<sup>3)</sup> Dieses kann nicht vom Campensis auf Monte Citorio entlehnt sein, weil es eben total verschieden ist. Freilich muss die Form  (Zeitschr. 93 A ult.) corrigirt werden.

<sup>4)</sup> cf. Pococke II pars III p. 207 u. Kircher Obel. Miuvr. p. 133 (Oedipus III, 380).

<sup>5)</sup> „Paul. Cavaceppi sculptor, cujus opere in obelisco suo instaurando usus est Cardinalis Albani“. Zoëga p. 82, not.

allenfalls eine Kugel aufzunehmen, wie ja die Obelisken der ältesten Zeit mit Sonnen-discus abgebildet erscheinen (de Rougé, Cours 1864).

Nachdem ich so meine Thesis vertheidigt habe, gebe ich auch zu bedenken, welche Schwierigkeiten sich bei der gegnerischen Ansicht geltend machen. Woher röhrt denn, muss man fragen, das durchaus homogene Material des Obelisken? Ist der Syenit zu Rom oder überhaupt in Italien so leicht zu bekommen? Soll man annehmen, dass ein andres Denkmal eigens zerstört wurde, um ein gefälschtes herzustellen? „Die Technik der copirten Hieroglyphen macht dem Restaurator alle Ehre“. Ich möchte bezweifeln, ob ein heutiger Künstler, geschweige denn einer des vorigen Jahrhunderts, so getreu Hieroglyphen nachbilden könnte. Uebrigens sind diese mehr römisch als ägyptisch, aber durchaus styl Voll behandelt. Und zu welchem Zwecke soll die Fälschung oder Ergänzung gemacht worden sein? Inschriften schmiedet doch in der Regel nur, wer das Alphabet einer Schrift versteht und eine Absicht der Täuschung hat! Vor künftigen, allenfalls gegenwärtigen, Manipulationen solcher Art hat man sich zu hüten, schwerlich vor den schon im 18. saec. vollzogenen<sup>1)</sup>.

Bevor daher die ächten Stücke, die zum unbestrittenen Mittelstücke unseres Obelisken gehört haben sollen, nicht anderweitig aufgezeigt sind, werde ich meine Ansicht, dass der ganze Obelisk ächt sei, nicht für vollkommen widerlegt halten können.

Fr. J. Lauth.

Das Urtheil über unsre verschiedenen Ansichten in Betreff des Münchener Obelisken muss nun fernerhin wohl Anderen überlassen bleiben. Ich bemerke nur noch, dass ich weder in der einzigen mir bekannten Schrift von Salvolini über die Inschriften des Pariser Obelisken von Luqor (Traduction etc. 1837. 4°. 6 pl.), noch anderswo etwas über die so weit meine Kenntniss reicht zu allen Zeiten unerhörte Schildform [ ] finde.

Ueber den Namen C. Tettius ist das genaue Faksimile Denkm. VI, 101, 28 entscheidend. Auch Mommsen, der meinen Papierabdruck selbst verglichen hat, sagt in dem noch nicht ausgegebenen vol. III des Corp. Inscr. Lat. No. 35: Tetti legendum esse constat. Der Name Tettius findet sich auch sonst<sup>2)</sup>, freilich nicht als Pränomene. Ich muss jetzt aber auch noch weiter gehen und das Vorhandensein des Namens Dacicus bezweifeln. Denn dieser Beiname würde hier ohne den stets vorausgehenden des Germanicus erscheinen, was in Römischen, Griechischen und hieroglyphischen Inschriften ebensowohl ohne Beispiel ist, wie die allerdings noch weit unmöglichere Bezeichnung ⌂, deus Sesars, für den Kaiser Domitian oder Trajan. Auch den Namen des Galliers Sesarion auf Caesario zurückzuführen, scheint sowohl wegen s als wegen e kaum möglich. Dadurch wird es wieder unsicher, unter welchen Kaiser das Obeliskenfragment gehört; der Hauptname des Kaisers musste nothwendig vorausgehen; auch wenn Caesar Sebastos Dacicus stände, wäre er unerlässlich gewesen. Wir können aber auch nicht ein Pränomene Sextus mit Africanus verbinden, sondern müssen Sextius lesen, und so bleibt fast nur übrig in Ttks nicht eine Verschreibung von Dacicus sondern von Titus (♂ für @) anzunehmen. Das Determinativ hinter dem ersten Namen, welcher, wenn er dem Kaiser zugehörte, wenigstens als außer dem Schilde stehend und im Gegensatz zu den beiden folgenden Namen als Herrschernname determinirt sein müfste, findet seine Bestätigung in den Determinativen der beiden folgenden Namen und in denen des Beneventaner Obelisken. — Dass von der Sphinxfigur des Campensis nur der obere Theil der Basis vom Kopisten herübergemommen wurde, ändert nichts an der Sache. — Für die Seitenlinien der Inschrift finden sich Beispiele; sie sind auch an sich ganz ägyptisch; hier aber sind die vertikalen Linien oben und unten durch horizontale Linien verbunden und das ist unägyptisch und meines Wissens ohne Beispiel. — Endlich kannten auch weder Kircher noch Zoega mehr als das Mittelstück des Obelisken. Der erstere sah dieses noch als Mauerecke verbaut und bildete es ab (Obelisci Aegypt. nuper effossi interpr. 1666 p. 136) von der oberen Kante desselben an bis zum Ende des Namens Africanus, 10 Palmen = c. 8 Fuß lang; der Rest stak ohne Zweifel noch im Boden, wie auch Zoega vermuthet. Dieser (de obel p. 80) kannte auch nur dasselbe Stück (vetus truncus), aber c. 16 Palmen = 12 Fuß lang, also bis zu seinem jetzigen Ende. Der an beiden Seiten verlängerte Münchener Obelisk misst jetzt 17 Fuß. Hiermit dürften sich alle ferneren Bedenken über die Unälichkeit der beiden Außenstücke erledigen. R. Lepsius.

<sup>1)</sup> Ich rede hier natürlich nicht von den fabrikmäßig nachgebildeten oder geradezu gefälschten Scarabaeen sammt Inschriften.

<sup>2)</sup> Siehe Corp. Inscr. Lat. vol. I, Index.

# Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von Dr. H. Brugsch.

**März u. April**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1867.**

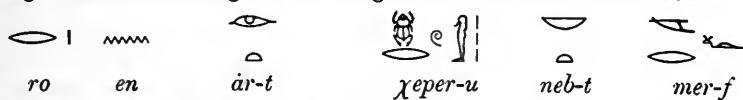
## Inhalt.

Die Kapitel der Verwandlungen im Todtenbuch 76 bis 88, von H. Brugsch (mit lithogr. Beilage). — La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens, par W. Pleyte. (Conclusion.) — Miscellanea (II.), by P. Le Page Renouf. — On king Semempses of the 1st dynasty, by C. W. Goodwin. — Nachricht. — Erschienene Schriften. — Berichtigung.

## Die Kapitel der Verwandlungen im Todtenbuch 76 bis 88.

(Mit einer lithogr. Beilage.)

Unter denjenigen Kapiteln des Todtenbuches, deren Ueberschrift durch die dazu gehörige Vignette auf das deutlichste illustrirt wird, — ein besonders günstiger Umstand für die Entzifferung und Erklärung einiger früher unbekannter hieroglyphischer Gruppen, — zeichnen sich vor allen die in der Ueberschrift zu dieser Abhandlung genannten „Pforten“ aus. Als allgemeine Einleitung zu den folgenden dient die Pforte 76:



Kapitel über die Machung Verwandlungen alle (welche) er will.

Das „er“ in dieser Zeile bezieht sich auf den verstorbenen Menschen, den neuen Osiris.

Es folgen darauf 12 Kapitel, in welchen die angedeuteten Verwandlungen in Schrift und Bild der Reihe nach weiter ausgeführt sind, nämlich

Kap. 77 handelt von der Verwandlung in den

Kap. 78 von der Verwandlung in den

Kap. 79 von der Verwandlung in

Kap. 80 von der Verwandlung in

Kap. 81 behandelt die Verwandlung in

Kap. 82 berührt die Verwandlung in die Gestalt

Kap. 83 spricht von der Verwandlung in den Phönixvogel

Kap. 84 handelt von der Verwandlung in den Vogel

Kap. 85 beschäftigt sich mit der Verwandlung in die menschenköpfige Sperbergestalt

Kap. 86 berührt die Verwandlung in den Vogel  *ment*, wie es scheint eine besondere Taubenart. Nach den Untersuchungen meines verstorbenen Freundes des Naturforschers Dr. Bilharz ist es *columba turtur*,

Kap. 87 handelt von der Verwandlung in die Schlange  *sato*, und

Kap. 88 von der Verwandlung in die Gestalt eines Krokodiles , Symbols des Gottes *Sebek*.

Die in den vorstehenden zwölf Kapiteln näher beleuchteten Gestalten, in welche sich nach dem Tode des Menschen auf dieser Erde, die Seele dem Auge sichtbar zeigen konnte, werden nicht nur in Bild und Schrift in den verschiedenen Exemplaren des so genannten Todtenbuches aufgeführt, sie erscheinen auch mit mannichfachen Variationen der Darstellung, theils in einzelnen Gruppen, theils in der vollen Zwölftzahl, als besonderer äußerer Schmuck auf Stein- und Holzsarkophagen, auf Stelen und sonstigen zu funerären Zwecken bestimmten Denkmälern.

In welchem Zusammenhange die vorerwähnten Darstellungen, die Verwandlungen der Seele, zu einander stehen, was es sonst für eine Bewandniß mit ihnen hat, darüber finde ich nirgends Aufklärungen in den Schriften der Alten und Neueren. Erst in Bulaq machte ich in der Sammlung, welche mein verehrter Freund Mariette-Bey im Auftrage des Vice-Königs in so umfassender Weise angelegt hat, die nähre Bekanntschaft eines Denkmals, welches ein ebenso unerwartetes als belehrendes Licht über jene zwölf räthselhaften Verwandlungen verbreitet.

Es befinden sich nämlich in der genannten Collection die Reste eines Sarges aus Cedernholz, der nach den Darstellungen und dem Character des hieroglyphischen Stiles zu urtheilen, offenbar den spätesten Zeiten der ägyptischen Geschichte angehört. Ich vermuthe, daß er unter der Regierung der letzten Ptolemäer oder der ersten Römer angefertigt ist, für einen Verstorbenen, dessen Name  lautete. Texte und Bildwerke, welche vertieft in das harte Holz eingeschnitten sind, enthalten einen wahren Schatz von belehrenden Angaben astronomisch-astrologischer Natur. Auf dem Deckel, gegenwärtig aus zwei der Länge nach auseinander gespaltenen Theilen bestehend, befinden sich die Hauptdarstellungen. Nämlich in dem obersten Register, von allen am wenigsten gut erhalten, zeigen sich neben andern allegorischen Figuren die symbolischen Gestalten des West- und des Südwindes, in dem zweiten Register darunter die Figuren des Nord- und des Südwindes. In dem dritten Register nimmt das ägyptische Leichenbett mit der Mumie darauf die Mitte ein. Unter dem Bette zeigen sich die vier Köpfe der vier Schutzgenien der Verstorbenen. Ueber der Mumie erhebt sich fliegend in Sperbergestalt mit menschlichem Kopfe die von Sonnenstrahlen übergossene Seele des Todten. Rechts vom Bette stehen Nephthys, Anubis, Keb und Nut. Hinter ihnen die symbolische Schlange des Nordens. Links vom Bette folgen nacheinander Isis, ein Horus, Šu, Tafnut und am Schlusse aller die symbolische Gestalt der Südgöttin Nut.

Unterhalb dieser drei Register folgen die für meinen Zweck interessantesten Darstellungen und Texte, die sich folgendermaßen vertheilen. In der Mitte befindet sich in fünf langen Vertical-Kolonnen ein hieroglyphischer Text. Rechts davon zeigt sich in einer langen Kolonne die Darstellung, welche auf der nebenstehenden Tafel unter Nr. 1 resp. I, bis 6 resp. VI reproduciert ist, und zwar so, daß 1 den untersten Theil, VI die Spitze der Kolonne bildet.

Links von dem fünfzeiligen Texte befindet sich in entsprechender Breite die Darstel-

lung, welche auf unserer Tafel die NN. VII bis 12 umfasst, und zwar so, dass VII die Spitze, 12 den Schluss der Figuren bildet.

Beide Kolonnen umfassen 24 Figuren, von denen eine (Nr. VI) gänzlich unkennbar, ein zweite (IX) theilweise zerstört ist. Die Figuren, eine jede von dem Zeichen für den Himmel ☰ überragt, bestehen aus 12 Kreisen in deren Innerem sich ein besonderes Bild befindet, so wie aus 12 entsprechenden Darstellungen, von denen jede zu dem darunter befindlichen Kreise gehört. Eine kurze Prüfung giebt die Ueberzeugung, dass die letzteren Bilder genau den zwölf Verwandlungen der obengenannten Kapitel des Todtenbuches entsprechen.

Beginnen wir unsere weiteren Betrachtungen zunächst mit den 12 Figuren in Kreisen. Die Hieroglyphen, welche darüber und daneben stehen, weisen mit wenigen Ausnahmen auf eine gewisse Zahlenreihe hin. Die Zeichen davor geben den Namen des betreffenden Bildes und beziehen sich fast durchweg auf eine Gottheit. Ich bemerke im Voraus, dass dieselben Kreise, mit denselben entsprechenden Figuren darin, den zwölf Sonnenscheiben entsprechen, welche sich auf den ägyptischen Denkmälern (wie z. B. in den Tempeln von Philä und Edfu) in der Mitte der zwölf Sonnenbarken während des Tagessonnenlaufes befinden. Der Vergleichung halber verweise ich auf die Publikation der Edfuer Darstellung in Champollion's Monuments pl. CXXIII fl. Die Reihe der Sonnen während der 12 Tagesstunden ist folgende.

1. Stunde. Bild: ein Kind (*χρυτ*) mit dem Uräusschlängen-Diadem. Name ☰ nexen. Das Wort ist offenbar identisch mit ☰ nexen (Todtenb. 125, 58) ☰ nexen (Tempel von Dendera) ☰ nexnu (Pap. Anast. I, 12) mit der Bedeutung von Kind, Säugling, von Thieren gesagt Junges (cf. Todtenb. 125, 58 „junge Schlangen“). Die Sonne des Aufgangs oder der ersten Tagesstunde wurde mit dem eben erst geborenen Kinde verglichen, wie die Sonne des Abends, die der zwölften Stunde, mit einem vom Alter gekrümmten Greise, worüber weiter unten das nähere. In Edfu erblicken wir in der Sonnenbarke der ersten Stunde des Tages das Sonnenkind auf einem Throne sitzend. Sein Name ist da *Rā-Hut neb pu-t* „die Sonne von Edfu, der Herr des Himmels“.

2. Stunde. Dasselbe Kind sitzt auf einem Königsstuhl. In der Rechten hält es die Geißel *Nexex*. Rechts vom Kreise steht ☰ d. i. „zweiter“, entweder mit Bezug auf den Kreis oder auf die zweite Tagesstunde. Die Gottheit des Kindes führt hier den Namen ☰ nefer-tum. In Edfu dieselbe Darstellung. Der Name der Gottheit ist gleichlautend mit dem des ersten Kreises.

3. Stunde. In dem Sonnenkreise ruht ein hockender Sperber auf einer Lotosblume. Rechts davon steht: ☰ d. i. „dritter“ (Kreis oder Tagesstunde). Name der Gottheit ☰ hun, offenbar identisch mit ☰ hunnu (Todtenb. 85, 8) mit der Bedeutung von Knabe oder Jüngling. Auf der Stele von den Goldminen heisst es von Ramses II ☰ au-k em hun meh-t (renpi)-t 10 „du warst ein Knabe von zehn Jahren“. Auf der Statue des Baumeisters Bokenhons zu München heisst es in ähnlicher Weise ☰ ari-à 12 en (renpi) em hun „ich hatte zwölf Jahre als Knabe“. Die Sonne der dritten Tagesstunde wird somit mit einem herangewachsenen Knaben oder Jüngling verglichen. In Edfu erscheint als entsprechendes Bild nicht der Sperber, sondern der auf dem Lotos ruhende Löwe mit Sperberkopf als Symbol der dritten Stunde. Name gleichlautend mit dem der beiden vorigen Stunden.

4. Stunde. In dem Sonnenkreise befindet sich die wohlbelebte Gestalt eines Mannes

mit Widderkopf. Rechts davon steht ⌂ IIII d. i. „vierter“ (Kreis oder vierte Tagesstunde); links davon: ♀ nefer-hi „der Schöngesichtige“. In Edfu befindet sich in der vierten Sonnenbarke dieselbe Gottheit, nur nicht so belebt, in schreitender Stellung, in der rechten Hand das Zeichen des Lebens, in der linken Hand den Scepter der männlichen Gottheiten tragend. Sein Name gleichlautend mit dem der vorigen drei Stunden-Gottheiten.

5. Stunde. Bild derselben: eine sperberköpfige männliche Gottheit, mit der Sonnenscheibe und Uräus auf dem Haupte, und ♀ und ♂ in den Händen. Rechts davon liest man ★ d. i. „fünf“(-ter) Kreis (oder fünfte Tagesstunde). Sein Name ist halb zerstört. In Edfu dieselbe Gottheit, jedoch fehlt die Sonnenscheibe. Ihr Name wie der der vorigen Stundengötter.

6. Stunde. Innerhalb des Sonnenkreises steht ein Widder mit vier Köpfen. Daneben rechts die Zeichen  $\star$  d. i. „sechs“(-ter) (Kreis oder sechste Tagesstunde). Sein Name ist gänzlich zerstört. In Edfu dieselbe Darstellung, nur tragen die Widderköpfe die gemeinsame Atef-Krone. Name gleichlautend mit dem vorhererwähnten.

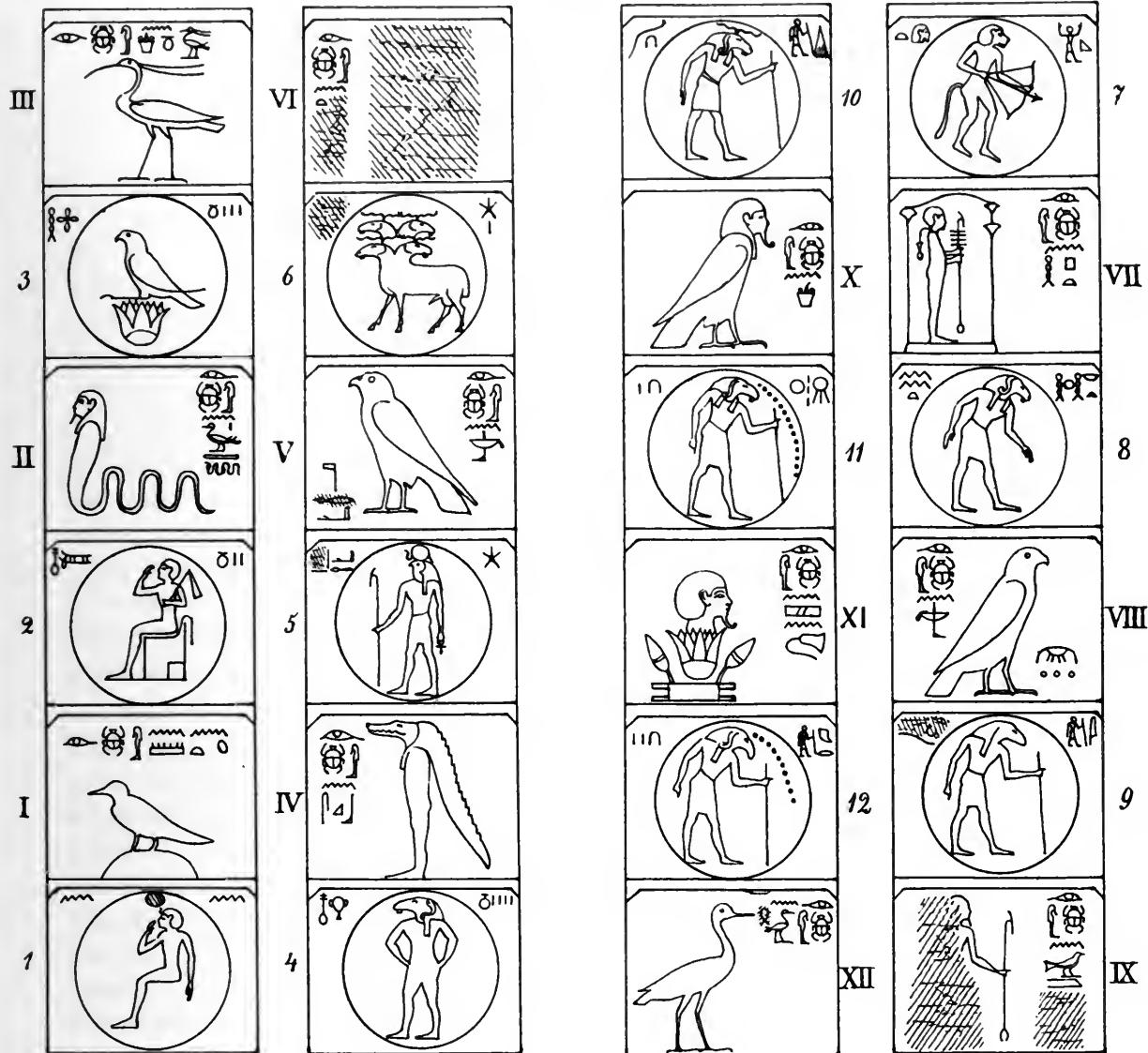
7. Stunde. Im Kreise eine Affengestalt mit Bogen und Pfeil, in der Stellung einer schießenden Person. Links davon die Gruppe  d. i. „sieben“(-ter) (Kreis oder siebente Tagesstunde). Der Name der Gottheit lautet  „der Hohe“, offenbar mit Bezug auf den Stand der Sonne in der bezeichneten Stunde. In Edfu befindet sich dieselbe Figur, jedoch trägt der Affe auf seinem Kopf einen Diskus mit dem Käfer  darin. Sein Name lautet diesmal  „Rā-Horus von Edfu, der Herr des Himmels“.

8. Stunde. Ein gebückt schreitender Mann mit Widderkopf in der Sonnenscheibe. Dahinter steht , eine Gruppe die durch falsche Auffassung entstanden ist aus dem hieratischen  für die Zahl „acht“. Vor dem Kreise liest man den Namen der Gottheit,  neb-t neheh „Herr langer Zeit“. In Edfu ein schreitender Mann mit Affen(?)-kopf. Darüber die Sonnenscheibe. In den Händen des Mannes das Zeichen des Lebens und das Scepter. Name gleichlautend mit dem in der siebenten Stunde.

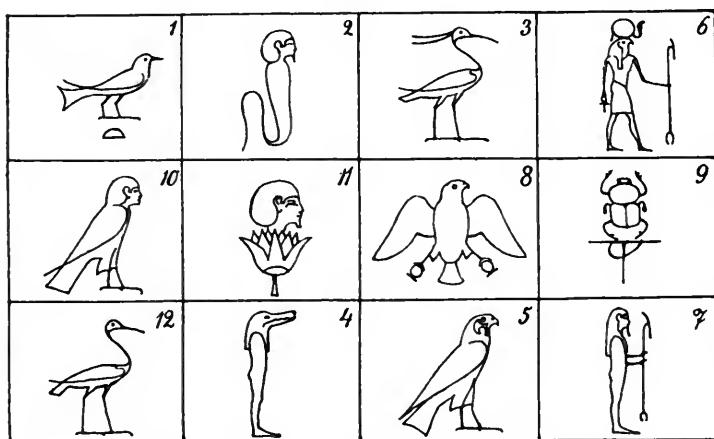
9. Stunde. In der Sonnenscheibe ein gebückt einherschreitender Mann, der sich auf seinen Stab stützt. Kopf, wie es scheint, der einer Spitzmaus oder eines Ichneumons. Von der Zahl links vom Kreise nur das Zeichen der Ordinalzahl ३ erkennbar. Offenbar stand daselbst  „neunter“ (Kreis oder neunte Tagesstunde). Der Name der Gottheit lautet  ä, sicher identisch mit der volleren Schreibung für dasselbe Wort  äau (Todtentb. 80, 5 — 85, 6) mit der Bedeutung von Greis, Greisenalter, alt sein oder alt werden. Die Form  ä findet sich auch sonst in einzelnen Beispielen vor, wie z. B. in folgendem, das ich einer Stele des Museums von Bulaq entlehne:

10. Stunde. In dem Sonnenkreise zeigt sich ein gebückt einherschreitender Mann, sich stützend auf seinen Stab, mit Widderkopf. Sein Name, in der Ecke rechter Hand,

A



B.





der durch das Zeichen ⌂ determinirt erscheint, ist unleserlich. In der gegenüberstehenden Ecke das Zahlzeichen für  $\cap = 10$  deutlich erkennbar. Der Strich darüber vielleicht identisch mit ⌂ *meh*, dem Präfix der Zahlzeichen zur Bildung der Ordinalzahlen. In Edfu entspricht dieser Sonnenscheibe der zehnten Stunde ein Gott mit Widderkopf, in den Händen das Zeichen des Lebens und das Scepter ⌂ tragend. Er führt dort den wohlbekannten Namen ⌂ *Tum*.

11. Stunde. In der Sonnenscheibe ein alter Mann, der sich wie die beiden vorigen auf einen Stab stützt. Er trägt einen Schafskopf und eine Reihe von (Schweif?-) Tropfen fällt erdwärts von seiner Stirn hernieder. Rechts davon lautet sein Name ⌂ ⌂ „die Strahlen“. Links davon die Zahl  $\cap \text{I} = 11$ . In Edfu entspricht dieser Figur die Gestalt eines Gottes mit der oberen und unteren Krone auf dem Kopfe, dem Zeichen des Lebens und dem Scepter in der Hand. Sein Name ist wie der des Gottes der zehnten Tagesonne ⌂ *Tum*.

12. Stunde. Die Gestalt des Gottes innerhalb der Sonnenscheibe entspricht genau der der vorhergehenden Sonnenscheibe, nur dass die Tropfenreihe nicht so weit zum Boden hinabreicht. Sein Name (rechter Hand) nicht zu entziffern, da das Anfangszeichen schwer erkennbar ist. Vielleicht stand ⌂ ⌂ dort, doch kenne ich ein solches Wort nicht, wenigstens habe ich es in den Texten bisher nicht aufzufinden vermocht. In der Ecke links liest man deutlich die Zahl  $\cap \text{II} = 12$ . In Edfu erscheint der Gott der zwölften Stunde in einer der Gestalt und dem Namen nach dem Gott der zehnten Stunde *Tum* genau entsprechenden Auffassung.

Die vorstehende Liste des Bulaquer Sargdeckels, verglichen mit der Darstellung in Edfu, giebt uns die Gewissheit, dass jene zwölf Sonnenscheiben die Bestimmung hatten, die 12 Stunden des Tagessonnenlaufes zu symbolisiren. Die Sonne dachte man sich dabei als Mensch, welcher von der Geburt an die Phasen des Lebenslaufes bis zum höchsten Greisesalter zu durchpilgern hat. Vielleicht verband man hierbei auch die Vorstellung von den 12 Sonnen während der zwölf Monate des ägyptischen Jahres, von denen wir beim Macrobius und in den gnostischen Schriften nähere Nachrichten finden (vergl. meine *Matériaux pour servir à la reconstruction du calendrier égyptien* p. 44). Nach Macrobius (*Saturnal. I, 18*) stellten die Aegypter die Sonne der Winterwende unter dem Bilde eines kleinen Kindes, die der Frühlingsnachtgleiche als jungen Mann, die der Sommerwende als bärtigen Mann, und die der Herbstnachtgleiche als Greis dar. Dieselben Sonnenstationen wurden, nach den Gnostikern, der Reihe nach bezeichnet als „zarte Harpocrates“-Sonne, als „leuchtender Jupiter-Ammon“, als „Horus mit der Strahlen-Krone“ und als „unsichtbarer Serapis“.

Das Interesse der eben besprochenen Darstellung des Sarges der Bulaquer Sammlung wird aber schliesslich noch bedeutend erhöht und gewinnt eine neue Seite durch die 12 Figuren, welche sich über den beschriebenen zwölf Sonnenkreisen befinden, und welche genau, wie bereits oben angeführt wurde, den zwölf Verwandlungen entsprechen, von denen uns das Todtenbuch Kunde giebt. Die zwölf Verwandlungen beziehen sich auf den Verstorbenen ⌂ ⌂ *Xaf* und sind, wie in den besprochenen Kapiteln des Todtenbuches, eingeleitet durch die Worte ⌂ ⌂ *är xeper en .... „Verwandlung in ....“ Hieran reihen sich, hinter dem Namen der bezüglichen Umwandlung, die Gruppen ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ „durch den Osiris-Xaf“ die ich der Kürze halber auf der nebenstehenden Tafel*

ausgelassen habe. Es ist einleuchtend, dass sich die zwölf Verwandlungen auf die zwölf Tagesstunden beziehen. Die folgende Liste wird dies anschaulich machen.

1. Stunde Verwandlung in  *ment* „eine Taube“ (I.) Todtenb. Kap. 86.
2. „ „ „  *sato* „eine Schlange“ (II.) Todtenb. Kap. 87.
3. „ „ „  *benu* „einen Phönix“ (III.) Todtb. Kap. 83.
4. „ „ „  *sebek* „ein Krokodil“ (IV.) Todtb. Kap. 88.
5. „ „ „  *bek* „einen Sperber“ (V.) Todtb. Kap. 78.
6. „ „ „  *neter retā šep* „einen Licht gebenden Gott“ VI.) Todtb. Kap. 80.
7. „ „ „  *ptah* „eine Ptah-Gestalt“ (VII.) Todtb. Kap. 82.
8. „ „ „  *bek nub* „einen Gold-Sperber“ (VIII.) Todtb. Kap. 77.
9. „ „ „  „  „  „  „  „  „  „  „  „  „  „  „  „  „  „    | = 10  |    | = 1   |
|    | = 25  |    | = 1   |
|    | = 70  |    | = 1   |
|   | = 451 |   | = 8   |
|  | = 30  |  | = 600 |

Anastasi 1 p. 17 l. 4.

		= 1900 Šarotana.
		= 620 Kahak.
		= 1600 Mašoasha.
		= 880 Nahesi.
		= 2000 + 3000 = 5000.

 on trouve un exemple de ce signe pap. Anast. I, p. 14, l. 2  aunes, comp. le frag. du pap. roy. de Turin 62,  = 727 pas comme M. Lauth suppose 525. Une addition où l'on rencontre le signe ne m'est pas connue. Selon Champ.  ou  = 7 fois 100.

 ,  , 800 = 4 fois 200. Un exemple se trouve dans l'addition du pap. d'Anastasi I et pap. roy. de Turin 34, rev.

 ,  en démotique  =  $9 \times 100$ . M. Brugsch cite aussi la forme de Champ.  , dont je ne connais pas d'exemple. Le signe se trouve dans la forme  dans l'addition du pap. d'Anastasi I et pap. roy. de Tur. frag. 44  = 955.

 ,  Un signe nouveau est employé pour exprimer les noms de nombres au-dessus de neuf cent. C'est une feuille de plante, ou peut-être une plante entière, qui peut se retrouver dans  -  Sall. III, p. 2, l. 7 et dans le copte  ,  , *planta, hortus* etc. Il se peut qu'on a pris la plante comme symbole du nom de nombre *mille*, à cause de la multitude des végétaux. L'emploi du signe est assez fréquent et les phonétiques  étaient connus déjà à Champollion; en copte  *mille*.

Les signes de mille à dix mille, sont composés d'après le même système que les

autres signes numériques hiératiques. C'est par l'addition ou la multiplication que l'on les a formés.

 =  $2 \times$   =  $2 \times 1000$  cπ&rīyo, si il se retrouve pap. roy. Tur. rev. fr. 72.

 =  $3 \times$   =  $3 \times 1000$ , p. e. Pap. roy. Tur. rev. fr. 72.

 =  $4 \times$   =  $4 \times 1000$ , p. e. Pap. roy. Tur. rev. fr. 72. 34.

 =  $\frac{3}{2} \times$   }  $1000 = 5 \times 1000$ , p. e. Pap. roy. Tur. rev. fr. 72.

 =  $3 \times$   =  $3 \times 2000$ , p. e. Pap. roy. Tur. rev. fr. 34.

 =  $\frac{4}{3} \times$   }  $3 \times 1000 = 7000$ . Comp. Champ. et Brugsch je n'en connais pas d'exemple

 =  $4 \times$   =  $4 \times 2000$ . Comp. Champ. et M. Brugsch.

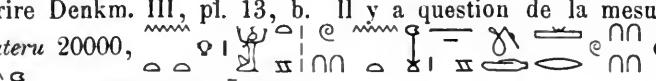
 =  $3 \times 3000 = 9000$ . Comp. Champ. et M. Brugsch.

Pour exprimer 10000, on employait un autre signe, c'est-à-dire *le doigt*. Quoiqu'il paraît que dans les temps les plus reculés on ne connaissait pas une telle manière de simplifier le calcul. Car quoique le doigt figure déjà comme tel dans les temps de l'ancien empire, on trouve cependant une phrase comme la suivante, Leps. Denkm. III, 13, b. du temps de , p. e.  = 20000.

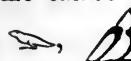
 Zeitschrift 1865, p. 106 et  Zeitschrift 1864, p. 43 dans le copte ΘΗΒ, ΤΕΒ, ΤΗΒ, *le doigt* ΤΒΣ, ΘΒΣ., *decem millia*. Je ne connais pas de point de rapport entre la signification du signe et la prononciation. Le mot ne se retrouve pas *autant que je sache dans d'autres langues*. — On écrivait les numéraux de 10000 à 90000 de la manière suivante.

 ,  et 40000 je ne connais pas d'exemples, 50000  =  pap. de M. Devéria 

Nous rencontrons une grande difficulté au sujet des centaines de mille. Champollion dit dans sa grammaire p. 238 „Quant à la notation des nombres au-dessus de 90000, on „y procédaient facilement par la combinaison des signes des centaines et des mille, avec „celui de la myriade, ce qui permettait d'exprimer, au moyen d'un petit nombre de „chiffres, les quantités les plus élevées: <img alt="Egyptian hieratic sign for 1000, a vertical stroke with a horizontal bar." data-bbox="480 850 530 880} cent fois mille, <img alt="Egyptian hieratic sign for 1000, a vertical stroke with a horizontal bar." data-bbox="530 850 580 880} cent fois</p>

„deux mille,  cent fois dix mille“. — Les exemples d'un tel emploi des signes hiératiques ne me sont pas connus, et ce qui suit au sujet du signe de 100000 paraît refuter l'opinion de Champollion. Mais en appuyant sur l'autorité du grand maître nous pourrons supposer que l'emploi des deux manières d'écrire était en usage, comme p. e. dans le ΣΩΤΩΤ-Η-ΩΟ des coptes au lieu de ΣΠΕ.Τ-Η-ΤΒΔ; d'ailleurs nous avons un exemple de cette manière d'écrire Denkm. III, pl. 13, b. Il y a question de la mesure des *meru* de l'Égypte, *tru* ou *ateru* 20000,  on y rencontre la forme  = *we ΣΩΤΩΤ Η ΩΟ*.

Un signe nouveau, employé déjà dans l'ancien empire pour exprimer une grande quantité, est découvert avec ses phonétiques par M. Birch. On le trouve employé aussi comme chiffre ou signe numérique.

  M. Devéria a communiqué dans la revue Archéologique de 1862 un papyrus signé K du *British Museum*, où l'on rencontre le tétard deux fois. La figure du tétard reçoit dans ce papyrus la valeur d'un nom de nombre, et on pense naturellement à la valeur de 100000. M. de Rougé avait traduit déjà dans son poème de Pentaur papyrus Sall. III le signe par *milliers*. M. Devéria n'en cite pas la valeur phonétique plus tard indiquée par M. Chabas chap. VI du Rituel. Sall. 3. 8. 10 on rencontre le passage;

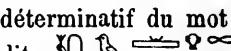
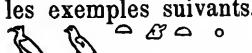
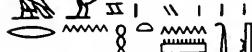


Le papyrus du Musée Britannique joint à ce signe les figures  et  et on peut supposer que l'on indiquait les centaines de mille, de la même manière que les dizaines de mille, en écrivant au lieu du doigt le tétard. Pour preuve on peut citer encore Denkm. III, pl. 32, l. 31  208200 *tēna*. Le copte ΣΟΥ. ΣΨω *aspis, serpens, vipera*, peut être rapporté au mot *hfnu*, qui dans l'ancien style était écrit *hfnr*. Comp. Denkm. II, 144 sq.  et il se peut, comme le pense M. Devéria, que cet animal est pris pour indiquer symboliquement une grande multitude à cause du nombre immense qu'on en voit dans les eaux du Nil peu de temps après l'inondation. Horapollon II, 102 dit peut-être du tétard, car il ne s'applique pas une grenouille, „Ανθρωποι πολὺν χρόνον μὴ δινηθέντα κινέσθαι“ etc. La phrase de Chaerémon „ἀντὶ ἀναβάσεως βάτραχον“ etc. doit être rapporté au tétard joint à l'anneau et le signe d'années multiples .

Outre ces signes on employait encore d'autres pour exprimer une grande quantité, quoiqu'on ne les rencontre pas comme signes numériques d'une valeur précise, ils se suivent toutefois dans un ordre constant. Le premier de ses signes est  = ▷▷ qui peut être mis en rapport avec le copte ΣΕ.Σ *multus, multitudo*. M. Devéria hésite de transcrire le signe ▷. Je ne sais pas pourquoi il rejette la valeur connue de *h*. L'expression est analogue à  qui exprime l'idée de *longtemps*. Dans l'ordre des signes numériques *hh* indique le *million*.

○ Le second signe est l'anneau de signature qui signifierait *10 millions*; il avait les valeurs phonétiques de *sn* et *sn*, et déterminait les mots qui ont du rapport à la *cloture*. — Les valeurs *sn* et *sn* résultent des variantes  =  *wonf acacia*, et de  =  mots qui se rapportent au copte ΚΟΝΙ nobilis, pretiosus, ΚΟΝΙT pretium. Se je ne me trompe, cette dernière signification est aussi la signification primitive du signe qui sert à indiquer les *10 millions*. D'autres signes numériques ne me sont

pas connus, et nous pouvons procéder aux autres formes numériques, aux noms de nombre ordinaux.

Les coptes se servirent du mot **መ** pour former les noms de nombres ordinaux au-dessus de *le premier*, qui était écrit **መ** *primus* comme dans la langue antique. On écrivait ainsi **መ****ጋ****ጌ** *septimus*. Ce *mh* dérive de la langue antique, et là il signifie comme dans la langue copte *accomplir, remplir*. Déjà Champollion à signalé ce rapport, et nous trouvons des exemples en quantité, dans l'inscription de Rosette et le pap. 350 de Leide. Au Rituel VI de Leide chap. 146 les ordinaux de 10 à 20 sont exprimés par les groupes **፩** à **፪** ainsi que dans le pap. 350 de Leide p. e. **፩**!!!. Or cette forme n'est pas celle qu'on employait ordinairement, et on écrivait beaucoup plus au lieu de **፩** le cardinal suivi de **፩** p. e. Rit. 147. Remarquez qu'ici comme dans les langues modernes, l'affixe des ordinaux est joint derrière le cardinal, pas ainsi dans les formes du Copte et celles que j'ai citées de la langue antique, ici on lit *sn-nt* le *second* au lieu de *mh-t-sn*. Cependant je crois qu'on peut résoudre la question de la manière suivante. Le vase avait aussi la valeur de *mh*. On le trouve comme déterminatif du mot *mh* dans les exemples suivants. Pap. Leide 348 rev. p. 13, l. 2 on lit:  „caractères sur un vase nouveau du mineral *xenti*“ — p. 14, l. 8:  „chapitre du vase qui stabilie le coeur à sa place“ — p. 15, l. 11:  „sur un vase nouveau en caractères“.

*Mh-t* est déterminé dans ses exemples par un *vase*, et l'on peut prendre cette prononciation pour celle du vase qui suit les ordinaux. Le mot est dérivé de la même racine que le précédent, comp. le copte *ሀ&ገ* *implere, habitaculum, nidus* etc.

Le mot qui forme les ordinaux signifie *compléter*, c'est comme dans le Sanscrit le suffixe qui sert à former les ordinaux s'appelle „*celui qui complète*“ (pûrana-pratyaya) et aussi dans l'arabe on emploie la formule „*celui qui complète les trente*“ pour exprimer simplement *le trentième*.

Pour exprimer „*combien de fois*“ un objet se rencontre ou une chose arrive, on employait les formes analogues aux langues modernes p. e. <sup>¶</sup> & <sup>¶</sup> τοτε η σον <sup>¶</sup> pap. Leide 348 rev. p. 14, l. 6 et pap. Leide 345 I, 22 <sup>¶</sup> <sup>¶</sup> |||| mais pour exprimer „*beaucoup de fois*“ on employait la forme <sup>¶</sup> | <sup>||||</sup>, et on plaçait le cardinal en avant, en le liant à *sp* moyennant le particle *n*. Comp. Pap. Leide 348 rev. 13. 5 et Rituel 72, l. 11 et ailleurs. <sup>||||</sup> <sup>¶</sup> se lit Anast. I, 10. 6. — Pour indiquer „*la quantième fois*“ on employait une forme qui se retrouve dans les langues modernes. On plaçait l'ordinal avant le mot *sp*, *fois*, comme en français „*la quatrième fois*“. Des jolies exemples se rencontrent pap. Berlin II et IV. p. e. II, 87 <sup>¶</sup> <sup>¶</sup> <sup>¶</sup>, 2<sup>e</sup> fois.

138 III 5 10 3<sup>e</sup> fois.

193

225 III 5e

" 225 II " 5 "

" 239    ||| 8    "    6<sup>e</sup>    "

red. 10. a    ||||σ „ 7<sup>e</sup> „ IV l. 38 dito  
 „ 34    ||||σ „ 8<sup>e</sup> „ „ l. 67 „  
 „                      „ l. 108 ||||σ „ „

Les fractions sont indiquées moyennant le préfixe **—**, semblable à **po**, **pē** *par* p. e. **—<sub>1</sub>** *re ymt* en copie **Фре́т**, **нире́ шоуте**, *la partie trois.*

On trouve un grand nombre de fractions dans les dernières publications de M. Dūmichen, et dans la Zeitschrift. Comp. aussi Leps. inscr. d'Edfou. Les noms de sous-divisiones de *mesures de terres*, de *l'aune*, du *kat*, ou du *hin*, n'ont pas de rapport avec notre étude, seulement les signes fractionnaires employés pour toute sous-division nous regardent, tels sont p. e. ——, 2, 4. Le signe — a la valeur phonétique de *m* et comme figuratif il indiquait un puits, p. e. Denkm. II, pl. 122. Toutefois il ne semble pas en rapport avec une telle chose. C'est probablement la moitié de la figure — qui indique le syllabe *ma* Champollion rapporte — au copte **ሀ** *medium* et il a cité des exemples de l'emploi du signe, dans sa grammaire p. 245.

$$\begin{array}{r}
 5 +, \frac{3}{4} \\
 - 4 +, \frac{2}{4} \\
 \hline
 = 1 +, \frac{1}{2} \\
 \\ 
 \hline
 = \text{III} + \cancel{\text{II}}, \frac{4}{2}
 \end{array}
 \quad
 \begin{array}{r}
 21 +, \frac{1}{2} \\
 - 5 +, \frac{3}{4} \\
 \hline
 \bullet 4 2, \frac{2}{4}
 \end{array}
 \quad
 \begin{array}{r}
 = +, \frac{1}{2} \\
 = +, 8 \\
 \hline
 21 +, \frac{1}{2}
 \end{array}$$

Pap. Leide 350 rev. IV, l. 8. 9. 10 se trouvent les signes 2 et ♦ sans le signe +.

Pap. Leide 352 l. 5 on trouve la multiplication 3 fois  $y$  III, =  $y$   ici le signe  $\times$   
 $= y$  est écrit .

—, —, A voyez les exemples cités.

**III**, **2**, **3** voyez la rubrique précédente.

—  $\text{---}$ ,  $\frac{1}{3}$ ;  $\text{---}$ ,  $\text{---}$ ,  $\frac{1}{3}$  inconnus dans l'hiératique. — D'autres valeurs fractionnaires me sont inconnus, mais en terminant ce chapitre je traiterai encore le groupe  $\text{II} \times$ . M. Brugsch l'appelle un nombre fractionnaire comme résultat d'une addition qui donne la valeur de  $\frac{1}{3}$  à ce signe. Or c'est bien étrange qui l'on aurait employé pour une fraction tellement composée, un signe particulier, et M. Dümichen croit pour cela qu'il faut traduire  $\text{II} \times$  par „eine unbestimmte Menge“. Il retrouve la croix avec ce sens dans le mot *ktjt-u*, qu'il traduit par „ein anderes von einigen Ding“en. Mais il faut observer que la croix est écrite ici sans les deux traits, et en outre que la forme *ktjt-u* n'est autre-chose que la forme prolongée, bien connue, de *kt* ou *ki*, *un autre*. Selon le texte Düm. Rec. II, 83. 11 la croix et les deux traits ont la valeur de  $\frac{1}{3}$  *kt* et pas seulement de  $\frac{1}{3}$ . Si la croix indique quelque sous-division du *kt* il n'est pas besoin de répéter le signe  $\frac{1}{3}$ , qui exprime dans les comptes de la basse époque *kt*  $\frac{1}{3}$  ( $\frac{1}{3}$  pour  $\frac{1}{3}$  résulte de la transcription fautive de l'hiératique  $\text{---} = \frac{1}{3}$ ,  $\text{---} = \frac{1}{3}$ ). — Supposons que la croix indiquait le demi d'un tel poids, il se pourrait que  $\text{II} \times$  signifiait  $\frac{1}{3}$  et  $\frac{1}{3} = \frac{1}{6}$  *kt*. On sait que le *kt* était sous-divisé en 360 parties, comp. l'étude de M. Lepsius, de la même manière que le *hin*. Mais je n'ai pas de preuves évidentes pour éclaircir ce sujet. Le pap. Médiéval de Berlin nous présente encore d'autres signes numériques  $\text{---} \text{II}$ ,  $\text{---} \text{X}$ ,  $\text{---} \text{X}$ , etc.

Les combinaisons du signe  peut-être le *kt* sont aussi fort étranges et c'est encore un énigme comment il les faut expliquer. — Un examen attentif du document répandra peut-être quelque lumière.<sup>1)</sup>

Leide 7 Decembre 1866.

W. Pleyte.

<sup>1)</sup> Die hieratischen Zeichen zu diesem Aufsatze sind uns von Herrn Pleyte aus seinem hieratischen Schriftguss gütigst mit übersendet worden. D. Red.

## Miscellanea II.

by P. Le Page Renouf.

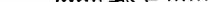
1. I produced evidence in my last communication showing that the phonetic reading of █ is x. I now call attention to another text which I read as follows (Sharpe,

Inscr. II, 17) 

*Cadat tibi adversarius omnis sub pedibus tuis.*

The group  is here manifestly, I think, put for , and though the determinative  may be quite incorrect, it throws an important light on the etymological affinities or rather identity of groups which have till now been thought foreign to each other. The group  signifies *face*; hence on the one hand the notion of *person* , like the Greek πρόσωπον, or better still the Hebrew פָנִים. The Hebrew פָנִים, פָנֵךְ, פָנֵךְ, are constantly used for *I* and *thou* just like   . Other derivative meanings are *facing*, *before*, *opposite*, *with*, *against* ( with or without determinative), and from these again that of *adversary*  or .

In M. Jaques de Rougé's *Textes Géographiques* p. 19  and  are equivalent expressions signifying *before them*.

2. It has been repeatedly stated that the group for *water* has not been found written phonetically<sup>1)</sup>. But cf.  Denkm. III, 281, c.

Cf. also  Denkm. III, 81 ff.

3. M. de Rougé's transcription of the sign  has been called in question. The accuracy of it will be seen by comparing the title of Todt, chap. XVII with the same title in Denkm. III, 38, e. where  =     . It is another, not unlike, sign which in the liste of the Decans has led to the transcription *Bak* or *Bach*.

4. It is also through a confusion of signs that  in the word for *suffering* has been thought = . (See Hier. Glossar. für Jahrgang 1865.) The phonetic value of  (see Sharpe, Sarcophag. Pl. 7. D. 48) is neither *chem* nor *ab-mer*, but *mer*. This will be seen on comparing  in Sallier II, 7. 1 with the corresponding  of Anastasi VII, 2, 2. The sign is clearly the same in this group as in the ancient title  or  of which the full reading is             *smer* (Denkm. II, 124 l. 119) or             *smertka* (Denkm. II, 105. 109), in the fiery serpent  =            *Mertens* (III, 134) and in some other groups.

5. The sign  with which  was already confounded in ancient times is still read *chem* by some scholars. What is the authority for this? I know a large number of variants from the earliest period but all of them in favour of . Compare for instance the name of the 7th cow im Todtb. 148, 31 with the same name, Denkm. III, 25. Compare again Todt. 154, 2 with the same text Denkm. III, 280, c. where  stands for . This evidence might be multiplied to any extent. On the ancient sarcophagus of Sebek-aa (Visconti, Engravings pl. VI) the name of the instrument  is written over it . If I remember rightly (I have not my copy to refer to) M. Chabas („sur le nom de Thèbes“) has also given similar evidence. On the relation between  and , to

<sup>1)</sup> Aegyptische Zeitschrift 1865. p. 41. L.

fail, and , to prevail, I beg to refer to my „Miscellaneous Notes on Egyptian philology“, p. 16. <sup>1)</sup>.

I am aware that a group of probably kindred etymology enjoys two forms: 1)  or  (Sharpe, Sarcoph. pl. 18. H), and 2)  or  (Visconti, Engravings pl. II. Sharpe, Eg. Inscr. I, 38, 7), but the case is not a parallel one.

6. That the name of the ithyphallic Ammon or Horus, often transcribed *Khem*, was really *Min*, as the Greek transcriptions indicate, is shown from the form  in the inscriptions of Hamamat (Denkm. III, 283 and Burton Excerpta pl. 4 etc.) cf. also  etc. over an ithyphallic Horus in Burton pl. 26.

7. How must we read the *two feathers* on his head? I find   on one of the Belmore Tablets. The feather  is found as a determinative of sound in the group  (Denkm. III, 260) signifying *a table of oblation*. It may have the value *cha* when it signifies a *coiffure*. The sarcophagus of Sebek-āa gives the pictures of two kinds of *wig*. The name of one is  (=   Todtenb. 78, 17) that of the other is . Other names are found elsewhere. <sup>2)</sup>

8. Is the  phonetic or determinative in                                                                                                                              

<sup>1)</sup> To the example there given p. 3 of  (Denkm. III, 210) =  add another, which I did not remembre at the time, in Greene Fouilles pl. I, 4.

<sup>2)</sup> Cf. the sign  =  . The wig was as important an article in ancient Egypt as the turban in more modern times. There is a curious petition on the sarcophagus of Necht-her-heb for „perseverance to your forms  , splendour to your transformations  , smell to your nostrils, sight to your countenances, hearing to your ears, tenacity (?) to your wigs      “.

<sup>3)</sup> In Clarac Musée pl. 244 we have a manifest equivalence in sense between this group and  . The latter group without the initial  is familiar to us from various texts, among other the D'Orbigny Papyrus and Todt. 71 and 153. I read therefore  or  = *tuā*.

## On king Semempses of the 1st dynasty

by C. W. Goodwin.

In Manethos list the seventh king of the first dynasty is called Semempses. In the list of kings recently discovered at Abydos, the name of the seventh king is represented by a tall, bearded, robed figure standing erect and holding in its hands a long staff with the greyhounds head.  The Turin papyrus contains the remains of the corresponding cartouche, so mutilated  as to be illegible though enough remains to show that the name was phonetically written. The ingenious suggestions of Prof. Lauth (Manetho p.108 ff.) who supposes the figure to represent Ptah, and reads the fragmentary Turin cartouche (if I understand him rightly)  *men-sa-nefer*, do not appear to me satisfactory, and I am about to propose a quite different mode of identifying the name given by Manetho with those in the Sethos-table and the papyrus. I submit it for what it may be worth to the consideration of my learned Egyptological colleagues.

In the Sethos-table, the figure in the 7th cartouche is, I apprehend, simply a determinative sign bereft of its phonetic accompaniment, and to which therefore several values might be attributed. Now a standing figure occurs as the determinative of several words, as  *χent*, a statue (Rosetta stone ll. 7 and 14)  *senti*, image (Recueil IV, Pl. I, l. 6 a.),  *sahu*, image (Recueil IV, Pl. III, 17),  *senen*, image (Rec. II, Pl. LXXIII, 2),  *mennu*, image (Rec. IV, Pl. LXXVII, 4). Other words of similar signification may be found, accompanied by the figure of a statue sometimes erect, sometimes sitting, as the determinative, but the one to which I wish to call attention is  *senen*. This occurs in the title of some of the Ptolemies, included within the cartouche, thus.   *Amen senen anχ en*, living image of Amen (translated in the Rosetta inscription *εἰκόνος ζώσης τοῦ Αἰώνος*). In some cases we find the word *senen* replaced by  and by  (see Rec. II, Pl. LXXVI, 1 — LXXV, 2). These objects are apparently mirrors, very appropriate determinatives of the word signifying 'image' and in this particular phrase they were probably also sounded *senen*, although in other collocations they may have been used differently, and have had a different sound. Now in the list of deities from the Sethos-temple of Abydos (Rec. IV, Pl. LIII) I find No. 27,             *Har-šeft em hat-Senen*. Har-šeft is the well known deity of the place called            *, the house of Suten-senen or Suten-χenen*. It can hardly be doubted that  in this name answers to       and that the pronunciation *senen* is to be preferred to *χenen*. It is true that  was in late times frequently used for . Besides the instances brought forward by Dr. Brugsch (Zeitschrift, Juni 1864, p. 51) the recent publications of Mr. Dümichen furnish many decisive ones. But there is also reason to think that at the same epoch  sometimes stood for *s* or *se*. Thus Recueil IV, Pl. LXXVII, 1 we have  for the common regal title        *Se-Ra*, 'son of the sun'. And Rec. III, Pl. XCVI, 3, we find         *se-k-Hor* 'thy son Horus'. The fact is that in the Ptolemaic times the sound of the letters   and  had become identical, and in Coptic  is constantly replaced by 

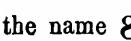
want to show is that  is found occasionally replacing the ancient — or its equivalents. The use of  in the language of the old Empire as a phonetic is rare, if indeed there be any other instance of it, except in this word  , and whether the word were pronounced *senen*, *χenen* or *šenēn*, is of little importance, if my equation hold good.

  = { =   } which last in Greek could only be transcribed Σενεν, the Greeks having no ψ or š.

Turning to the Turin papyrus, it will be seen that in the cartouche of the 7th king, the fragments of letters which remain are not unlike   as written in hieratic. (Compare 2 Sallier I, l. 7 where the word    occurs). Those who are familiar with hieratic texts will judge of the plausibility of this restoration.

Having now laid some foundation for the belief first that the figure in the 7th cartouche in the Abydos list may be read Senen; next that the corresponding name in the Turin papyrus was actually written phonetically  , *senen*, and lastly that   is another and old form of writing this word, I would call attention to a remarkable royal name which occurs in the list of mountains conferred by Hathor upon her son king Ptolemy (Rec. IV, Pl. LXVII, 6). Mention is here made of "the gods of the place of the altar of                                              <img alt="Egyptian hieroglyph of a wavy line" data-bbox="6335 385 6355

beeing the passage from which these two names are taken, it cannot positively be assumed that Hanas is represented as the immediate predecessor of Kabehu, but at present this is the most probable supposition to make. If so, Hanas is another name for Senen the 7th king. That some of the ancient kings were known by more than one name is I think certain. Thus we have in the 5th dynasty  Tatkara also named 

Assa, and  Userenra also named  An. In the 4th dynasty we find Chufu with the additional name of Num, and in the 3th the second king of the name of Sar is also named Tata. In the Abydos tablet he is called simply Tata (No. 17) but the Turin papyrus gives both names. The strange difference of the names of the 3rd and 4th kings of the 1st dynasty as given by Manetho from those given in the Abydos tablet is most easily accounted for by supposing that they had two names. I see no difficulty therefore in supposing king Hanas to be identical with king Senen, and the Horus of king Senen may have been called the house of king Hanas, and given rise to the name  which has been handed down as that of the city in question.

A few words more upon the group . It must be remembered that under the old Empire and even during the 18th & 19th dynasties the figure  was not commonly used as a phonetic. I can only recall one other instance in which it appears to be thus used, and that only in the title of a functionary ( Denkm. III, Bl. 122) and in these titles we find characters used which are rarely found in the common writing. It was not until the Ptolemaic period that  began to be used, usually for , which was then in many words equivalent to  s. In one or two cases we find  standing alone for  hunnu, young, in the name of *vēos Αἰνύσσος*. I have shown that it occasionally replaces  or , that is se or p-se, the son. Now the group  must have been one, which an Egyptian only accustomed to the common alphabet, could not have read, without being specially informed of the value of  by a learned man. It would most probably have a traditional pronunciation, and in allusion to the figure of the child, is it improbable that it may have been popularly called senen-p-se-senen the son? This would account completely for the *Σενεμ-ψης* (*Σεμεμψης*) of Manetho.

Shanghai, December 1866.

## Nachricht.

Durch den am 3. Dezember v. J. erfolgten Tod des Rev. Dr. Edw. Hincks zu Killyleigh bei Belfast in Irland hat die Aegyptologie einen ihrer gelehrtesten und scharfsinnigsten Mitforscher verloren.

## Erschienene Schriften.

**Chr. C. J. Bunsen**, Egypt's place in universal history, translated from the german by Ch. H. Cottrell. Second edition, with notes and additions by Sam. Birch. vol. I. London, Longmans, Green & Co. 1867. 8. 771 pp. 7 pl.

**F. Chabas**, L'inscription hiéroglyphique de Rosette, analysée et comparée à la version grecque, avec 2 pl. et un glossaire égypto-grec. Chalons (Dejussieu) et Paris (Maisonneuve & Co.) 1867. 8. 124 pp.

## Berichtigung.

Im vorigen Jahrgange ist p. 92., l. 3. led für bed und p. 100 l. 6. 9. adze für addice zu lesen.

# Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von Dr. H. Brugsch

Mai

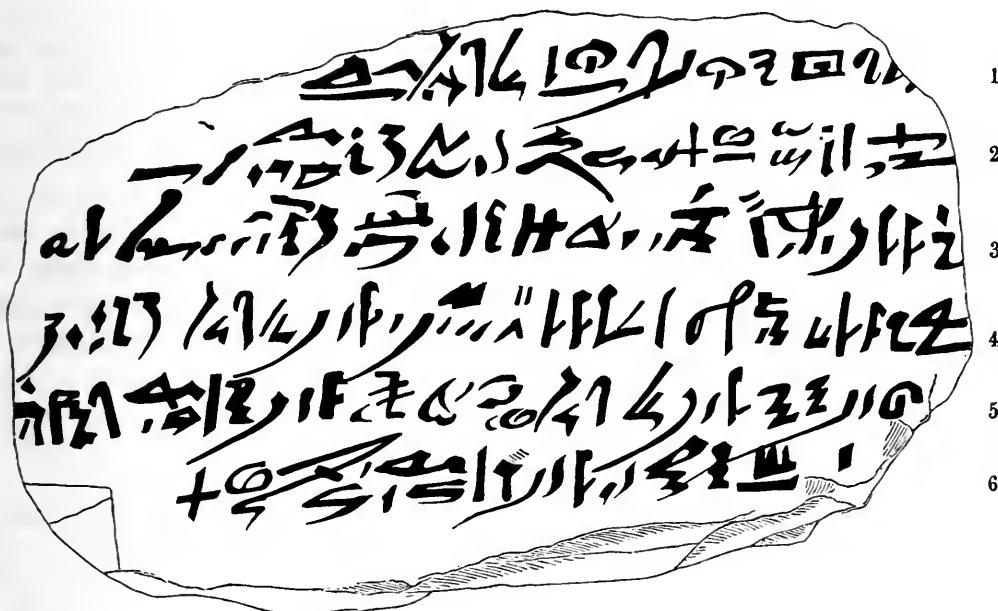
Preis jährlich 5 Thlr.

1867.

## Inhalt.

*Sur un Ostracon de la collection Caillaud, par F. Chabas. — Miscellanea (II.), by P. Le Page Renouf.  
— Erschienene Schriften.*

### *Sur un Ostracon de la collection Caillaud.*



Mr. Frédéric Caillaud, de Nantes, l'un des premiers et des plus habiles explorateurs de l'Egypte et des pays voisins, a rapporté de ses voyages une collection d'objets antiques dont le Gouvernement français a fait l'acquisition. Malheureusement, faute de local convenable, cette collection fut entreposée dans les combles de la Bibliothèque de la Rue Richelieu, où elle a séjourné quarante ans, au grand détriment de bonne conservation de plusieurs des monuments qui la composent. Elle vient enfin d'être installée dans une salle annexée au Cabinet des Antiques, où l'on peut maintenant l'étudier.

Cette étude a d'ailleurs été rendue facile par la publication qu'en a faite Mr. Jomard, en 1862, dans la deuxième livraison de son ouvrage sur les voyages de Mr. Caillaud; la première livraison de cet ouvrage avait paru en 1821.

Il est permis de regretter que les monuments rapportés par Mr. Caillaud soient restés tant d'années inutilisables pour la science; et il y a lieu de s'applaudir que l'un d'eux ait

échappé, par un heureux hasard, à la destinée commune. Je veux parler du compte des pêcheurs du Scribe Neferhotep, que M. Th. Devéria a déchiffré sur un fragment de pierre calcaire que lui avait communiqué Mr. Caillaud. Cette communication nous a valu un Mémoire intéressant, dans lequel l'auteur a fait ressortir l'intérêt qui s'attache aux monuments de ce genre<sup>1)</sup>, dont les Musées de l'Europe possèdent de nombreux spécimens inédits.

Cet intérêt a, je crois, été mis encore plus en relief par la découverte que j'ai faite d'un passage important du Papyrus Anastasi I sur un deuxième Ostracon de Mr. Caillaud.<sup>2)</sup> Il est venu depuis lors à ma connaissance que, sur d'autres pierres écrites, on a également trouvé des textes déjà connus par les papyrus.

Le nom d'*Ostracon*, qui s'applique spécialement aux débris de poterie, n'est peut-être pas, pour ce motif, à l'abri de toute critique; cependant je crois devoir, à l'exemple de Mr. Devéria, le conserver pour désigner d'une manière générale tout monument d'écriture cursive inscrit sur des fragments de matières dures.

Je veux aujourd'hui appeler l'attention sur un troisième monument de cet ordre, emprunté encore à la collection Caillaud<sup>3)</sup>. De même que les deux premiers, il est en pierre calcaire et provient des hypogées de Gournah. Comme les textes écrits sur ces pierres n'ont absolument rien de funéraire, ni de religieux, on ne s'explique leur conservation dans les tombeaux qu'à raison de la sécurité que pouvaient offrir, comme lieux de dépôt, les hypogées, toujours fermés avec soin et soumis à une garde organisée.

Malgré la simplicité des mentions qu'ils portent, ces sortes de documents présentent au déchiffrement d'assez grandes difficultés, par le motif que généralement l'écriture en est très-cursive, très-négligée, et que presque toujours les frottements en ont usé, altéré et même déplacé quelques parties. Je ne me flatte pas d'avoir complètement réussi dans la transcription qui suit du monument que j'étudie. Mais le fac-simile de l'hiéroglyphe, qui accompagne ma notice, montrera les points douteux et permettra à mes collègues de joindre leurs efforts aux miens:

1. Epiphi, jour 14, jour de chômage fait par
2. le chef ouvrier Khons pour travailler aux affaires de
3. ses fermes; le pêcheur Neferho s'est occupé à .....; Hora,
4. le teneur de livres est venu, le 21, et a chômé à .....
5. Le 26 il a chômé; Nekhteh s'est couché;
6. Pentaour a fait ce qui lui a plu.

<sup>1)</sup> Lettre à Mr. F. Caillaud sur un Ostracon égyptien; Mém. de la Société des Ant. de France, tome XXV.

<sup>2)</sup> Voyage d'un Egyptien, p. 30; pl. XII.

<sup>3)</sup> Jomard, Voyage à l'Oasis de Thèbes, etc., 2<sup>e</sup> partie, pl. 25, No. 4.

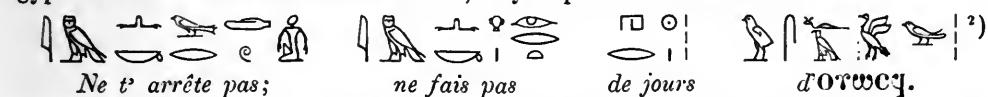
On voit que nous trouvons ici les notes dans lesquelles un surveillant de quelque grande exploitation rurale a consigné les faits à la charge des ouvriers et des employés placés sous son autorité. Des scribes d'ordre supérieur étaient préposés aux domaines du pharaon et des grands personnages de l'état; ces fonctionnaires recevaient de fréquents comptes rendus de la part de scribes secondaires directement en rapport avec les chefs des différents travaux, qui à leur tour tenaient les ouvriers sous leur surveillance; nous possédons, dans les papyrus, de nombreux monuments de cette hiérarchie de services et de l'ordre parfait que les Egyptiens observaient, aussi bien pour la gestion de leurs intérêts privés, que dans l'administration de l'état.

Notre Ostracon nous offre en quelque sorte une page des notes d'un surveillant d'ordre secondaire, qui inscrivait, au jour le jour, ses observations sur des cailloux du Nil, registres beaucoup plus économiques que ne l'était le papyrus. Ces notes étaient conservées jusqu'à ce qu'elles eussent été résumées dans les rapports du scribe supérieur, après quoi il y a lieu de croire qu'on les effaçait et que les pierres servaient à en recevoir de nouvelles.

A la charge des travailleurs délinquants le surveillant relève surtout le fait de  . Ce mot nous est connu depuis long-temps comme étant le thème antique du copte ὉΤΩCQ, *vacare, otiosus esse*. Mais sa présence dans le document étudié fait encore mieux comprendre la portée de la recommandation si fréquemment adressée par les maîtres égyptiens à leurs élèves:



L'**ΟΤΩCQ** des étudiants égyptiens s'est continué jusqu'à nos jours dans l'*école buissonnière* de nos écoliers, et quant aux ouvriers modernes, tous n'ont pas cessé de chômer ce qu'ils nomment le *Saint-Lundi*. C'est le jour d'**ΟΤΩCQ**, contre lequel les maîtres égyptiens s'élevaient avec tout de force, il y a plus de trente siècles:



Mais les maîtres ne se bornaient pas à des remontrances: le bâton venait fréquemment en aide à leur éloquence: „*Ne fais pas de jours d'ΟΤΩCQ*”, écrit l'un d'eux à un de „ses élèves, si non tu seras battu: puis il ajoute avec une pointe d'ironie: *il y a un dos chez le jeune homme et il écoute quand il est frappé*”<sup>3</sup>). *On te châtiera vertement* (), écrit un autre en pareille circonstance.<sup>4</sup>)

Relativement aux ouvriers et aux employés, leur jour de chômage étaient tenus en note et on les leur imputait en réglant leur salaires.

Le chef ouvrier Khons avait chômé le 14 du mois d'Epiphi pour se consacrer à des occupations personnelles; la transcription du passage qui parle de ces occupations:  , n'est pas absolument sûre; les signes qui suivent  sont méconnaisables, et le dernier groupe pourrait être  ou  . Mais ce détail n'a pas une grande importance.

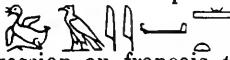
<sup>1)</sup> Pap. Anast. V, pl. 8, 1; Anast. III, pl. 3, 10.

<sup>2)</sup> Pap. Anast. V, pl. 23, 5.

<sup>3)</sup> Pap. Anast. V, pl. 8, 5.

<sup>4)</sup> Pap. Anast. III, pl. 3, 10.

Le pêcheur Nefer-ho<sup>1)</sup> s'était occupé<sup>2)</sup> à un travail ou dans un endroit dont je ne puis réussir à déchiffrer l'indication. Comme Khons, il avait négligé sa tâche réglementaire, et c'est pour le motif que la note a été prise.

Il est ensuite question d'un  ; cette dénomination est identique pour le sens et pour l'expression au français *teneur de livres*. Il s'agit d'un scribe attaché aux écritures de la comptabilité, qui voyageait de domaine en domaine pour relever et coordonner les notes prises par les agents locaux. Ce teneur de livres avait fait deux apparitions, l'une le 21, l'autre le 26, mais n'avait pas vaqué aux travaux de sa charge. Il existe encore un groupe illisible terminant la mention relative au 21; il y avait peut-être  ; dans ce cas le sens serait: „il a chômé dans ses écritures“.

Un quatrième personnage, Nekhtteh, dont la fonction n'est pas indiquée, est resté couché. Son absence du travail a dû être notée, et l'a été, en effet, avec mention explicative.

Enfin un dernier employé n'a fait que ce qu'il a voulu, c'est-à-dire qu'il s'est livré à toute autre chose qu'à l'accomplissement de sa tâche réglementaire. Cet individu porte le nom devenu historique de Pentaour, et il est possible que nous ayons précisément affaire ici à l'auteur du poème qui célèbre la gloire de Ramsès II<sup>3)</sup>. Le poète occupa d'abord un emploi secondaire dans une exploitation rurale placée sous le contrôle d'un scribe de rang supérieur nommé Ameneman. Nous trouvons dans les papyrus du Musée Britannique une portion notable de la correspondance échangée entre ce haut fonctionnaire et son subordonné. Amenemha ne lui ménage pas les reproches; il le dépeint comme un homme paresseux, négligent, adonné aux plaisirs de la table, dégoûté de l'étude et des travaux sérieux: „Il est, dit son maître, comme un aviron sorti de sa place et qu'on ne peut plus manier en aucun sens“. D'un autre côté, en remarquant l'insistance avec laquelle Ameneman s'efforce de le ramener aux travaux littéraires, on est fondé à croire que ce maître avait dès lors reconnu les aptitudes remarquables de ce disciple indocile.

Dans tous les cas, à en juger par son type graphique et par son association avec d'autres *Ostraca* de caractère encore plus tranché, notre monument date bien réellement de cette brillante époque des Ramessides, qui nous a laissé tant de traces de sa splendeur et de sa culture intellectuelle. A ce point de vue seul, il méritait de ne pas demeurer plus longtemps inaperçu. Mais il aura aussi un autre mérite, celui de venir en aide à l'interprétation de documents d'une plus grande importance, et entr' autres du papyrus hiératique de Turin dont M. Lieblein annonce la publication<sup>4)</sup>.

Du reste, les textes relatifs à la vie usuelle, à l'administration, à la comptabilité, au commerce, etc. des anciens Egyptiens sont remplis de renseignements de grand intérêt. J'en ai dit quelques mots dans une précédente dissertation<sup>5)</sup>. Il me reste à émettre un voeu instant pour que l'on s'occupe de livrer à l'étude les documents de cette classe que renferment les Musées et les collections particulières.

Chalon s. S. 15 Mars 1867.

F. Chabas.

<sup>1)</sup> Ce nom pourrait être lu  , mais cette forme serait insolite.

<sup>2)</sup>  . Voir Voyage d'un Egyptien, Gloss., No. 884.

<sup>3)</sup> Le poème de Pentaour, par M. de Rougé, traduction du Pap. Sallier III.

<sup>4)</sup> Zeitschr. für Aeg. Spr., 1866, p. 102.

<sup>5)</sup> Commerce, salaires, comptes, poids, etc., Mél. Egypt. I, p. 14.

## Miscellanea II.

by P. Le Page Renouf.

(Continuation. v. Zeitschr. 1867. p. 33.)

10. M. Pleyte is happier in asserting *tmtu* to be the value of though I hardly admit the cogency of his proofs. Dr. Birch has produced the variants from the Murray papyrus, and M. de Rougé has found a prince of the name of The name of a god is and (Denkm. III, 280). All this settles the question, and I believe with M. de Rougé that the final was afterwards softened into . The group is found without the determinative .

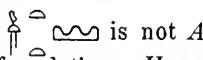
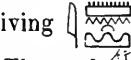
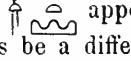
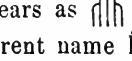
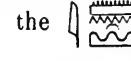
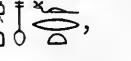
I used to defend the reading on the strength of Dkm. II, 10 and ib. 9, and I am even now doubtful whether to look upon the latter variant as faulty or as a second form of the word. This kind of difficulty holds with reference to several other cases. Thus the variants of Todt. chap 6 give and . Yet Dr. Birch has cited a variant of Todt. 123, 2 from which . I have also found (Burton Papyrus 209 *in loco*). Is it only through a mistake that the or is omitted? Or is there a connection between and = ? The sign which has undoubtedly the value is no less certainly found, rightly or wrongly, with the value . In these and other cases the medial consonant is dropped. The subject is well worthy the attention of scholars who have more time upon their hands than I possess.

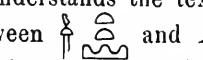
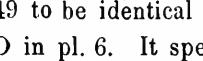
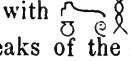
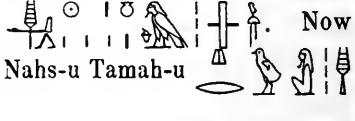
The sarcophagus of Queen in the British Museum speaks of the T'at'au who cast souls of the infernal world. I have no theory as to the phonetic reading of the second of these places of punishment. Mention is made of it in some other texts. I cannot admit the form of any of the proofs given by M. Lauth in favour of *tem* as a reading for . The which appears in one of Mr. Birch's examples is not a complementary letter but the preposition governing . This is clear from the position of the determinative which never comes before a complementary letter.

11. Can any one tell me why there is a doubt about the reading of when so excellent a text as that given in Denkm. III, 226 reads in the passage corresponding to Todt. 124. b, and in the passage corresponding to Todt. 124, 8?

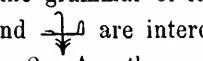
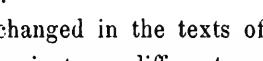
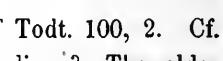
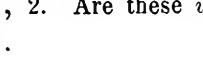
12. The habitual value of is *set*. A certain dignitary is called (Denkm. II, 123 f. etc.), or (ib. 123 g.). This is also written (ib. 143 g.). is often used as a common substantive. It is feminine (see Denkm. II, 149 e; III, 31). In Denkm. II, 149, d the god Min is called . Hathor is called (Sharpe, Inscr. I, 78, 26).

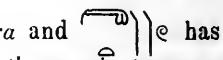
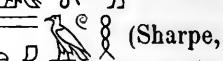
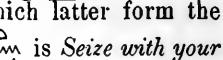
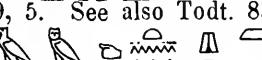
A very common variant of is , where stands for as it does in and in several other groups. It is sometimes confounded in hieratic, but never to my knowledge in hieroglyphic, texts with another sign, or or = . But there is no doubt that in one royal name it stands for , as the readers of this journal are well aware. is perhaps etymologically the same word as .

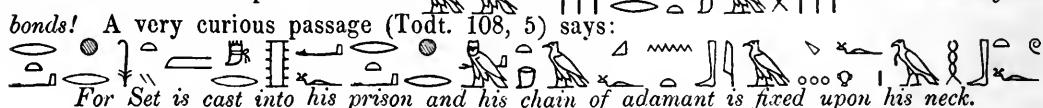
M. Lauth's argument that  is not *Amenti* but *Set Māti* is extremely ingenious; but, I fear, wholly without foundation. How does he account for the Coptic word for *west*? There are positive variants giving  for  in places like Todt. 125, 26. See for instance Denkm. III, 226. The god  appears as  in the Litanies of the sun (Denkm. III, 203), and if this be a different name how comes it to be omitted in chapter. 142 of the Ritual? These litanies also speak of the  well known from the Todtenbuch as .

But M. Lauth's reference to the Sarcophagus of Seti is to my mind absolutely fatal to his argument. He probably understands the text differently from me, for I can no where see a difference implied between  and *Amenti*, but the very reverse. I believe  in Pl. 5. B. 49 to be identical with  which comes just before. But look at the text D in pl. 6. It speaks of the Ret-u, the Aam-u, the Negroes and the Tamah-u and adds . Now the picture illustrative of this gives you the "Ret-u, Aamu Nahs-u Tamah-u".

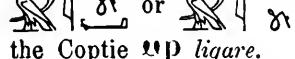
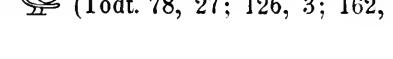
As to the text which he quotes from the Miramar inscription I think M. Lauth has mistaken both the sense and the grammar of it.

13. The groups  and  are interchanged in the texts of Todt. 100, 2. Cf. among many others Todt. 129, 2. Are these variants or different readings? The older form of  is certainly .

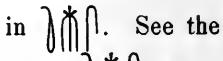
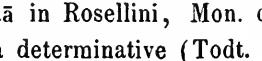
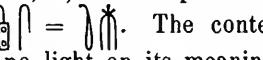
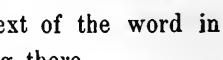
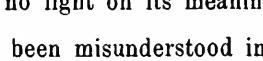
14. The relationship between the Coptic **HOYT** *vinculum, junctura* and  has been pointed out both by Dr. Brugsch and by myself. There are two other ancient groups of which **HOYT** may be considered the representative. The first is  (Denkm. II, 123 d twice) the second is  (Todt. 108, 5) or  (Sharpe, Sarcoph. 17, XIII, 18. Cf. Todt. 89, 5. See also Todt. 83, 4), in which latter form the determinative is a rope or chain.  is *Seize with your bonds!* A very curious passage (Todt. 108, 5) says:

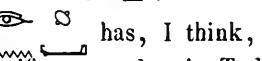
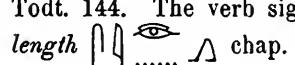


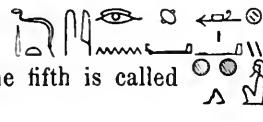
*For Set is cast into his prison and his chain of adamant is fixed upon his neck.*

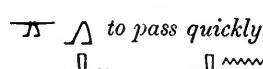
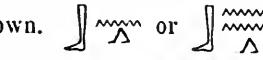
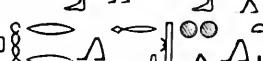
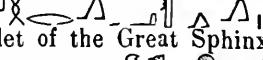
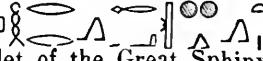
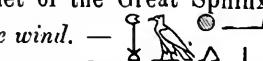
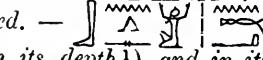
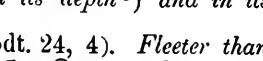
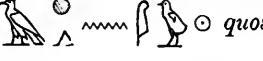
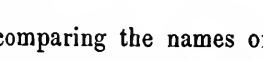
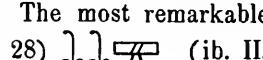
The cord which is used as the determinative of  is found in the word  or  (Todt. 78, 27; 126, 3; 162, 3) *bondage, bondsman* etc. Cf. the Coptic **HP** *ligare*.

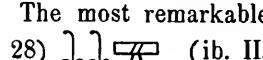
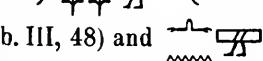
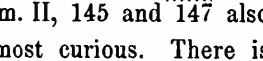
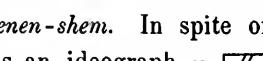
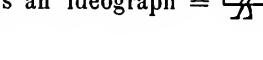
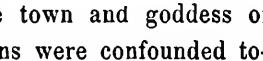
15. I do not remember to have seen  identified with the Coptic **OF**, *vulva*. Cf.  Denkm. IV, 35.

The original of the Coptic **HEECIW** *midwife* may be recognized in . See the picture of the birth of Rā in Rosellini, Mon. del Culto pl. 53. The group  is not only found with  as a determinative (Todt. 40, 4) but as part of the word. In the variant of the name of the 13th Decan  = . The context of the word in Todt. 40 (when it is followed by ) throws no light on its meaning there.

16. The word  has, I think, been misunderstood in the last Rubric of Todt. 144. The verb signifies *extendere* in Todt. 17, 93 and 99, 34, hence the sense of length  chap. 149, 14 and of *slowness*, chap. 144, 31. I understand the Rubric

as directing that the words of the chapter be „said slowly, one by one“  Of six gods on a Ptolemaic monument (Champ. Notices p. 278) the fifth is called  and the sixth , *Fast and Slow.*

The opposite idea of *quickness* is rendered by several words.  to pass quickly, copt. **IUC**, and  pursue, run, speed, are tolerably well known.  or  signifies run, course, quick  or  agere, agilis, rapidus. —  Mighty runner, swift of foot (Todt. 162, 3). The king on the tablet of the Great Sphinx (Denkm. III, 68) was driving his chariot  quicker than the wind. —  (Todt. 145, 57) and  (Todtenb. 146, h.) swift handed. —  It runs thousands of cubits in its depth<sup>1</sup>) and in its height. —  (Todt. 24, 4). Fleeter than Tesem cats, quicker than light, or according to another reading   quos agit Deus Su.

17. A number of very interesting variants may be seen on comparing the names of objects contained in the numerous lists of sacrificial offerings. The most remarkable identification is that between the groups  (Denkm. II, 28)  (ib. II, 44 c. 58)  (ib. II, 67)  (ib. III, 360)  (ib. III, 48) and . The last is the favourite form on the oldest sarcophagi (see Denkm. II, 145 and 147 also Visconti, Engravings pl. 7). But the last form but one is the most curious. There is not the least doubt that it stands for the same word *en-shem* or *enen-shem*. In spite of its mutilated state,  is here evidently =  or  and  is an ideograph =  or .

I have always had my doubts as to the true reading of the town and goddess of Eileithyia. The first sign is undoubtedly  not . These two signs were confounded together in very early times. See, for instance Denkm. II, 114 e. where instead of  we have the faulty  afterwards so common. Secondly the  in this name is too often omitted in the most correct texts of the best period to be considered as phonetic. I believe therefore neither in *Suban* nor in *Neben*. I moreover consider the ordinary transcription *nēn* of  as incorrect.  is not a purely alphabetic character; it is syllabic like all ideographs, and there is no reason why in a group like  the first sign should be read differently from the second. Every one seems to allow, and the variant  seems to prove, that the second  has an anlaut. Why then should the first be read with an auslaut? I read  = *enen* and   = *Enšem* or *Anšem*<sup>2</sup>).

<sup>1</sup>) I have found the forms  (Pap. Sall. 828) and  (Pap. Sall. 127). The  is most probably effaced in the latter variant. The MSS. referred to are both very high authorities.  occurs Champollion Mon. pl. 149. The nearest Coptic word is **ΣΩΤΕ** to pierce. But cf. the oil  with **ΖΟΕΙΤ** oliva.

<sup>2</sup>) I hope some day to be able to produce a large amount of evidence bearing on the sign  and the words in which it appears.

## Erschienene Schriften.

**C. C. J. Baron Bunsen**, *Egypt's place in universal history*, an historical investigation in five books, translated from the German by Ch. H. Cottrel, with additions by Sam. Birch; vol. V. London. Longmans, Green and Co. 1867. 8. 943 pp.

Dieser Band, welcher Bunsen's großes Werk „Aegyptens Stelle in der Weltgeschichte“ in der Englischen theils erweiterten theils umgearbeiteten Ausgabe abschließt, (nachdem erst in der vorigen Nummer dieses Blattes die zweite durch Birch besorgte Ausgabe des ersten Englischen Bandes angezeigt wurde) umfasst die folgenden sechs besondern Werke:

I. *Problems and Key*. p. 1—122. Enthält die letzten zusammenfassenden Resultate von Bunsens historischen und philologischen Forschungen über Aegypten, wobei ihm bereits die drei folgenden Abschnitte ihrem wesentlichen Inhalte nach zur Benutzung vorlagen, Nämlich:

II. *The funeral Ritual or book of the dead*, translated by Sam. Birch. p 123—333; eine vollständige Uebersetzung des Todtenbuchs.

III. *Dictionary of hieroglyphics*, by Sam. Birch. p. 339—586 Eine Sammlung von über 9000 hieroglyphischen Gruppen mit Umschrift, Bedeutung und Citaten, ohne die 1091 ideographischen und determinativen Zeichen, welche in vol. I gegeben sind.

IV. *Hieroglyphic Grammar and selected Egyptian Texts*, by Sam. Birch. p. 590—741. Die ausgewählten Texte enthalten 13 Inschriften aus allen Zeiten des ägyptischen Reichs, mit Umschrift und Interlinearübersetzung.

V. *Comparison of the hitherto known Old and New Egyptian words with the Semitic and Iranian*, by C. C. J. Bunsen. — Professor Dietrich's Comparison of the Old Egyptian and Semitic roots. p. 745—787.

VI. *Philonis Byblii fragmenta*, quae ad Phoenicum cosmogoniam et antiquissimam populi historiam spectant, rec. et ill., selectas Scaligeri et Bocharti et

criticas Jacobi Bernayssii, suasque notas adiecit C. C. J. Bunsen. Accedunt Cosmogonica et mythologica quædam varia. p. 789—854.

Den Schluss des Bandes bildet ein General-Index für die 5 Bände p. 857—943.

**H. Brugsch**, *Hieroglyphisch-Demotisches Wörterbuch*, „enthaltend in wissenschaftlicher Anordnung die gebräuchlichsten Wörter und Gruppen der heiligen und der Volkssprache und Schrift der alten Aegypter nebst deren Erklärung in Französischer, Deutscher und Arabischer Sprache und Angabe ihrer Verwandtschaft mit den entsprechenden Wörtern des Koptischen und des Semitischen Idioms“. Leipzig. 1867. J. C. Hinrichs'sche Buchh. Paris. Fr. Klincksieck. hoch 4°. 1. und 2. Lieferung. S. 1—96—192. (Subskriptionspreis für jede der 12 Lieferungen 8 Thlr. 10 Sgr.).

**Vicomte Emmanuel de Rougé**, *Chrestomathie Egyptienne*, ou Choix de textes égyptiens transcrits, traduits et accompagnés d'un commentaire perpétuel et précédés d'un abrégé grammatical. Ière Partie. 1<sup>er</sup> fascicule. Paris. A. Franck. 1867. 4°. — 150 pp., und 15 lithogr. Tafeln.

**Joh. Dümichen**, *Altägyptische Tempelinschriften*, in den Jahren 1863—1865 an Ort und Stelle gesammelt und herausgegeben. I. Weihinschriften aus dem Horus-Tempel von Edfu (Apollinopolis magna). 113 hierogl. Tafeln in Autographie vom Verfasser. Leipzig. 1867. J. C. Hinrichs'sche Buchh. Paris: Fr. Klincksieck.

**W. Pleyte**, *Etudes Egyptologiques*. Livr. 4. p 65—127 und 1 Tafel (s. Zeitschr. 1866 p. 68. Diese Livr. 4 bildet die Forts. von Livr. 2, wie Livr. 3 die von Livr. 1).

**R. Lepsius**, *Aelteste Texte des Todtenbuchs*, nach Sarkophagen des Altägypt. Reichs im Berliner Museum. Einleitung (53 SS.) und 43 Tafeln. 1867. gr. 4°. Berlin. W. Hertz (Bessersche Buchh.).

Wir versagen uns nicht die hier angezeigten bedeutenden Früchte ägyptologischer Studien, die uns der laufende Monat in ungewöhnlicher Fülle gebracht hat, freudig zu begrüssen; darunter namentlich die zusammenfassenden Sprachwerke, die uns hier von den bewährtesten Meistern in der Hieroglyphik zum erstenmale seit Champollion dargeboten werden, und zwar mit einemmale zwei Wörterbücher, zwei Grammatiken, zwei Auswahlen von Texten, theils schon abgeschlossen, theils begonnen, und unter den Texten die Uebersetzung des ganzen Todtenbuchs. Es scheint uns der dadurch bezeichnete höchst erfreuliche Fortschritt die beste Antwort zu sein auf die Angriffe, welche noch immer, wie von neuem hervorgehoben worden ist, aus benachbarten wissenschaftlichen Gebieten auf die Aegyptischen Studien gemacht werden sollen. Ueberhebung und grosse Worte, die gerade der ferner Stehende immer nur für den Stempel des Dilettantismus nehmen wird, sind allerdings nirgends am Platze, am wenigsten in der Aegyptologie, die noch lange in Bezug auf Sicherheit und Strenge der Methode in der Forschung von der klassischen Philologie zu lernen haben wird und sich nicht verhehlen darf, dass sie sich noch mit sehr unvollkommenen Grundlagen abzumühen hat. Gegenseitige Kritik, sowohl im Einzelnen als in der Methode, ist daher gewiss nicht zu scheuen und abzuweisen, sondern zu wünschen und zu begünstigen, solange sie nur schlicht und allein der Sache zugewendet bleibt. Sie gerade wird den ägyptischen Studien allmählig immer mehr solche Freunde, auch in grösserer Ferne, erwerben, deren Anerkennung allein von Werth ist. Im Uebrigen aber wird sich durch thörigte oder böswillige Angriffe, die am besten ignorirt werden, kein Sachverständiger die Freude an so nützlichen und bedeutenden Arbeiten verkümmern lassen, wie wir heute hier zu verzeichnen Gelegenheit hatten.

# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Strasse 18)  
unter Mitwirkung von Dr. H. Brugsch.

---

**Juni**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1867.**

---

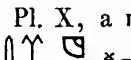
### Inhalt.

The Calendar question (I), by C.W. Goodwin. — On the age of the Temple of Denderah, by C.W. Goodwin.  
— Miscellanea (II.), by P. Le Page Renouf. (Continuation.) — On formulas relating to the heart, by S. Birch.  
(Continuation.) — Notiz.

---

### The Calendar question (I)

by C. W. Goodwin.

It would be so pleasant to think that we had at length obtained a chronological date for an Egyptian monument, exhibited beyond contradiction by the monument itself, that it gives me little satisfaction to contest the conclusions of Dr. Brugsch, to whom we are indebted for so much information upon the calendar question, upon the proximate date of the calendar of Medinet Abu, as given in the Zeitschrift (Juni u. Juli, 1866 p. 37). — Nevertheless I am bound to bring forward a passage which appears to militate strongly against his views. — Dr. Brugsch's calculation rests upon the proof of the fact that the festival of Amen-em-Ap was identical with the month Paophi in the Egyptian fixed year, and that at the time when the calendar of Medinet Abu was made, the first day of this feast or month fell on the 19th day of Paophi of the moveable year. — Now it is quite clear from the calendar that the first day of the *feast* did fall on the 19th day of  that is Paophi, and then seems great reason for thinking that it lasted thirty days, and if another calendar could be produced in which the same feast were found to commence on another day in the year, nothing perhaps would be wanting to complete the proof that the feast was identical with the month Paophi in the fixed year. — Unfortunately what I have to bring forward is a fact just the reverse of this. In the Esneh calendar, given by Dr. Brugsh in the Matériaux etc. Pl. X, a monument of the Roman period, I find in the month Paophi, col. 3 c,  i. e. day 19th Amen-em-Ap-f. — The obelisk  is used in late times for . I have no reference at hand, but I think it will not be disputed. — It is clear then that when the Esneh calendar was made the festival of Amen-em-Ap was still on the 19th Paophi. The calendar says nothing about the duration of the festival, as it does in several other cases, and possibly at Esneh a single day only was devoted to this festival instead of thirty, as was done at Thebes, the head seat of Amen-worship. It will be seen that were the festival of Amen-em-Ap identical with the fixed month Paophi, it would not commence again upon the 19th of the moveable Paophi until 1460 years had elapsed from the date of the Medinet Abou calendar, that is about the year 210 of our era, at the end of the reign of Severus, the

last emperor, I think, whose name is found hieroglyphically written<sup>1)</sup>). Can the Esneh calendar be so late as this? Dr. Lepsius has assigned it to the reign of Claudius. — It certainly would be a remarkable coincidence if this should turn out to be the case. — And still the question remains, can a calendar like this of Esneh have been intended to record the festivals as they fell in the particular year when it was made? Is it not meant as a table of feasts to be observed throughout the year (whether fixed or moveable) in any year? An almanac published yearly may properly note the falling of moveable feasts, but could a stone monument do the same to any useful purpose. The Esneh calendar is entitled ‘a list of the festivals of Ani &c. according to the book (or calendar) of the gods and that of the ancients’. Is this to be supposed to mean that both the moveable feasts of the moveable year, and also the fixed feasts of the particular fixed year in which the calendar was made, were given on the days upon which they fell in the moveable year? This is certainly possible, but the calendar would quickly become obsolete as far as regarded all the feasts of the fixed year, and as no notice is given except in one or two instances of any difference in the reckoning of the feasts named, it would become a source of error. For instance supposing the feast of Amen-em-Ap to belong to the fixed year, in a few years after this calendar was made it would fall no longer on the 19th of , but on the 20th and so on through all the days of the year. — If this calendar was to be of any use as a guide for the performance of the ceremonies throughout the year, we must suppose that the feast of Amen-em-Ap was represented as occurring on the 19th Paophi in every year, whether the fixed or the moveable year were intended.

So much for the objections which the Esneh calendar raises to Dr. Brugsch’s ingenious conclusions from the calendar of Medinet Abou. On the other hand in support of the idea that the name Paophi or  may really have been originally a name for the festival of Amen-em-Ap, and that there is a connexion between the feast and the month, I note the fact that in this same calendar on the 19th of the month Thoth, we have the feast of the god Thoth, which, if Amen-em-Ap marked the 1st day of the fixed Paophi, would of course mark the 1st day of the fixed Thoth, and account for the name of the month. If we turn to the 19th of Athyr, we find a feast marked, but it is not unfortunately that of Hathor, and when we proceed to the month Choiak, we find the Kahaka feast placed on the first and not the 19th day of the month. Here then I leave the chronological question, and proceed to some philological points connected with this subject.

In the Medinet Abou calendar  is in my opinion nothing more than the ordinal, coptic  or  of which the use is well known. This will of course agree with Dr. Brugsch’s argument, as well as supposing the word to mean implens, in the sense of ‘corresponding with’. — If we look at the Medinet Abou calendar we find that in the cases of the 22nd, 23rd and 24th of Paophi, the other form of the ordinal number viz.  suffixed to the numeral, is actually used. — In the remaining cases we find  &c. which simply means ‘3rd day’ and nothing more. The word  *meh* has several applications.

1. It corresponds to the coptic ordinal  and is similarly used being prefixed to the number thus,  II copt. - &c. — In the Medinet Abou calendar and in the Rhind papyrus, the thing numbered, that is a day, is placed between  and the

<sup>1)</sup> I have not the Königsbuch at hand, and am not sure of this.

number, thus, . This usage is preserved in the coptic phrase secunda vice. Sometimes not only is prefixed but the other ordinal mark or is added. Thus in one of the great Rituals in the Louvre No. 3073 in the list of the Aati, I find for the 9th.

In two cases which I have met with appears to be used not as an ordinal, but as a simple numerator. Abbott pap. 2, l. 13: (The thieves) had made two holes in its base, one in the hall of exit. The same papyrus contains two singular applications of the word. Pl. 6 l. 10: 'He spoke a second speech' or 'he spoke two speeches'. Here we have the scroll joined with (which is not ordinarily the case when it is used as an ordinal), and the particle is prefixed. The same usage occurs Pl. 3, l. 10: 'The tomb of king Ra-skenen — son of Ra Ta-aa-aa (being) the second Ta-aa'. There were two kings Ra-skenen, the difference in whose surnames was that the second had the 'great', doubled.

2. The word is found with the addition of the scroll in the sense of 'full' — agreeing with the Coptic full, fill. In hieroglyphics may be found without the scroll in this sense, but I doubt whether it ever is so in hieratic. This meaning of the word is common and does not require illustration, but I have noted some cases in which the meaning 'full' or 'fill' does not apply well. Thus Dorb. Pap. 3, 7: said of the sister in law of Bata. This appears to mean "she approached him (or she seized him) and said". — Mr. Renouf translates "she was enraptured with him". Again in same papyrus 10, 7 the flood cries to the Ash tree saying "let me seize upon her". (Mr. Renouf translates "I am enraptured with her".) In 3 Sall. 1, 4 we find and in this case I think it is clear that we must translate either "Behold they were near Katesh" or "Behold they had seized upon Katesh" and in all these cases I think that is better explained as answering to the Coptic prehendere, capere, potestas, dominatio.

3. We find with the determinative of the arm . Thus Abbott pap. 4, 10: . In this case answers very well to and I translate "Seize them and let them be imprisoned". So again Abbott 4, 15: "(the man) who had been seized" said of the thief who had been caught. See another instance Harris papyrus 6, l. 6.

4. All the preceding words require to be distinguished from. (sometimes ) , Coptic the north, and also from , Coptic a cubit.

The passage in the 1st Rhind papyrus p. 1: perhaps means "In the 21st year of Caesar, of his holding the empire". here again answering to dominatio. — In the 2nd Rhind papyrus the expression is somewhat varied: , In the 21st year, on the 28th of Mesore of the

Great Majesty of Caesar, of his holding the empire". [I note in passing the word used in the Rhind papyri for "majesty". The word seems properly to mean "fear". Copt. **ꝝꝝꝝ** terror, the *awful* majesty. The determinatives are, the bird associated with things bad, small or terrible and the horn, which in hieratic replaces the figure . Without these determinatives the word, or one nearly the same, viz. occurs in the sense of 'propitious, joyful', and may be identified with the Coptic **ꝝꝝꝝ**, tranquillus, opportunus.]

The title of the Esneh calendar deserves to be accurately studied. Dr. Brugsch has satisfactorily shown that this document contains mention of feasts 'according to the usage of the ancients' (Matériaux p. 20), but I am unable to concur in his explanation of the title. — The words in this inscription require careful transcription in order to see their true arrangement. I transcribe the beginning of the first column (Pl. X), thus:

*Rexi hebu ani . . . ent ha aru na neteru har ten apu*

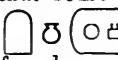
"List of the festivals of Latopolis etc. which are in the book of the gods and in that of the ancients". The word *aru* occurs in several places, as e. g. in Pap. Anast. V, 11, 1 and the duplicate Sallier I, 3, 10. In my essay on the hieratic papyri (1858) I translated it loosely 'portfolio'. It certainly means something to be written on, and M. Chabas has lately suggested that the material intended is a skin, from *aru*, a goat, Coptic **ειοτλ** cervus, or **οειλε** aries (Zeitschr. Nov. 1865 p. 92). The word is feminine, as appears from the passage Anast. V, 11, 1. — In the passage before us we may unhesitatingly translate it 'book'. The word is the demonstrative *ten*. The serpent is exchangeable with other signs for the letter *t*, in all epochs of Egyptian writing, and though an ancient would not probably have used it thus in the common word , there is nothing extraordinary in finding it thus applied in the Esneh calendar. Another instance occurs in Recueil I pl. XV, col. 3:

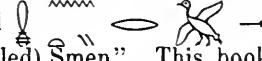
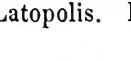
*ma enti er neta ten samta*

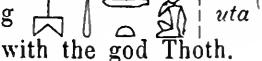
"As it is in the book, that of burial". It is true that in M. Dümichen's transcript of the same passage (Recueil IV, pl. XXII, col. 129) instead of we find , which would be determinative of *neta*, book. But as this determinative is found at the end of the word , obviously meant to apply to the whole group , it would be superfluous after , and for this reason I believe Dr. Brugsch's reading to be the true one. Again in col. 2 of the Esneh inscription, at the 19th day of Thoth we have where stands either for *ten* or *ta*. "The Ap-ter festival, that of the ancients".

It appears then that two principal documents are referred to as authorities for the festivals mentioned, one being the 'book of the gods' the other 'the book of the ancients', and it is perhaps not unreasonable to believe that the book of the gods was considered the more ancient of the two. Besides these authorities several others are referred to in the course of the inscription. Thus Pl. VIII in the detached column A, on the 10th of Paoni, it is said that the rites of Isis are performed:

*ma enti er aru en saka en Haka em ta santi*

"As it is in the book of the 'saka' of Haka in the land of santi". I have not time to enter into a discussion of the meaning of the 'saka' of Haka in the land of santi (Esneh), but it is evident that some legendary story is referred to. — In Pl. X, col. 4 d. reference is made to  *pa ha en Ra-men-χepe* "The stele of Tothmes III" evidently a record of endowments made by that monarch to the priests of Latopolis.

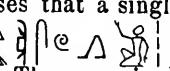
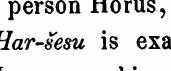
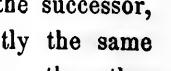
Again Pl. XII, col. 10 we find  *ma enti er pa smen* "according as it is in the book (called) Smen". This book was probably a record of the establishment () of some festival at Latopolis. I am unable to make out the meaning of the determinative sign .

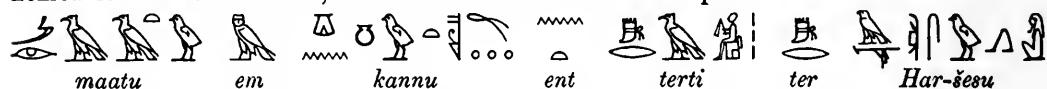
The group , referred to by Dr. Brugsch, *Mémoires* p. 21, which occurs in col. 2, b of the Esneh inscription, a title of Thoth  *Tet aa ur em ....*, appears to me to be a fanciful way of writing  *uta tattu* 'distribution of sentences', a phrase well known in connexion with the god Thoth.

Shanghai, December 1866.

## On the age of the Temple of Denderah by C. W. Goodwin.

M. Chabas has given reasons for thinking that the old temple of Denderah existed as early as the time of Usaphaes, the fifth king of the first Dynasty (Zeitschrift, November 1865). I think that its antiquity, according to the views of the Egyptians, may be carried back even further. The inscription given by M. Dümichen in Taf. XV of the „Baukunde der Tempelanlagen von Dendera“, col. 36 says „The ancient plan () of Han (Tentyra) is found in an ancient writing, written upon a skin of (antelope?), of the epoch of the worshippers of Horus ()"<sup>1</sup>. Who are these worshippers of Horus and what is the epoch referred to? M Chabas supposes the time of king Chufu is meant, and another part of the inscription (Taf. XVI) speaks of the finding of a plan of the age of that king, according to which king Tothmes the 3rd restored the temple. But I see no reason why another and a still older plan should not be referred to in the passage before us, and no sufficient ground is given for identifying the epoch of the worshippers of Horus with the age of Chufu. I wish now to call attention to a passage in the Turin Royal Papyrus in which this same epoch is alluded to. The fragment marked 1 contains in the 9th and 10th lines mention of the  *Har-sesu* i. e. Horus worshippers. The context cannot be exactly ascertained, but Menes the first historical king is mentioned in the next line, and to all appearance the passage contained a statement of the years which had elapsed immediately preceding his reign, a period in which it would seem that the *Har-sesu* were placed. I have long entertained the idea that the Horus-worshippers mentioned in this passage are the *Néxvæs* of Manetho, said to have been placed by him between the Demigods and the mortal or historical kings. The *Néxvæs* were the deified dead supposed to be perpetually engaged in the worship and service of Horus and Osiris in the underworld. Thus in Todtenbuch, cap. 1, 21. 22 the deceased says "May I appear before Unnofer, as a servant of Horus () in Rasta, of Osiris in Tattu". — In 4 Sall. pap. 12, l. 5, on the 25th of Choiak it is said "All the gods (and) worshippers of Horus feast, serenading Unnofer in Abydos". — The word , *sesu* (in 12th dynasty inscriptions written more fully ) with

the initial  is ordinarily used in the sense of ‘serving’, or ‘attending upon’. It appears to be preserved, some what altered, in the Coptic  servire, ministrare, collere. — I know of no ground for translating it as Professor Lauth has done, ‘successor’ (Nachfolger); Manetho p. 66. — Lauth supposes that a single person Horus, the successor, is here intended. But the combination  *Har-šesu* is exactly the same as the phrase  *šesu Har*. The one is Horus-worshippers, the other worshippers (of) Horus. The Old Egyptian admits either mode of expression as may be seen by the analogous compound  *Har-mesu*, the Horus-children the name of the four genii of Amenti (4 Recueil XII, col. 68 et al.) elsewhere written  *mesu Har*, children (of) Horus (4 Recueil LIII, 18 et al.). It will hardly be doubted then that the *Har-šesu* mentioned in the Turin papyrus are the same as the *šesu Har* referred to in the Denderah inscription as marking an epoch. — I have found one other allusion to this date. It is in the Tombos inscription of Tothmes I (Denkm. III, Bl. 5 l. 15). The connexion is a little uncertain, but it seems that Tothmes is spoken of as



which I translate “conspicuous in the record of the singers since the Horus-worshipper(s)”. This translation requires some observations. Many examples of a similar reference to ancient epochs may be found, in which  *ter* ‘from’ or ‘since’ precedes the time named. Thus we have (Sharpe Eg. Ins. 2nd ser. 83 l. 4:



“a place blessed since the time of Osiris”. Denkm. III, Bl. 81:

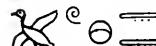


‘Never was the like seen since the creation of the earth’. Denkm. II, Bl. 144:

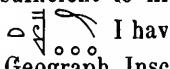


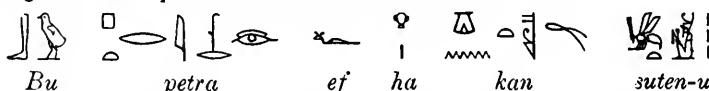
‘Never before had it been so done since the epoch of king Snefru’. Leiden papyri LI, 344 revers 3 l. 7:

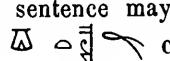


 . ‘As one who was a ruler from the creation of the earth’, said of the god Amen.

These examples are sufficient to illustrate the general form of the phrase before us.

The word  I have only found in one other place, in an inscription published by Dr. Brugsch Geograph. Inschr. II, Pl. 25 col. 32. (But see also Pap. Anast. I, p. 1, l. 7). The passage is taken from a wall in the Karnak palace. It related to the victories of king Seti-Meneptah II. These words remain



‘It is not seen in the record of the kings’ — or the sentence may be interrogative “Is it not to be seen etc.?”. From this the meaning of  or 

is manifest. The determinatives  and  both point to something engraved or written, and we cannot hesitate to translate the word record or register.

The word  *terti* occurs in the Abbott papyrus p. 4 l. 1 written thus  — and it appears from the passage that the *terti* were a class of people to whom a defined place of sepulture was devoted in the Theban necropolis. It is evident that the bird  in the word  in the inscription of Tothmes, which might be mistaken for the eagle or letter *a*, is the ambiguous bird which stands in many words for the syllable *ti*, as a mark of the dual or of reduplication, sometimes accompanied by the letter  *i*, and sometimes without. It occurs thus used several times in the inscription of Tothmes which we are considering, as in l. 13  for . (See Pleyte on the god Set p. 47 where several examples are given.)

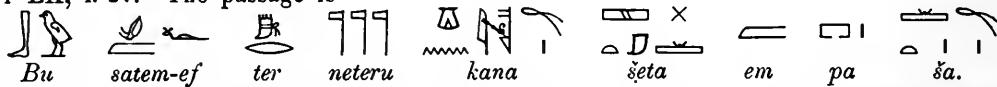
Personages called *terti* are frequently mentioned in religious texts, as having something to do with the funeral rites of the dead. (See III Recueil LV, 3 — LIX, 4—C, bottom line — Dümichen Dendera p. 31 and Taf. VI top line — and Todtenbuch cap. 17, col. 13.) From Wilkinson Ancient Egypt Vol. 5 p. 418, it appears that Isis and Nephthys, who are represented at the head and feet of a mummy, are called the greater and the lesser  *ter-t*. Hence it would seem that the *terti*, were two personages who took a leading part in the funeral rites, and the conjecture lies near at hand that they were the persons, uniting in themselves the offices of mourners and singers, whose business it was to chant the virtues of the deceased. Diodorus I, 72 mentions this ceremony particularly with regard to kings, whose good deeds were celebrated by the priests, he tells us, over these coffins, and Clemens tells us that one of the two books of the singer had reference to the life of kings (*ἐκλογισμὸς βασιλικῶν βίου*). This leads us to identify the word  *ter* with the Coptic *Twpe* to sing, and the *terti* with the *ἀοιδοὶ* or singers of Clemens, whose duty it probably was not only to sing the kings praises at his funeral, but to draw up a written record of his deeds, called in one text  *kannu*, and this practice it appears is supposed to go back to the epoch of the  

It is noticeable that in this passage the word *Har-šesu* has not the plural mark, and this may perhaps be thought in favor of Prof. Lauth's interpretation of the group in the Turin papyrus, as the appellation of a single individual. However in the papyrus, in line 10, the word *šesu* has undoubtedly the sign of the plural, and I believe it is also so in line 9, altered through the bad writing of the scribe. The plural mark might be taken for the ordinary hieratic determination answering to the sitting deity of the hieroglyphic . But it is much more probable that the plural should have been omitted in the text cut on stone or that it may have escaped the eyes of Dr. Lepsius' copyist in the worn inscription, than that it should have been added needlessly in this case by the scribe of the papyrus. — On the whole I consider hieratic texts far more trustworthy in grammatical details than rock or temple inscriptions, and corroborated as the phrase *Har-šesu*, Horus-worshippers, now is by the Dendera inscription, giving the inverted form *šesu Har*, no question is left in my mind that an era of several personages is referred to, not of a single individual, and nothing can accord better with this than the era of the *Nézvæs* or immediate predecessors of the historical kings.

If the preceding conclusions be correct, it will appear that the Dendera inscription represents the earliest plan of the foundation of the temple to have been found in, or

contained in, an ancient skin of date prior to Menes. Whether it be meant to say that this monument was still in existence at the time of this inscription being engraved is questionable. I rather think not. It may have been copied and engraved on the wall of the palace of king Pepi, as stated in the inscription, and possibly both this record and that ascribed to the time of Chufu may have been replaced by others copied from them in the temple as restored by Tothmes III.

P. S. Since writing the above I have found another example of the word *kannu*, record. It is in an inscription of Rameses II at Abou-Simbel given in Burton's Excerpta Pl LX, l. 27. The passage is



'It was not heard since (the time of) the gods (in) the sacred record of the house of books'. This seems a distinct allusion to a record kept in the house of books from the period of the gods. I suspect the particle is wanting before . This word is most likely etymologically related to , *kau*, time, of which the meaning has been pointed out by M. Jacques de Rougé, Revue Archéologique vol. 11, p. 377 — just as *χρονικά* (*βιβλια*) to *χρόνος*.

In Sharpe Egypt. Inscr. 1st series pl. 47, c. mention is made of *sah en kannu*, the hall of records and in the passage Lepsius Denkm. III, 55 quoted by M. Jacques de Rougé, I believe the words mean not 'dispono tempora bona' — but 'establishing a good record'.

Shanghai, December 1866.

## Miscellanea II.

by P. Le Page Renouf.

(Continuation. v. Zeitschr. 1867. p. 44.)

18. The ancient office is undoubtedly *mer xetem*; compare e. g. Denkm. II, 148 c. But what is the value of the simple or ideographic of another office, very frequently occurring, and very commonly written - ? The full writing on an extremely ancient tablet of the British Museum is and . The first of these forms is also found in Denkm. III, 13, b. I confess that I have sometimes been tempted to consider the in this group as an *ideograph* = , but its phonetic value is certainly proved by another group in which the *seal* is determinative of the sound *na* or *nat*; viz. Denkm. III, 259.

19. Although there is nothing to surprise one in finding used ideographically, nothing short of a positive variant could justify us in substituting the value in a particular group for the ordinary alphabetic value *b*. And I am quite ready to admit that variants ought to be tested very rigidly. First of all, on account of the extreme carelessness and sometimes manifest ignorance of the Egyptian scribes. Thousands of variants are absolutely worthless on this account, as any one who has studied papyri will allow. In the next place, scholars are always apt to draw hasty conclusions from the best established facts. Forms may be interchangeable without being identical. Who would argue that because the Latin *transiverunt*, *transierunt*, *transivere* and *transiere* are all the third person plural of the indicative perfect, and interchangeable they were all

pronounced alike? — or that certain letters in the longer forms were not phonetically used? Nothing surely is more common in the science of language than to find an exuberance of grammatical and lexical forms most closely akin to each other. The negatives  and  are simply interchanged in different copies of the Poem of Pentaur yet I think it most unsafe to identify them.  is at least known to take pronominal suffixes, whereas nothing of the kind can be shown of . , , etc. may be absolutely interchangeable, yet I think it most unscientific to conclude that  is not phonetic in the last quoted group. I would as soon argue that the *s* in the Latin *ast = at* was not sounded.

What I wish to defend is the coexistence in the Egyptian, as in Sanskrit, Greek, Latin and other languages, of closely kindred forms.

I consider  and  as two *different* forms of the pronomina suffix. The former of these is well established. But a third form  quoted by M. Chabas looks to me so like the accidental blunder of a scribe that I will not believe in it without a greater amount of evidence than I believe it possible even for so learned a scholar as M. Chabas to produce. The variant quoted<sup>1)</sup> by him as conclusive evidence on the pronunciation of  leads me to quite a different result from his. It is not  that we find = , but . It is not the pronominal , but  (*two*, Coptic **ει&τ**) which is found on at least *three* different monuments (Denkm. III, 134 and 224, also Descr. de l'Egypte, Antiq. V, pl. 41, 5) in juxtaposition with another form . Now surely no one will maintain that the Coptic **ει** in **ει&τ** corresponds to a *non-phonetic* .

20. Those who like me have sometimes been puzzled by finding  as a complement to  in the name of one of the gods of Sechem will be glad to see the name written at full,              *Hur*, on the sarcophagus of Necht-her-heb (Descr. de l'Egypte, Ant. V, pl. 40). A picture of this hare-headed god is given in Pap. 9900 of the British Museum.

21. The text quoted lately by Dr. Birch (Zeitschrift 1866. p. 91) as illustrative of  reminds one of the signification *lungs* long since conjectured by M. Chabas for a not unlike group                 <img alt="Egyptian hieroglyph for 'not'" data-bbox="21615 565 21

be compared with the very much more ancient identical text in Denkm. III, 79 it will be seen that  is simply the full reading of .

As some contexts have led to the supposition that  might be the real value of the sign in question, I may mention the occurrence on the Coffin of Amam of the words    . But the context is here mutilated.

## On formulas relating to the heart

by S. Birch.

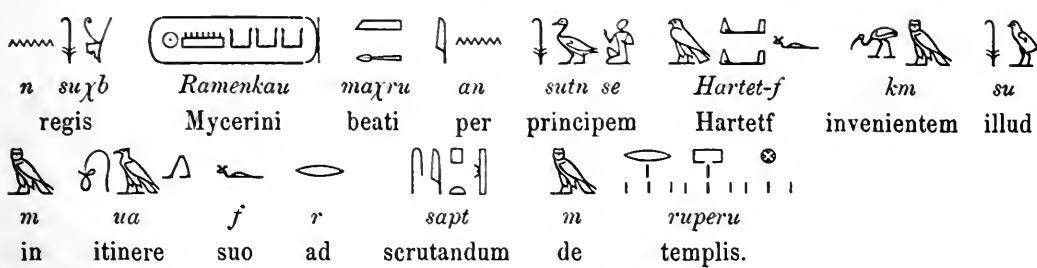
(Continuation. v. Zeitschr. 1866. p. 89. und 1867. p. 16.)

The particular influence of these chapters on the hearts is not known, rubrics only being attached to chap. 30 and 64 and applying to the scarabæus placed upon the heart with the formula of c. 64. Now the reason why this amulet had the form of a scarabæus is evident, because it represented the   *Xpru* or transformations which the deceased had to make in the Hades in order to regain the heart which he had lost. The scarabæus in fact is correctly explained by Horapollo<sup>1)</sup> when he states that it represents 'an only begotten, μονογενές, or generation γένεσις, or a father πατήρ, or the world κόσμος, or a man ἄνδρα' as in this last must be recognized the transformed man *Xpru* to which Horapollo alludes, as well as the 'masculine' character of the scarabæus, it expressing in the hieroglyphic text the procession or generation of male deities from themselves without the intervention of the female, and in the future state the new birth of the soul spontaneously and without the metempsychosis. To return however to the rubric this is fullest after the 64. chapter where it is mixed up with the rubric of that chapter if indeed the whole rubric does not apply to it. The reason for concluding this is the variant of this rubric found in a Ritual at Parma published by Rosellini<sup>2)</sup>, which reads as follows and shows that at that remote age the formula was not inscribed on a scarabæus but on a cylinder. The whole text it is to be remembered applies to the heart and does not contain any portion of the 64. chapter. The Parma rubric reads as follows:

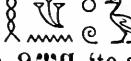
												
<i>tu</i>	<i>hr</i>	....	<i>n</i>	<i>meh-f'</i>	<i>mes</i>	<i>m</i>	<i>tm</i>	<i>an-t</i>	<i>f</i>			
verba	super	cylindrum	e	steatite	unctum	ab	auro	annulus	ejas			
												
<i>em</i>	<i>ht</i>	<i>rav</i>	<i>n</i>	<i>Xu</i>	<i>r</i>	<i>XX</i>	<i>f</i>	<i>kmut</i>	<i>ru</i>			
ex	argento	positum	ad	mortuum	super	guttur	ejas	inventum est	caput			
												
<i>pn</i>	<i>m</i>	<i>sesen</i>	<i>kr</i>	<i>rt</i>	<i>n</i>	<i>hent</i>	<i>n</i>	<i>ntr</i>	<i>aa</i>	<i>sXa</i>	<i>hr</i>	
istud	in	Hermopoli	sub	pedibus	figurae	dei			magni	scriptum	in	
												
<i>tb</i>	<i>n</i>	<i>bat</i>	<i>sau</i>	<i>m</i>	<i>sXa</i>	<i>ntr</i>	<i>tesf'</i>	<i>m</i>	<i>hau</i>	<i>Xr</i>		
laterculo	ex	aere	flavo	in	scriptura	dei	ipsius	in	diebus	regni		

<sup>1)</sup> Lib. I, 10.

<sup>2)</sup> Breve Notizia intorno un frammento die Papiro funebre Egizio esistente nel ducale Museo di Parma. f°. Parma 1838.



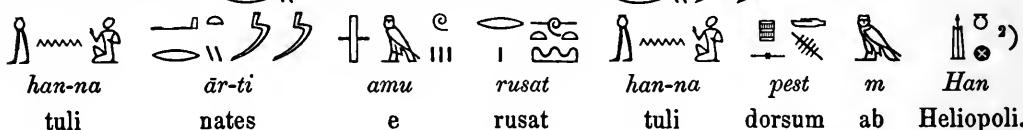
Not only is this text most important as connecting the formula of the heart with the 30th and part of the 64. chapter, but it helps to clear up many difficulties of that text which states more fully in the Todtenbuch<sup>1</sup>). Let this chapter be known, he is justified from earth to Hades, he makes all the transformations of life, his food is that of a great god. This chapter was found in Hermopolis on a brick of polished brass written in blue under the feet of that god in the days of the king Mencheres the justified. This was done by the Prince Hartetf when he proceeded to inspect the temples. He returned with it consecrating it with prayer. He brought it in the treasures of the king when he said what was on it. The mystery of it is very great. This chapter is not to be approached except by one washed and pure who has not approached women or eaten fish.

When a scarabæus of stone has been made, it is to be placed on a persons heart, and a pledget of linen is to be dipped in an essence and the following charm to be said over it. Then follows the usual formula which will be subsequently discussed. The age of the discovery of this mystical formula is placed by different rituals to other epochs, amongst others to that of the monarch  Hesp or Usaphais of the 1st dynasty<sup>2</sup>). In the rubric cited in the Zeitschrift 1866. p. 55 by Mr. Goodwin the circumstances of its discovery are difficult to make out, owing to the ambiguity of the word  *syri* which means plan, circumstance, picture or painting, rendering it doubtful whether it was found on the paintings, or representations of some part of the edifice or 'that it was found by chance', or 'accident'. The word  *hannu* I conjecture to be vicinity or 'neighbourhood' and that it is the coptic  'to approach, near, next, neighbouring'. The word *han* indeed is of rare occurrence, but is found in connection or as the qualifying expression of door in the 68 chapter of the Ritual l. 3. The commencing text reads 'The Osiris has opened the door of heaven, etc. and it then continues' the Osiris has opened the  *ru han* 'the neighbouring door, he has passed the neighbourring' or 'next door', he goes forth to wherever his heart wishes. From this I would restore the whole rubric cited by Mr. Goodwin as "this chapter was found on the painting in the vicinity by the superintendent of the builders of the precinct in the days of the king Hesp-si [Usaphais]". The first of the chapters relative to the heart is the 26, 3. It is entitled "the chapter of a person receiving his heart in Hades", the vignette represents the deceased kneeling and offering his heart to the soul. The text reads "My heart is to me in the place of hearts, my heart has been given to me, it is at peace within me, for do I not eat the food where Osiris does, in the place of the sore east, going and returning. I have not succumbed to know what is in thee. My

<sup>1</sup>) Taf. XXV, c. 64 l. 30—34.

<sup>2</sup>) Chabas, Voyage d'un Egyptien en Syrie p. 43; Lepsius, Todtenbuch p. 11; Goodwin, Zeitschrift für Aegypt. Sprache. 1866. p. 55.

mouth has been given to me to speak, my legs to walk with. I have received my hands to overthrow my enemies, I have opened the doors of heaven, I have passed Seb heir of the gods, I arise, he opens for me my blind eyes, he lifts up my bound arms, Anup has strengthened my foot, I am raised up by him. I appear, I rise up as the goddess Pacht, I have opened the heaven, I have done what has been ordered me in the abode of Ptahka. I know by my heart, I prevail by my heart, I prevail by my hands, I prevail by my feet to do whatever my being wishes, my soul is not exhaled from my body in the gates of the West". There are some difficulties in this chapter, and amongst others the word *al-ti*, the determinative of which may be two wings, but which in Papyrus Brit. Mus. No. 9900 p. 17 is written in a peculiar manner . Some other phonetic forms of *al-ti*<sup>1</sup>) are found and in chapter 147 l. 16:



This would connect it with the word chap. 10 l. 3. In the 124 chapter of the Ritual the deceased states I have ploughed the fields in my transformations. My *ar-ti* where as those of Khem there detestable, I did not eat them" in which case the word must be referred to the Coptic *karf* applied to the arm which in a Ritual Athanasi 19. Brit. Mus. reads apparently the Coptic 'capistrum' and refers to the tied or impeded arms of the deceased, in the sense of a meaning discovered by Mr. Le Page Renouf 'useless'<sup>3</sup>).

<sup>1</sup>) Lepsius, Denkm. III, 13.

<sup>2</sup>) Todtenbuch LXVIII, c. 147, 16.

<sup>3</sup>) Todtenbuch XV, c. 26, 4.

### Notiz.

In Anknüpfung an die so interessante, von Herrn Mariette-Bey in Bezug auf das Alphabet gemachte Wahrnehmung, von der das letzte Heft der Rev. arch. p. 290 uns Kunde giebt, wollte ich mir erlauben die Aufmerksamkeit meiner geehrten Herren Fachgenossen auf einige Stellen der von mir publicirten „Altägyptischen Tempelinschriften“ (Theil I, Edfu) zu lenken, und zwar auf Taf. XV die hieroglyphischen Beischriften zu den Göttern in denen durchgehends der Buchstabe, mit welchem der Name des Gottes beginnt, inne gehalten ist. Sämmtliche Worte in der Legende zu beginnen mit , zu mit u. s. f. Taf. XLVII und XLVIII die Composition der einzelnen Beischriften zu den die grosse Westtreppe Edfu's hinaufsteigenden Priestern. Ebenso Taf. LXXVII—LXXXII wo zwar nicht durchweg aber doch in mehreren Legenden dasselbe Princip beobachtet wird.

Die Tempel von Edfu und Dendera bergen eine Fülle derartiger Texte und finden sich naamentlich in fast allen, den Segnungen des Niles gewidmeten Inschriften vielfache Proben von derartigen lautlichen Spielereien.

Johannes Dümichen.

# Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von Dr. H. Brugsch.

Juli

Preis jährlich 5 Thlr.

1867.

## Inhalt.

Notes on the Calendar-question (I.), by C. W. Goodwin. — Miscellanea (III.), by P. Le Page Renouf. — Varia, by S. Birch.

### Notes on the Calendar-question

by C. W. Goodwin.

#### I.

Upon the back of the 4th Sallier papyrus are various rough notes written by some possessor of the manuscript in a very careless and illegible hand, and apparently with little other object than to gratify a love of scribbling. Some of these however are worth investigating as they may possibly be brought to bear upon the calendar-question. The memoranda which I propose to consider are upon the backs of the plates numbered 153, 156, 159, 160, 161 and 162. These all appear to refer to one subject, namely the produce of certain cornfields belonging to a scribe named *Axpe*.

The first entry, on the back of plate 153 is simply this. "The royal scribe *Axpe* — in the reign of the king, lord of both lands Ba-en-Ra, son of the sun &c." The writer has left the titles unfinished, but there is enough to fix the reign to which the notes refer, namely that of Merienptah-Hotephama Baenra-Meriamen, the son and successor of Rameses II, the *Μενέρθης* of Manetho, and according to the views of Dr. Lepsius the *Μενόφρης* of Theon, in whose reign the Sothic cycle commenced (B. C. 1322).

On the backs of the two following plates is a letter dated in the same kings reign, referring to certain cargoes of corn; but with this we have no concern, and we pass it over and come to plate 156 on the back of which is an entry dated "the 3rd year, the 4th day of Choiak". I will transcribe the whole as nearly as I can.

- (1)
- (2)
- (3)
- (4)
- (5)

The word *tenu*, occurs 1 Sall. 4 l. ult. and evidently means a field, or portion of land of some kind. *et* (in one case written *et*) is found 1 Sall. 4 l. ult., and 5 Anast. 16 l. 3, meaning a field of some kind; perhaps the same as Copt. *ager*. *kai* is used in the topographical inscription of Edfu to denote a particular kind of land. It may be compared with the Copt. *ager*. The symbol is used as the determinative of several kinds of measures *masra*, *hotep*, *tatmer* &c. It here stands alone for a corn-measure, quantity doubtful.

*mayera* is a corn-bin as appears from several passages in the D'Orbinney papyrus.

*sru* or occurs 5 Anast. 15 l. ult. meaning to survey or measure a crop of corn.

*er-mah-senti*, the second, is a phrase upon which I have already commented in a previous communication to the Zeitschrift.

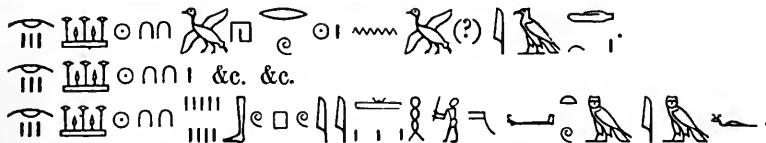
The phrase *em xixi*, about the neck (Copt. *collum*) is often applied to persons or bodies but appears strange when used regarding a field. (See 1 Anast. 7 l. 3 — 4 Anast. 2 l. 9. Todtb. c. 101 col. 6 and c. 157 rubr.). It must be remembered that the Egyptians used the various parts of the human body to express ideas of locality, and 'about the neck' used in speaking of a field may be nothing more than 'about' or 'upon'.

The word in l. 2 is perhaps not rightly transcribed. Perhaps the word is *utennu*. I can give no explanation of it.

These remarks premised, we may now translate the whole passage as follows.

- (1) Year 3, Choiak 4th day. The land of the scribe *Axpe*, to the south of *Metai*.
- (2) Account of the work . . . . upon the great field of the Kai-Measures 584.
- (3) The lesser (?) — the great corn-bin — Measures . . . . that which is in the other corn-bin, the second, 134 Total-measures . . . .
- (4) Year 3, Choiak 11th day. The other field, the second, measured into the corn-bin 155.
- (5) Choiak 12th day. The other, the second 177 — Total 332.

On the back of pl. 157 there is a kind of calculation, apparently having relation to *Axpe's* corn and ending with 'total 504'. On the next page is another calculation and the commencement of a letter. "The scribe *Axpe* says to . . ." On the back of pl. 159, little can be made out except *senen na maki* 'an account of the flax'. — We now come to the back of pl. 160 where there is an important memorandum, which is the chief object of this paper, what has preceded being morely introductory to this. It begins 'Year 3', and we have a list of the days from Paophi 26th to Athyr 29th. To five of these days a note is affixed leaving out the days to which no note is added, the entry may be transcribed as follows.



We have here evidently an account of some occurrences relating to *Axpe's* land, on the 25th of Paophi, and on the 15th, 16th, 20th and 29th days of Athyr. The word of which it is chiefly important to determine the meaning is *hu*. It is often found written *huni*, and the original idea appears to be 'to strike' or 'to drive'. Compare the Coptic *χι* injicere, *χιοτ* percutere, *χιοτι* jacere, caedere. In Denkm. Abth. II Bl. 49 it appears by the picture to mean 'to drive oxen'. In Rosellini M. C. XXXV it is applied to the reaping of hemp; and Rosellini M. C. XXXIII to the threshing or treading of grain by oxen. With the additional determinative of water it is used to express the inundation of the river. Thus D'Orbigny pap. 10 l. 6 : The flood began to flow towards her. 4 Anast. 4 l. 10 : My business flows abundantly like the Nile. The latter example shows that even without the determinative , the word is capable of conveying the idea of inundation. (Compare the Coptic *χωειν*, *χωιν*, *χωπιν* fluctus, from *hu-n-ima*, rising of the flood.) The word in the notes on the 16th and 20th of Athyr is difficult to explain. I am not sure that I read it rightly. Supposing the hie-  
ratic word to be correctly transcribed it may be identical with a word of frequent occurrence, and which has been rendered 'hour, season' (3 Sall. 3 l. 8, 5 l. 8, 10 l. 9). The determinative however belongs rather to words of locality than of time. In 1 Anast. 8 l. 1 we find in a complimentary passage relating to a great man's style of speaking : An abundant Nile watering the leaves in the *ša* season, he brings *aat* in all his words. The sense of the passage points to the notion of fertilisation, fatness. Compare Copt. *ωτ* pinguedo. With other determinatives means 'dew' Copt. *ειωτε*, *ωτε*; 'plague or pestilence' (see Chabas *Mélanges*), 'a net' 2 Sall. 8 l. 7 and several other meanings may be found.

I now proceed to translate the memoranda above transcribed.

"Year 3, Paophi 26th day. The beginning of the falling of the inundation upon the great field of the *kai*."

Athyr 15th day. The other field of the *kai*, the second.

Athyr 16th day. The day of proceeding to the *aat*.

Athyr 20th day. The day of the *aat*.

Athyr 29th day. There was no inundation upon this day.

If the translation of the first line be well founded, some remarkable results follow. If we suppose Ba-en-ra (Menephthes) to have commenced his reign coincidently with the beginning of the Sothic period, B. C. 1322 or 1321, the months of the vague year and those of the fixed year would correspond exactly in the 3rd year of his reign. The 26th day of Paophi would be the 13th of September. — Now according to a modern almanac, quoted by Dr. Brugsch *Mémoires* p. 6 the Nile ceases to rise on the 13th September,

and on the 14th the dykes and sluices are opened. The 4th of October is said to be the end of the inundation. Surely then 'the beginning of the falling of the inundation' means nothing else than the ceasing to rise of the waters of the Nile, which according to this memorandum took place in this year on the normal day, September 13th while the last entry records the end of the inundation, when the land was free from water, and which took place on the 16th of October twelve days later than the normal time. I must leave the meaning of the 'day of proceeding to the *aat*' and 'the day of the *aat*' to others to explain.

This obscure memorandum, if I have succeeded in rightly interpreting it, tallies then perfectly with the views of those who place the beginning of the reign of Menephthes, at or near the commencement of the Sothic cycle, and of those who identify the Menophres of Theon with the Menephthes of Manetho. I will add as a pendant a fresh conjecture as to the origin of the name Menophres. It has been thought to be not an unnatural variation of Menephthes or Meri-en-ptah (). But may it not be better derived from the other well known name of this king (), that is — Ba-en-(Φ)ra. Soul of the sun. Dr. Brugsch has traced the Greek Μένοφρης, (-ητος), to , Ba-en-Tattu, and this derivation has been accepted as probable by M. de Rougé (Zeitschr. 1866 Febr. p. 10). Converting *ba-en* into *men*, and prefixing the article Φ to Ra, as is always the case in Coptic, and probably in the later period of the Egyptian, and we have the name *Mενόφρης* completely account for.

Shanghai, January 1867.

### Miscellanea III.

by P. Le Page Renouf.

1. The most ancient phonetic reading of is not *Amenti* but . Of this form we have direct variants of a very early period. The formula (Todt. 149, 19) is found in the prayer (Sharpe 1, 85) or (Denkm. II, 45). Compare, again, (Denkm. II, 43) with (Denkm. II, 45) or (Sharpe II, 39). There may be an etymological relation between the latter group and death. We find and (the dead, Todt. 64, 3) as variants of the same word. The initial in *Amenti* may therefore have originally been merely prosthetic, and the connection with to conceal becomes doubtful.

2. In three words at least (commonly and rightly transcribed *netem*) has the value of *nem*. It is repeatedly found in (e. g. Sharpe II, 83) = and in to sleep. And the variant of to sit (or rather seat oneself) is (Denkm. III, 5 a.). The simple form of this word is *nem* (Brugsch, Recueil II, 53), and it is probably related to a couch. water of *nem* (*tamarix?*) is a very frequent offering on the monuments, and among its variants we find (e. g. Denkm. III, 7 e.) where is ideographic of the word *nem*, although it does not here signify *sit*.

I have no doubt that  has the value of *nem* not *netem* in the groups    to copulate (Todt. 136, 14) and   . Reduplicated forms like these are dissyllabic not quadrisyllabic. It is remarkable that when we come across an apparent exception to this rule in    (Todt. 146, 6) the Coptic form  , which is constant, shows that there is but one syllable in   . That  is often found in the sense of **NOTEU** is quite true, but this is but an argument in favour of two phonetic values with the same sense. Coptic analogies are also in favour of this notion. We have both  and  signifying *intingere*, and if the aspirate in one of these forms creates suspicion, no such objection can be taken to  and  both signifying *relinquere*. Here  disappears like the  in  and in .

3. I do not quarrel with the view that *mäfka* signifies copper. But what is the hieroglyphic form corresponding to the Coptic  ,  ? I am inclined to think it was  , which certainly was a reddish metal.<sup>1)</sup> The very frequent absence of the  particularly in the later texts may be an objection.

4. The variant    *xesteb* (Dümichen, Recueil IV, 63) shows that the old reading *xesbet* is probably inexact. The same Ptolemaic authority gives as variants   ,   , and   ; another proof of the value *s* or *as* for the sign  .<sup>2)</sup>

5. Did the elder brother in the D'Orbigny papyrus (pl. 8 l. 8) cast his wife to the pigs or to the dogs? The question may I think be solved by comparing the passage with one in an extremely mutilated text from Karnak given in Dr. Brugsch's geography (II, pl. 25). The enemies of Egypt are there said to be dragged like fishes on their bellies, and their prince is    *em s̄xer auau* "like a whelp". The determinative sign in Dr. Brugsch's plate is a dog, and the group itself is an onomatopœia, like the Aristophanic *āv āv* (Vesp. 903) and our *bow-wow*. The comparison here is not meant to be flattering — but on one of the Belmore tablets in the British Museum a personage prays the god,          *that he may grant me to become like the little dogs of his kennel.*

6. M. Dümichen, in the excellent "Text" (p. 61) of his *Recueil* says that  as a disjunctive comes not between, but after the two things which it disjoins. How does his rule apply to phrases in which three or more things are disjoined? The treaty of Rameses with the king of Cheta says       III. As far as it goes this example rather tells against M. Dümichen's rule. But the last line of the tablet of Canopus is fatal to the rule even as applied to two things.

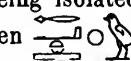
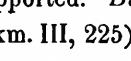
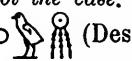
7. I am in great doubt whether M. de Rouge's former doctrine (Tombeau d'Ahmes p. 179) as to the phonetic values of the sign  is not after all the true one.

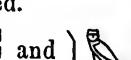
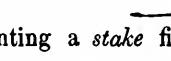
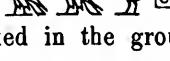
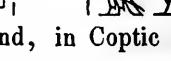
That this sign sometimes has the value of  is beyond all question. Are we quite sure that it has no other value? We all know the variants on the ceiling of the Ramesseum, viz:  =  , the name of a demon who is often represented in the bark of the Sun-god<sup>3)</sup>), and who through his connection with Set appears in the more recent texts with Typhonic attributes. This evidence has been set aside on the supposition of

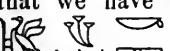
<sup>1)</sup> "Rouge vif" according to Champollion (*Notices Descriptives* p. 479).

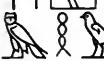
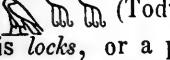
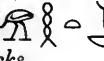
<sup>2)</sup> I cannot understand why some scholars read  *As-rā* or *Serā*. The  here has nothing whatever to do with *Rā*. It is as Champollion long ago said the *eye-ball*, and is =  not only in the name of Osiris but in many other instances.

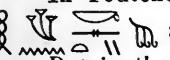
<sup>3)</sup> He is the patron of the last day of the month.

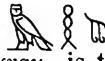
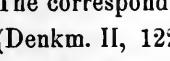
its being isolated and unsupported. *But such is not the case.* I find another proper name written  (Denkm. III, 225),  (Deser. de l'Egypte, Ant. V, pl. 40) and  (Sharpe II, 20, 7)<sup>1)</sup>. This is direct evidence that  = , like the Coptic ; a most curious coincidence surely if purely accidental. Even without proceeding any further I cannot but think that the whole evidence in favour of the old reading is extremely strong. And the innumerable instances of the inversion of signs destroy the importance of the occasional use of . But to proceed.

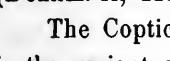
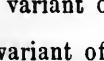
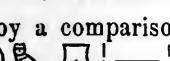
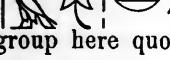
The name of an ancient people is written  and . Here  = , a sign representing a *stake* fixed in the ground, in Coptic   and  . The first two of these words, are equally genuine, and they explain the double value of  which represents a *spike*. The end of it is sometimes broad like the end of a chisel, but in the immense majority of instances it is a perfectly sharp point. I believe that in  as in , a variant of      <img alt="Coptic hieroglyph: a

In  the name given to a plant (Dümichen, Rec. IV, pl. 11) the fowl shows that we have before us a group corresponding to the Coptic **ΓΕΙΙΙΕ gallina**. And in  (ib. pl. 23) we recognize **ΓΑΙΙΕΝΕΓΩΩ gallina aethiopica**.

 (Todt. 146 p) is =  (Todt. 146, 8). And  (Todt. 78, 20) is probably an imperfect variant. The first meaning of the group is *locks*, or a peculiar *coiffure*. See Denkm. III, 53:  Her horns are upon thy head .... her insignia are placed together over thy locks.

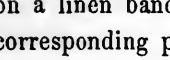
In Todtenb. 31 and 70<sup>1)</sup> this group is placed in parallelism with the head and the  another kind of *coiffure*.

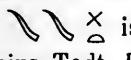
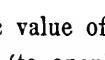
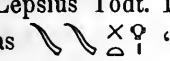
But in the Rhind Papyrus (pl. 8, 3)  has clearly the sense of *widow*. The corresponding word in the Demotic text, *xrau*, is the old hieroglyphic  (Denkm. II, 122).

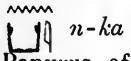
The Coptic **ΓΕΙΟΣ**, according to Edwards, signifies *finis, consummatio*.  is the variant of  *to see* =  I do not know any phonetic variant of  *beasts, quadrupeds*. The sense of the group is made very plain by a comparison of three copies of the same text (Dümichen, Recueil IV, pl. 58. 59. 60)  *all beasts walking on their four feet*. In one text the first group here quoted is omitted, in another a long eared quadruped is substituted for it.

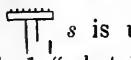
## Varia

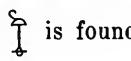
by S. Birch.

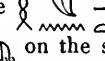
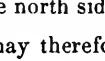
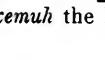
 *trau* 'to expel' occurs as the equivalent of the well known word  on a linen bandage with hieratic Ritual recently acquired with the Blacas collection in the corresponding passage of the Ritual Lepsius Todt. LXVII c. 146. p. 'on the night of the expulsion of the profane'.

 is also found with the phonetic value of  *ap* which it replaces in Lepsius Todt. LXV. c. 146. 3 in the sense of 'to open' or 'prepare the path' and recurs as  'except' in Lepsius Todt. LXIX, 148. 6. 7.

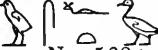
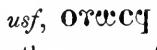
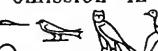
 *n-ka* for the sake of — probably a compound preposition 'for' is replaced in the Papyrus of one Mutartas by the form  in the passage Lepsius Todtenbuch Taf. LVIII 141. rubric.

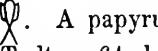
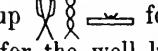
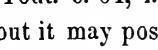
 *s* is used for the pronoun  *su* it, in the passage Lepsius Todtb. XXI, c. 51. 1 "what is abominable I do not eat it". The phonetic value of this character was well known but as yet principally known from words in which it appeared. It occurs in the Papyrus Blacas.

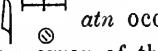
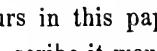
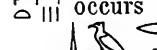
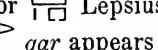
 is found as the initial of the syllable  *hm* 'a paddle', or 'rudder' in

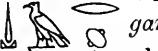
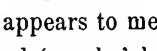
<sup>1)</sup> Both texts are corrupt, but it would seem that if the  (frontal eminence) be turned toward the east, the  will be on the north side, the  (occiput?) on the west and the  on the south. The *henkesti* may therefore be the locks on the left and the *kemuh* the locks on the right side of the head.

the Papyrus of Mutartas. Lepsius Todt. LVIII, c. 141, l. 2. 6. The same word is written in the same Papyrus c. 141, l. 1  *hm.*

 *usf*,  occurs on a fragment of calcareous stone in the British Museum No. 5634 in the sense of 'omission' in a register of names and dates where those not recorded are said to be  *usf-t m* an "omitted by the scribe".

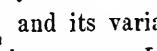
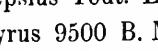
 A papyrus of a female named Mutartas gives in a group  for *uah* Lepsius Todt. c. 64, l. 21. This is probably an error of the scribe for the well known form , but it may possibly be a polyphone power of .

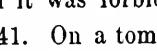
 *atn* occurs in this papyrus of Mutartas for the usual *Aten* 'a disk'. If this is not an error of the scribe it would go far to prove that  has the phonetic value of *tn*. This variant is found in the chapter Lepsius Todt. c. 141, l. 1. In Papyrus B. M. 9940  occurs for  Lepsius Todt. 17, 8.

 *gar* appears to me to be the Coptic  *induere*, hence 'wrap' or 'covering'. It has been translated 'a cake' but that sense is not admissible in all the passages in which it occurs as in Brugsch, Recueil Pl. XIV, l. 3:

									
<i>au</i>	<i>mtr</i>	<i>usx</i>	<i>f</i>	<i>au</i>	<i>spis</i>	<i>gar</i>	<i>f</i>	<i>m</i>	<i>ari</i>
est	determinatum	atrium	eius	est	fundatus	peribolus	eius	ad	faciendum
									
<i>r</i>	<i>nfru</i>	<i>xpnu</i>							
pro	optimo	figurarum							

"Its hall is settled, its outer wall or peribolus is traced out to make it the best of shapes". This will probably explain the obscure passage in the Ritual Lepsius Todt. XXIV, c. 64, l. 21 in which it may be: the external figure falls off the back of the Bennu or Phœnix.

 and its variants is probably to 'consume' as the destructive power of fire; a variant of the passage Lepsius Todt. LX, c. 144. b gives  *asb* with the tongue as determinative (Papyrus 9500 B. M.) another Lepsius Todt. LX, c. 144. 6 is the sword. From a consideration of these three variants the sense of 'consume' appears to be correct. It is probably the Coptic .

 *tbt* 'the hippopotamus'. The name of this animal sometimes occurs on the monuments. At Edfou it was forbidden to destroy that animal in the nome. J. de Rougé Rev. Archeol. 1867 p. 341. On a tomb in the British Museum Archaeologia vol. XXIX, Pl XIV, p. 112 the name of this animal is written  *tbt*. The female hippopotamus in the name of a woman. In Pap. Sall. 2 Pl. VI, l. 3 amongst the miseries of agriculture it is stated

				
<i>au</i>	<i>amu</i>	<i>pa</i>	<i>tbt</i>	<i>kt</i>
sunt	edentes	illi	hippopotami	reliquias

This word recurs in Pap. Anast. No. 5. Select Papyri Pl. CXI, l. 5 in speaking of the drunkard

				
<i>au</i>	<i>k</i>	<i>ex</i>	<i>m</i>	<i>tbi</i>
es	tu	pronus	sicut	hippopotami

In the Ritual. Lepsius Todt. XVI, c. 31. 8 the  *tbt* are mentioned amongst cattle as if of a peculiar sort, as the 'sealed' (*tbt*) or 'pure', clean victim.

# Zeitschrift

für  
Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)  
unter Mitwirkung von Dr. H. Brugsch.

**August**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1867.**

## Inhalt.

Miscellanea (III.), by P. Le Page Renouf. (Continuation.) — De la transcription des hiéroglyphes, par Aug. Baillet. — Zu dem vorstehenden Artikel des Herrn Baillet, von R. Lepsius. — Erschienene Schriften.

### Miscellanea III.

by P. Le Page Renouf.

(Continuation. v. Zeitschr. 1867. p. 63.)

9. It would be interesting to examine all the groups in which the sign } enters, either with a distinct phonetic value or as a determinative of sound. I cannot do so at present but must confine myself to one or two. I do not think that } represents many different objects, confounded together by scribes or artists. It represents either a *finger* (the nail is sometimes carefully drawn) or a *stake*. It is a *finger* in the sign signifying 10,000, in ||, in || and in ||<sup>1)</sup>. The finger is also a natural determinative in some words signifying *to take*. I am not positive as to the nature of the sign in | - ⌂ | deer wild animals. I do not know on what authority this last group has been read *hut-u*. The first sign in it is sometimes }, and in one text (Denkm. II, 5) this sign is preceded by —. Were it not for this sign (which is perhaps no part of the word) I would think the group a variant of | - ⌂ |<sup>2)</sup>.

In the group } ||, the *stake* has the value *tehen*, the nearest Coptic word to which is Τ&ΘΝΟ cohibere, retinere, prohibere. This sense perfectly agrees with the more common determinative of } || / XXX, where the stakes support the sky. It is also perhaps the true sense of Todt. 64, 25; Φ | Φ ο ο | || ||, face to face, eye to eye, holding the breath as it comes forth. But the word *tehen* also signifies, 1) a metal,

<sup>1)</sup> In strictness ||, must be considered an improper determinative of *meter*, as } is of ⌂ |, a secondary form of ⌂ |. In Prisse Monuments pl. 17, l. 13 we have ⌂ || | ⌂ |.

<sup>2)</sup> If the sign — in Denkm. II, 5 be initial, | - ⌂ | is probably the same word as ⌂ | (Brugsch, Rec. II, 72. 2). The proper name | - ⌂ | is followed (Lepsius, Auswahl VIII) by a quadruped, which as Mr. Birch reminds me is a hippopotamus. And I believe this is not the only instance. But I agree with Mr. Goodwin, in his explanation of the first Sallier papyrus, in considering the word as generic for beasts and not specially confined to the hippopotamus. The group | - ⌂ | is generally determined by a goat, but in Denkm. II, 5, it is followed by an ass and a pig. It is certainly used in a wide sense on the Sarcophagus of Seti pl. 5: ⌂ | ⌂ | ⌂ | ⌂ | ⌂ |, men and gods, and all beasts and all reptiles.

such as brass or bronze, used in the construction of chariots, 2) a vegetable substance frequently mentioned in the most ancient lists of offerings, 3) (I believe) *a colour*. And fourthly, *Tehen-u* is the name given to a light coloured race of men, sometimes painted *yellow*. I think the vegetable  is *saffron*, and that the notion of the sun coming forth from its gate of *tehen* (Todt. 146, 26) is but an Egyptian form of describing the *χροκόπεπλος ήώς*. This is why the rays of newly risen sun are said (Dümichen, Bauerkunde IV) to  *deck the herbs with saffron*<sup>1)</sup>. Another hymn (Sharpe II, 92) says,         <img alt="Hieroglyph of a lizard or crocodile." data-bbox="20020 180

poserai de remplacer  $\dot{a}$ ,  $\ddot{a}$ ,  $k$ ,  $t$ ,  $t'$ ,  $s$ ,  $\chi$ ,  $h$   
par  $\dot{a}$ ,  $\ddot{a}$ ,  $\dot{k}'$ )  $d$ ,  $z$ ,  $s'$ ,  $x$ ,  $h'$ ) souvent beaucoup plus commodes à employer, dans les imprimeries françaises notamment.

Mais les points les plus importants à constater dans les tableaux de M. M. Lepsius et de Rougé ce sont les dissemblances que l'on peut résumer comme il suit:

1<sup>o</sup> M. Lepsius range autrement que M. de Rougé les signes hiéroglyphiques que tous les deux rangent sous les articulations  $k$  et  $k'$ ;

2<sup>o</sup> Il compte trois lettres ( $i$ ,  $o$ ,  $l$ ) de plus que M. de Rougé;

3<sup>o</sup> Il ajoute quelques signes hiéroglyphiques à ceux que M. de Rougé place sous les articulations  $\chi$ ,  $h$ ,  $t$ ,  $s$ ,  $f$ ,  $m$ ,  $n$  et remplace  $\triangle$  de l'articulation  $b$  par  $\square$ .

Je me propose d'examiner successivement ces trois points.

#### I. Articulations $k$ et $k'$ . $\triangle$ , $\square$ , $\square\triangle$ , $\square\square$ .

M. de Rougé (Zeitschrift 1866 page 71) résuine, comme il suit, le dépouillement de ses notes:

$$\begin{array}{l} \triangle = \kappa \text{ sahidique } (\chi \text{ memphitique}) \sigma, \kappa \\ \square\triangle = \kappa \text{ sahidique } (\chi \text{ memphitique}) \sigma \text{ un peu moins souvent, } \kappa \} = k \\ \square = \sigma \text{ sahidique } (\kappa \text{ memphitique}) \kappa, \kappa = k \end{array}$$

On pourrait résumer de même la note de M. Lepsius de la manière suivante:

$$\begin{array}{l} \triangle = \kappa \text{ moins souvent } \sigma = k \\ \square\triangle = \sigma \text{ moins souvent } \kappa = k \\ \square = \square\triangle = \sigma = k \end{array}$$

En un mot les deux systèmes diffèrent essentiellement par la place à donner à  $\square\triangle$ . J'admetts avec M. M. Lepsius et de Rougé que ces deux signes doivent être rangés sous la même articulation, et dorénavant je ne citerai plus que le  $\square\triangle$ .

Il est facile de voir que la divergence devient ainsi une question de fait. Dès lors elle doit se résoudre sans réplique par la statistique. Montrer combien de fois  $\triangle$  devient en copte  $\kappa$ , combien de fois  $\sigma$ ; faire de même pour  $\square$  et  $\square\triangle$ ; la balance entre les nombres trouvés dira si l'on doit transcrire  $\triangle$ ,  $\square\triangle$  et  $\square$  par  $k$  ou par  $k'$ . C'est à ce critérium que j'entends soumettre la question en litige.

Mais auparavant je dois faire quelques observations préliminaires.

La philologie, comme toutes les sciences a des règles sévères dont on ne peut omettre de tenir compte sans infirmer les résultats auxquels on prétendrait être parvenu. Lorsqu'on examine les dérivations d'une langue en une autre, il est certain que, si celleci a plusieurs dialectes, on ne saurait légitimement choisir des exemples tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre, car alors le lecteur ne serait pas sûr que des exemples tirés des dialectes négligés ne prouveraient pas les propositions contraires à celles qu'on aurait voulu établir. Si l'on voulait, par exemple, poser les règles de dérivation entre le latin et les langues romanes, il n'arriverait, je suppose, à personne de s'autoriser d'exemples pris indifféremment dans les langues d'oïl, d'oc, d'Espagne ou d'Italie. Mais il serait de bonne critique de mettre toutes ces langues en tableaux synoptiques, et d'en faire ressortir en résumé les ressemblances et les différences. Le résultat serait alors inattaquable. Or procéder autrement pour le copte par rapport à l'égyptien antique est selon moi une erreur capitale. J'insiste sur cette méthode qui devrait être élémentaire et qui est à peu près jamais appliquée. On cite fort souvent des mots coptes sans dire s'ils appartiennent au dialecte memphitique ou au sahidique etc. En prenant l'habitude de contrôler ces citations par le Lexique de Peyron on relèvera nombre d'inexactitudes. C'est ainsi encore que le précieux dictionnaire de M. Brugsch dont nous avons tous reçu un prospectus sera inutile sur ce point très important à mes yeux.

Donc il faut de toute nécessité rechercher ce que deviennent nos trois signes  $\triangle$ ,  $\square$  et  $\square\triangle$  dans les deux dialectes memphitique et sahidique à la fois. M. de Rougé s'est soumis à cette règle dès son mémoire sur l'inscription d'Ahmès, dans lequel il étudie précisément

<sup>1)</sup> Je pense qu'il ne faut pas perdre de vue que, pour faciliter l'impression, il s'agit de transcrire en *lettres d'un usage commun*, comme le sont les lettres latines; qu'il faudrait alors éviter de créer des signes particuliers en dehors des caractères d'imprimerie usités partout. Ainsi je croirais préférable aux propositions de M. de Rougé, de transcrire  $\triangle$ ,  $\square\triangle$  par  $k$ , et  $\square$  par  $g$  (ou, si l'on adopte trois articulations:  $\triangle$  par  $q$ ,  $\square\triangle$  par  $k$ , et  $\square$  par  $g$ ) pour obtenir des signes compliqués de moins. Les trois lettres latines  $q$ ,  $k$  et  $g$  ont entre elles assez de rapports pour indiquer l'affinité des lettres antiques sans qu'on soit obligé d'aller jusqu'à transcrire  $\triangle$ ,  $\square\triangle$  et  $\square$  par  $k$ ,  $k'$  et  $k$ . La même observation s'appliquerait à  $t$ ,  $d$  et  $z$  pour la transcription de  $\square$ ,  $\square\triangle$  et  $\square$ .

<sup>2)</sup>  $k'$ ,  $s'$  et  $h'$  dans ce système ne sont point des lettres particulières, mais simplement  $k$ ,  $s$ ,  $h$  suivis d'une virgule (,) renversée ('). Je réserverais comme M. Devéria l'apostrophe „pour indiquer, „au moyen de sa fonction habituelle, les cas d'éclision“, que ce savant „a souvent entrevus et qui „pourront être un jour bien constatés“ (Devéria, *Le papyrus judiciaire de Turin* dans le Journal Asiatique 1865 page 238.)

ment les gutturales égyptiennes. M. Lepsius au contraire (*Zeitschrift*, p. 77), n'observe pas cette distinction fondamentale. Il cite indifféremment des mots sahidiques et memphitiques à la fois (κορ, κωτ, κε etc.) ou seulement sahidiques (κακε, σωπτ, σεπε etc.) ou memphitiques (κεβι) ou baschmouriques (ση) ou même le mot *korté* qui n'est point au dictionnaire copte, sans remarquer que souvent on pourrait citer en regard des mots comme ρακι, ρωπτ, ρεπε etc. qui amèneraient à des conclusions opposées aux siennes. Ce n'est point ainsi que procèdent les philologues dont le nom fait autorité dans la savante Allemagne. Une telle façon de citer ne peut rien prouver. Personne plus que moi ne rend hommage à la science du Dr. Lepsius, l'un de nos maîtres vénérés; mais je pense qu'il sera le premier à reconnaître qu'on ne saurait exhorter nos plus jeunes confrères en égyptologie à suivre les méthodes sévères que la critique approuve seules.

Je serai plus bref sur les autres points.

En second lieu on doit encore remarquer qu'on ne peut appuyer des déductions philologiques sur des mots comme *κε* S. M. en face de *τι* *alios*, comme la particule *κε* S. M. B. en face de *ποιησαι*, *ποιησαντις* ou *ποιησαντος*, parce que *τι* a donné *κε*, *σε* S., *κε* M., *κε*, *ση* B., parce que les particules s'écrivent *κε*, *σε*, *αε* S., *κε*, *αε* M. Dès lors ces exemples, prouvant pour les deux ou trois articulations en question, ne prouvent en réalité pour aucune. C'est encore là un vice de critique qu'il faut écarter de la discussion.

Troisièmement il faut encore éliminer les mots parfaitement identifiés, il est vrai, comme **Ὄλιγος** ville, **κακί** M., **urbs**, **Ὄλιγος** champ, **καιε** S., **κοι** M., **ager**, **βόει** à l'engrais, **κεινή** S., **pinguedo**, **κεινή** M., **pinguescere**. En effet ces mots ne se trouvent que dans des textes ptolémaïques, et à cette époque on ne fait plus de différence entre **Ὄ**, **Ὄ** ou **Ὄ** et entre leurs homophones.

Enfin (je bornerai ici mes remarques) je vois des auteurs rapprocher tel mot copte de plusieurs racines égyptiennes. Il me semble, sauf meilleur avis, que, des qu'un mot copte a été parfaitement identifié avec son équivalent égyptien, il n'y a plus lieu de le citer à propos d'un nouveau mot égyptien de signification à peu près semblable au moins à première vue. Ainsi on connaît depuis longtemps, par divers textes, l'équivalent de σωμ S. M. *hortus* c'est  M. Jacques de Rougé me paraît dès lors le rapprocher à tort de  domaine, dont le correspondant réel est σωμ *praedium*. De ce que ces deux mots se trouvent au même article dans le Lexique de Peyron, il n'en faut pas conclure qu'on ne doive pas les séparer. Il serait facile de démontrer, à l'aide de nos connaissances de l'égyptien antique, que le dictionnaire de Peyron d'un mérite incontestable même aujourd'hui, est à remanier sur bien des points<sup>1)</sup>.

Il n'y a pas de doute, nous devons adopter pour l'Egypte et ses deux dialectes les règles de saine critique appliqués par les savants de tous pays à la France et à ses langues du nord et du midi.

C'est parce que j'ai suivi ces principes, que je crois pouvoir donner avec toute confiance le résumé suivant. On pourrait peut-être ajouter quelques mots consignés dans des dictionnaires plus complets que le mien, ou que révéleront des inscriptions inédites, mais je suis persuadé que cela ne modifierait pas les résultats auxquels je suis arrivé.

Voici le résumé de mon travail.

1°. $\Delta = \kappa$ thébain et $\kappa$ memphitique 25 fois	$\sigma$ sahidique (manque) 5 fois $\sigma$ (manque) sahidique 4 " " $\sigma$ sahidique $\kappa$ 5 " $\kappa$ " $\sigma$ " 2 " $\kappa$ " $\kappa$ " 2 " $\kappa$ " $\kappa$ (manque) 1 " $\kappa$ (manque) $\kappa$ memphitique 1 " $\kappa$ sahidique $\kappa$ 1 " $\kappa$ " $\sigma$ 0 " $\sigma$ " $\kappa$ 0 " $\sigma$ " $\sigma$ 1 "
---	--

<sup>1)</sup> Par exemple σωμ, κτῆμα, possessio, praedium égyptien  χεμ, et σων, arx devraient être rapprochés, non de σωμ, hortus (ψωμ que M. J. de R. cite de préférence à σωμ n'est que dans Kircher, tandis que σωμ est très-usité), égypt.  καμу, mais de σωμ S., ςωμ M., ςως, potestas, possidere.

2)  qui donne régulièrement *сенк*, *сэнк* S. et *сенк* M. *sugere* donne aussi *санкъ* T., *шанкъ* M. Champollion a cité  .

Et en résumé:

$\Delta = \kappa$	sahidique	33 fois
$\sigma$	"	12 "
$\alpha$	"	5 "
$\Sigma$	"	1 "
$\Psi$	"	1 "
ou 3 $\kappa$	contre 1 $\sigma$	
et 6 $\kappa$	contre 3 $\sigma$ et 1 $\alpha$	
et $\Delta = \kappa$	memphitique	32 fois

et  $\Delta = \kappa$  memphitique 32 fois } 35

$\alpha$	"	3 "
$\sigma$	"	8 "
$\alpha$	"	7 "
$\Sigma$	"	2 "
$\Delta$	"	1 "
$\Psi$	"	1 "

ou 5  $\kappa$  contre 1  $\sigma$  et 1  $\alpha$

2°.  $\Delta = \kappa$  sahidique et  $\kappa$  memph. 22 fois

$\kappa$	"	$\alpha$	5
$\kappa$	"	(manque)	6
(manque)	$\kappa$	memph.	5
$\sigma$	sahidique	$\sigma$	3
$\sigma$	"	(manque)	7
(manque)	$\sigma$	memph.	2
$\sigma$	sahidique	$\alpha$	5
$\alpha$	"	$\sigma$	1
$\alpha$	"	$\alpha$	2

En résumé:

$\Delta = \kappa$	sahidique	33 fois
$\sigma$	"	15 "
$\alpha$	"	3 "

ou plus de 2  $\kappa$  contre 1  $\sigma$

ou plus de 10  $\kappa$  contre 5  $\sigma$  et 1  $\alpha$

$\Delta = \kappa$  memphitique 24 fois

$\alpha$	"	5
$\sigma$	"	6 "
$\alpha$	"	7 "
ou 4 $\kappa$	contre 1 $\sigma$ et 1 $\alpha$	
ou 5 $\kappa$	$\alpha$	1 $\sigma$
et 4 $\kappa$	$\alpha$	1 $\alpha$

3°.  $\Delta = \sigma$  sahidique et  $\sigma$  memph. 2 fois

$\sigma$	"	(manque)	9
$\sigma$	"	$\sigma$ memph.	2
$\sigma$	sahidique	$\alpha$	7
$\kappa$	"	$\kappa$	0
$\kappa$	"	$\alpha$	2
(manque)	$\kappa$	memph.	1 <sup>1)</sup>
$\kappa$	sahidique et $\alpha$	"	2 <sup>2)</sup>
$\alpha$	"	(manque)	1
$\Sigma$	"	$\kappa$ memph.	1
$\Sigma$	"	(manque)	1
$\Psi$	"	$\sigma$ memph.	1 <sup>2)</sup>

En résumé:

$\Delta = \sigma$  sahidique 18 fois

$\kappa$	"	3
$\alpha$	"	2 ou 3
$\Sigma$	"	2
$\Psi$	"	1
ou 6 $\sigma$	contre 1 $\kappa$ ou $\alpha$	

$\Delta = \sigma$  memphitique 4 ou 5 fois

$\alpha$	"	10 ou 11
$\kappa$	"	1 ou 2
$\Sigma$	"	1
ou 1 $\sigma$	contre 2 $\alpha$	
et 4 $\sigma$	" 1 $\kappa$	
et 10 $\alpha$	" 1 $\kappa$	

Il est facile maintenant de résumer en un tableau général les notions acquises sur nos trois lettres:

$\Delta = \kappa$  sahidique 3 fois contre 1 fois  $\sigma$

$\Delta = \kappa$  " 2  $\frac{1}{2}$  " " 1 "  $\sigma$

$\Delta = \sigma$  " 6 " " 1 "  $\kappa$

et  $\Delta = \kappa\alpha$  m. 5 fois contre 1 fois  $\sigma$

$\Delta = \kappa\alpha$  " 4 " " 1 "  $\sigma$  ou  $\alpha$

$\Delta = \alpha$  " 2 " " 1 "  $\sigma$  et  $\frac{1}{2} \kappa$

ou encore:

$\Delta = \kappa$  sah. 33 fois sur 52 ou 3 fois sur 5

$\kappa\alpha$  m. 35 " " 54 " 3 " 5

$\Delta = \kappa$  sah. 33 " " 51 " 3 " 5

$\kappa\alpha$  m. 29 fois sur 42 ou 3 fois sur 4

$\Delta = \sigma$  sah. 18 " " 27 " 2 " 3

$\sigma$  m. 4 " " 16 " 1 " 4

$\alpha$  " 10 " " 16 " 2 " 3

Donc  $\Delta$  ne se comporte évidemment pas comme  $\Delta$  ou  $\Delta$ ;  $\Delta$  et  $\Delta$  en sahidique et memphitique donnent  $\kappa$ , et  $\Delta$  donne en sahidique  $\sigma$ , en memphitique  $\alpha$ .

Donc enfin, en ne tenant compte que des dérivations de l'égyptien antique aux dialectes coptes, il y a lieu de distinguer  $\Delta$  et  $\Delta$  de  $\Delta$ , et l'on devra transcrire en signes conventionnels:  $\Delta$  et  $\Delta$  par  $k$  et  $\Delta$  par  $\kappa$ .

Ainsi les faits établissent:

1° contre M. Lepsius que  $\Delta$  ne doit pas être rapproché de  $\Delta$  mais de  $\Delta$ ;

2° que  $\Delta$  et  $\Delta$  doivent être distingués de  $\Delta$ ;

3° contre M. de Rougé que le correspondant memphitique de  $\Delta$  et de  $\Delta$  est  $\kappa$  et non pas  $\alpha$  puisque:  $\Delta = \kappa$  memphitique 32 fois et  $= \alpha$  seulement 3 fois

$\Delta = \kappa$  24 "  $\alpha$  5

Maintenant doit on aller plus loin et distinguer entre le  $\Delta$  et le  $\Delta$ ? Voici ce que répondent les tableaux statistiques dressés plus haut:

$\Delta = 33 \kappa$  sahidiques contre 12  $\sigma$  et 5  $\alpha$ ; 35  $\kappa\alpha$  memphitiques contre 8  $\sigma$  et 7  $\alpha$  et  $\Delta = 25 \kappa$  sahidiques contre 15  $\sigma$  et 3  $\alpha$ ; 26  $\kappa\alpha$  memphitiques contre 6  $\sigma$  et 7  $\alpha$  ce qui donne (un peu moins exactement pour le  $\Delta$  par rapport au sahidique) les mêmes

<sup>1)</sup>  $\Delta$     que l'on peut rapprocher du mot  $\mu\lambda\omega\mu$  S.,  $\sigma\lambda\eta\mu\mu$  M. *nasturtium* ou du mot  $\kappa\rho\delta\mu$  M. *carthamus*.

<sup>2)</sup> l'un de ces mots  $\Delta$   donne  $\sigma\omega\sigma\pi$  et  $\sigma\omega\alpha\pi$  S. et  $\sigma\omega\alpha\pi$  M.

proportions pour les deux signes comparés aux lettres coptes. Il n'y aurait donc pas lieu de distinguer entre le  $\Delta$  et le  $\square$ .

Tels sont les résultats positifs que je crois devoir ressortir de cette étude minutieuse. Dans cet examen des dérivations des lettres antiques, quand les mots égyptiens ont été conservés dans l'un des dialectes coptes, je pense avoir donné à ma démonstration la forme la plus claire et la plus précise que j'ai pu trouver. Et si mes savants confrères trouvent bon d'adopter mes conclusions, je me féliciterai d'avoir ainsi contribué pour ma part à l'accord très désiré que nous proposent M. M. Lepsius, Brugsch et de Rougé.

Aug. Baillet.

### Zu dem vorstehenden Artikel des Herrn Baillet.

Da die Umschrift der Hieroglyphen, wie sie in Uebereinstimmung mit den HH. Birch, Brugsch, Dümichen, de Rougé, u. A. in der Zeitschrift gebraucht wird, im Wesentlichen die des „linguistischen Alphabets“ ist, dessen Verbreitung von dem Unterzeichneten ausgegangen ist, so erlaubt sich dieser hier sogleich einige Worte über die neuen Vorschläge oder Bedenken hinzu zufügen, deren Erörterung die Zeitschrift sich nicht entziehen durfte.

Was die Zeichen betrifft, welche zur grössten Bequemlichkeit der Druckereien substituiert werden sollen, so verstossen sie zum Theil gegen den bereits sehr allgemein gewordenen linguistischen Gebrauch, von dem sich die ägyptische Sprachforschung nur zu ihrem Nachtheil entfernen würde; so bezeichnet  $d$  überall nur eine media,  $z$  nur den weichen  $s$ -Laut wie im französischen;  $k'$ ,  $s'$ ,  $h'$  würden nach demselben Gebrauche nur  $kh$ ,  $sh$ ,  $hh$  vertreten können; der Gebrauch von  $x$  statt  $\chi$  ist schon oft vorgeschlagen worden, aber nirgends durchgedrungen, weil es weder im Lateinischen, noch in einer der maßgebenden modernen Sprachen den  $\chi$ -Laut bezeichnet, sondern in jeder eine andre Aussprache hat. Es ist aber auch zu bemerken, dass einerseits in keiner Druckerei die von uns gebrauchten Striche ' und Punkte · fehlen, so wenig wie ein griechisches  $\chi$ , anderseits, dass nach vielen Erfahrungen keine grösere Druckerei, welche sprachwissenschaftliche Arbeiten drückt, Schwierigkeiten macht, für ein grösseres Werk die gewünschten Zeichen mit ihren Abzeichen zusammen besonders schneiden zu lassen, was eine sehr geringe Ausgabe verursacht.<sup>1)</sup>

Ich kann mich aber auch nicht den Grundsätzen anschliesen, welche der Verfasser für die Unterscheidung der verschiedenen  $k$ -Laute aufstellt. Eine statistische Behandlung der linguistischen Frage kann in der That für sich allein zu keinem Resultate führen; ihr Werth hängt von andern sprachlichen Erwägungen ab, auf die sie angewendet wird. Zunächst müfste man die Worte kennen, die hier gezählt sind und wissen, ob die 64 hieroglyphischen Worte mit  $\Delta$ , die 58 mit  $\square$ , die 29 mit  $\square\Delta$ , die mit koptischen zusammengestellt wurden, wirklich ebensoviel verschiedene Wurzeln, oder zum Theil nur Ableitungen sind, und ferner, ob die Vergleichungen auch sonst bereits anerkannt sind. Dies vorausgesetzt fragt es sich aber ferner, ob nicht die Uebergänge der alten in die späteren Laute solchen Lautgesetzen folgten, die, einmal aufgefunden, zu einer ganz andern Beurtheilung der statistischen Resultate führen müfsten.<sup>2)</sup>

Wenn der Verfasser darin, dass ich bei meinen Vergleichungen zuweilen die koptischen Dialektverschiedenheiten gar nicht zu beachten scheine, einen Mangel an Sprachkritik findet, so liegt der Fehler nicht an mir; er würde die Gründe meines Verfahrens erkannt haben, wenn er mit p. 77 der Zeitschrift p. 79 verglichen hätte. Die Memphitischen Aspiraten lasse ich ganz bei Seite, da in der hieroglyphischen Lautlehre keine Spur

<sup>1)</sup> Es sind bereits mehrere hundert Schriften in den verschiedensten Sprachen, darunter Indisch, Arabisch, Chinesisch, Hottentottisch, und eine Menge bisher ganz ungeschriebener, besonders Afrikanischer Sprachen, mit dem Standard-Alphabet gedruckt, ohne dass die Herstellung der Alphabete, stehend oder liegend, in den Druckereien besonderen Anstoß gegeben hätte; höchstens ist der Druck da mehr dort weniger gefällig für das Auge ausgefallen.

<sup>2)</sup> Wer z. B. auf den Lautwerth des lateinischen  $c$  aus den entsprechenden französischen Wörtern zurücksließen wollte, und die Worte, in denen es, wie in cas, cause, camp, canin, cuire, queue, col, croix, sec, dem Laute  $k$  entspricht, dann die in welchen es, wie in champ, chambre, chose, cher, cheval, chien, Chypre, sèche, dem Laute  $s$ , dann die in welchen es, wie in cène, cypres, céder, cendre, cire, façon, face, dem Laute  $s$  entspricht, einfach zusammenzählen und ihre gegenseitige Proportion bestimmen wollte, würde sich eine unnötige Mühe geben, und keine Resultate daraus entnehmen können. Wenn er weiß, dass  $c$  vor  $e$ ,  $i$ ,  $y$  regelmässig in den Laut  $s$  überging, so ist es ganz gleichgültig, wie oft dieser Fall in der Sprache vorkam; die ganze Klasse dieser Fälle zählt als ein einziges Faktum. Wenn er dann aber weiter findet, dass zwar die meisten  $c$  in  $s$  übergegangen sind, in gewissen Fällen sich aber regelmässig die Aussprache  $k$  erhalten hat, so wird er nur daraus schlüpfen dürfen, dass die weniger Fällen die alte Aussprache repräsentieren, weil in der Sprachgeschichte sich regelmässig wohl  $s$  aus  $k$ , aber nicht  $k$  aus  $s$  entwickelt.

davon vorhanden ist; ihr entspricht in diesem Punkte nur der Thebanische Dialekt. Die Fälle, wo memphitisches Χ und Φ einem hieroglyphischen χ (kopt. ς) und φ (kopt. ϣ) entsprechen sollten, dürften nur als Zufall oder Inkorrekttheit anzusehen sein; sie lauteten nicht χ und φ, sondern kh und ph, wie θ nicht das linguistische θ, sondern th war; daher auch die entsprechenden griechischen Buchstaben χ, φ. Σ bereits demotisch durch k, p, t mit untergesetztem h geschrieben vorkommen.

Was aber die koptischen Buchstaben Σ und Ζ betrifft, so ist es noch keinem koptischen Grammatiker gelungen, sie scharf aneinander zu halten, auch dem gelehrten und minutiösen Schwartz nicht, der darüber in seiner Grammatik p. 97 spricht. Beide Zeichen wechseln nicht nur in den drei Dialekten, sondern zuweilen sogar in ein und demselben Dialekte scheinbar willkürlich mit einander. Offenbar war ihre beiderseitige Aussprache frühzeitig so nahe gerückt, dass sie schon deshalb leicht mit einander verwechselt wurden; dazu kam wahrscheinlich eine verschiedene, wenn nicht umgekehrte Aussprache derselben<sup>1)</sup> in den beiden Hauptdialekten, deren Mischung nachher neue Verwirrung erzeugte. Dennoch dürfen wir deshalb nicht etwa annehmen, dass diese Verwirrung von jeher geherrscht habe; beide Buchstaben hatten einen verschiedenen Werth, sonst würde man nur ein Zeichen geschrieben haben. Ich habe es aber vorgezogen, bei ihrer Unterscheidung nicht von ihrem späteren verwirrten Gebrauche, sondern von ihrem Ursprunge auszugehen. Es kann nicht zweifelhaft sein, dass die assibilirten Laute Σ und Ζ theils aus Gutturalen theils aus Dentalen hervorgegangen sind, und es ist gewiss sehr natürlich anzunehmen, dass eben in diesem Ursprunge von je ihr wahrer Unterschied lag. Der Uebergang von einem zum andern lag dann sehr nahe, genau wie im Italienischen c in species, iudicium regelrecht zu specie, giudicio wird, daneben aber auch zu spezie, giudizio, und wiederum t in palatum regelrecht zu palazzo, aber auch zu palagio; oder secius unregelmässig zu sezzo; ratio unregelmässig zu ragione. Nun ist es nicht zu bezweifeln, dass das koptische Zeichen Σ auf einen altägyptischen Guttural zurückzuführen ist, sei es nun ρ oder ϱ. Das letztere zieht de Rougé vor<sup>2)</sup>; doch spricht dafür weder die hieratische Form ՚, noch die demotische ՚, während die hieratische und die demotische Form des ρ, nämlich ՚, ՚, sich durch Vergrösserung der Schleife sehr augenfällig zur Vergleichung darbieten. Ebenso ist auch schon längst das koptische Σ mit dem hieratischen ՚, ՚, demotischen ՚ (δ, ζ), hieroglyphischen ՚ unzweifelhaft richtig zusammengestellt worden. ՚ = ՚ ist aber ein Dental. Somit lehren die koptischen Zeichen selbst, dass Σ als assibilirter Guttural, Ζ als assibilirter Dental aufzufassen ist. Darauf weist auch noch die jetzige Aussprache hin, wie sie von den verschiedenen Grammatikern beschrieben wird und von mir selbst in Aegypten beobachtet worden ist. Es wird das Σ weiter hinten im Munde mit der dicken Zunge, Ζ weiter vorn an der Zungenspitze ausgesprochen; daher ich jenes im Standard-Alphabet durch č, dieses durch č (= polnisch č) wiedergegeben habe. Die Variationen in der Aussprache sind nur die, dass der Kontakt der Zunge bald etwas härter, bald etwas loser gesprochen wird, so dass im letztern Falle Σ dem š, und Ζ dem š (= poln. š) sehr nahe kommt. Das hat schon in früherer Zeit bewirkt, dass Σ besonders häufig in ϩ übergeht; und eben deshalb geht Σ auch noch im Koptischen so häufig auf Κ zurück (s. Schwartz p. 98). Es ist mir nicht zweifelhaft, dass die Veränderungen dieser Laute, wie in so vielen andern Sprachen, darin bestanden, dass aus einem gutturalen, richtiger schon palatalen k (hebr. כ, unserm k vor i und e) allmählig č, dann č, endlich zuweilen š entstand, und aus einem gleichfalls mehr palatalen als dentalen t, erst t, dann č, endlich zuweilen š und selbst š entstand. Dieser Genesis entspricht es nun vollkommen, dass in alter Zeit dem ՚ sehr constant ein semitisches p, dem ρ aber das mehr palatale als gutturale semitische ՚ entsprach, und dass ՚ und seine homophone dem semitischen ՚; ՚ und ՚ aber ursprünglich einem semitischen ρ, ՚, entsprach, dessen Natur nicht eine dentale, sondern eine linguale<sup>3)</sup> (d. i. gutturo-dentale, den Palatalen zunächst stehende) war. Daher kommt es, dass in semitischen Worten diesem letzteren Zeichen öfters ein ρ, ՚ entspricht, welches phonetisch die linguale Sibilans von ρ, ՚, ist, und, mit Aufhebung der semitischen Emphasis dieser Laute, unmittelbar zu linguistischem č und š führen musste.

In der That kann ich kein altes Beispiel eines Wechsels zwischen ՚ und ρ anführen; und selbst die griechischen Namen halten den Unterschied noch fest, indem Kleopatra stets mit ՚ geschrieben wird, Aleksandros und Berenike stets mit ρ, wie der heutige Araber jenen mit ՚, diese mit ՚ schreiben würde; jenes war ein tiefer Guttural, dieses ein Palato-guttural. Das scheint mir, vom Koptischen ganz abgesehen, ent-

<sup>1)</sup> So vertauschen die Türkischen Armenier die ganzen Reihen der mediae und tenues der reinen Armenischen Sprache mit einander. <sup>2)</sup> Zeitschr. 1866, p. 71. Chrestomathie, p. 33.

<sup>3)</sup> S. darüber Stand.-Alph. p. 57. 58. 181 u. m. Abh. üb. d. Arab. Sprachlaute, Berl. Akad. 1861.

scheidend für die Trennung von  $\Delta$ ,  $k$ , und  $\Sigma$ ,  $k$ , in der Umschrift; diese ist hier gerade wegen der semitischen Vergleichungen noch von besonderem praktischem Nutzen.

Dagegen finden sich Beispiele, in welchen  $\Sigma$  mit  $\Delta$  wechselt, und wenn  $\Sigma$  seltner einem koptischen  $\sigma$  entspricht, als  $\Delta$ , so kann das in zufälligen oder noch nicht erkannten Lautverhältnissen liegen, die nicht entscheidend sind. Da in einzelnen Fällen  $\Delta$  unzweifelhaft einem  $k$  entspricht, wie es auch in später Zeit willkührlich mit  $\Delta$  und  $\Sigma$  vertauscht wird, so kann über die ursprüngliche nicht-assimilierte Aussprache kein Zweifel sein. Wollen wir also nicht annehmen, was gewifs unstatthaft ist, dass gleich ursprünglich  $\sigma$  nicht assimilierte Gutturalen unterschieden wurden, so bleibt nichts übrig als  $\Delta$  mit  $\Sigma$  zusammenzustellen. Wer aber hiermit die Frage noch nicht für erledigt hält, der wird sich noch immer des Punktes ganz enthalten, und alle drei Zeichen einfach  $k$  schreiben können.

Aus dem Gesagten geht nun aber auch hervor, dass wir für das Koptische selbst eine Regel aus den entsprechenden hieroglyphischen Worten gewinnen. Diese habe ich bereits in den Fällen angewendet, in welchen H. Baillet eine Vernachlässigung der kritischen Methode zu finden glaubte. Vergleicht man nämlich die Buchstaben  $\sigma$  und  $\chi$  in den drei Dialektlen, zunächst im Anlaut, so findet sich, dass sich der Baschmurische Dialekt fast ausnahmslos dem Thebanischen anschliesst. Dagegen stimmt der Memphitische Dialekt mit dem Thebanischen ungefähr ebenso oft nicht überein, als er mit ihm übereinstimmt. Wenn nun beide Dialekte  $\sigma$  zeigen, werden wir offenbar im Hieroglyphischen  $\Sigma$  oder  $\Delta$  zu finden erwarten müssen, und wenn beide  $\chi$  zeigen,  $\Delta$  oder  $\Sigma$ ; ebenso werden wir  $\Sigma$  für  $\sigma$  oder  $\Delta$  für  $\chi$  zunächst zu präsumiren haben, wenn das Wort nur in einem Dialekte erhalten ist. Wo aber die Dialekte auseinandergehen, wird das hieroglyphische Wort wenn es bekannt ist, entscheiden, welcher von beiden in seinem Recht ist. So entsprechen sich  $\sigma$ , und  $\chi\epsilon$ , loqui;  $\sigma$ ,  $\chi\alpha$ , und  $\chi\omega$ , navis;  $\sigma$ , und  $\chi\omega$ , caput;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ , und  $\chi\omega\chi$ , princeps;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ , und  $\chi\omega\omega\epsilon$ ,  $\chi\omega\omega$ , liber;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ , und  $\chi\omega\chi$ , ardere;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ , und  $\sigma\chi\omega\chi$ , salus;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ , und  $\chi\omega\chi\omega$ , dens, u. a., weil sich in beiden Dialektlen  $\chi$  findet. Ebenso  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ , planta pedis (et manus?), capere; oder  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ , hircus;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ , Aethiops;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ , caprea;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ , piscina; weil in beiden Dialektlen, oder in dem einen, in dem das Wort erhalten ist,  $\sigma$  steht. Zwischen Theban.  $\chi\omega\omega$ , und Memphit.  $\sigma\chi\omega$ , jedoch entscheidet  $\sigma$ ,  $\chi\omega$  für den Thebanischen Dialekt, ebenso  $\sigma$  für T.  $\chi\omega\omega$ , altitudo, gegen M.  $\sigma\chi\omega$ ; oder  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$  für T.  $\sigma\chi\omega\omega$ , camelus, gegen M.  $\chi\omega\omega\chi\omega$ ;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ , nox, gegen M.  $\chi\omega\omega\chi\omega$ ;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ , irasci, gegen M.  $\chi\omega\omega\chi\omega$ ; dagegen  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ , folium, gegen T.  $\sigma\chi\omega$ ; oder  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ , piger;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ , für M.  $\sigma\chi\omega$  gegen T.  $\sigma\chi\omega$ , accendere;  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$  lässt ein Thebanisches  $\chi\omega\omega$  vermuten neben dem allein erhaltenen Memphitischen  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma$ , scorpius; dem  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$  entspricht das T. und B.  $\chi\omega\omega$ ,  $\chi\omega\omega$ ; daneben findet sich allerdings auch  $\sigma$ ,  $\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ ,  $\sigma\chi\omega$ , welches aber erst unrichtig aus dem Memphitischen  $\sigma\chi\omega$  übertragen zu sein scheint.

Hiernach ist es also auch zu beurtheilen, wenn ich in meinem früheren Artikel über denselben Gegenstand (Zeitschr. 1866, p. 77) die Worte  $\sigma\chi\omega$ , M., ardere;  $\sigma\chi\omega$ , T., irasci;  $\sigma\chi\omega$ , T., Aethiops;  $\sigma\chi\omega$ , M., piger;  $\sigma\chi\omega$ , B., alias;  $\sigma\chi\omega$ , T., ego, aus allen 3 Dialektlen immer mit  $\sigma$  anführte, denn dies sind in der That die dem Hieroglyphischen entsprechenden korrekten koptischen Formen.

R. Lepsius.

### Erschienene Schriften.

J. Dümichen, Altägyptische Tempelinschriften. II. Weihinschriften aus dem Hathortempel von Dendera; 47 hieroglyphische Tafeln in Autographie des Verf. (Ein erläuternder Text soll später erscheinen.)	sures égyptiennes de capacité. Chalon-s. S. Paris, Maisonneuve. 8°. 20 pp. (1 pl.)
G. Fr. Unger, Chronologie des Manetho. Berlin. J. Reimer. 8°. 360 SS.	
F. J. Lauth, Homer und Aegypten (Programm). München. Akadem. Buchdr. 8°. 48 pp.	

1	
2	
3	
4	
5	
6	
7	
8	
9	
10	
11	
12	
13	
14	
15	
16	
17	
18	
19	
20	
21	
22	
23	
24	
25	
26	



# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)  
unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch.

**September u. October**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1867.**

### Inhalt.

Ein graphischer Scherz aus einem der geheimen Corridore des Tempels von Dendera, von Joh. Dümichen.  
(Mit einer lithogr. Beilage.) — Lettre de Mr. F. Chabas à Mr. Lepsius. — On the Calendar question (II. III. IV. V.),  
by C. W. Goodwin. — King Semempes and king Ases-kaf, by C. W. Goodwin. — On the interchange of  
the letters  $\text{~~~~~}$  and  $\text{---}$  in Egyptian, by C. W. Goodwin. — Erschienene Schrift.

### Ein graphischer Scherz aus einem der geheimen Corridore des Tempels von Dendera. (Mit einer lithogr. Beilage.)

Hr. Prof. Lauth hat in einem Aufsatze, betitelt „Aenigmatische Schrift“ (cf. Zeitschr. 1866 p. 25) die Ansicht geltend gemacht, dass neben der gewöhnlichen Hieroglyphenschrift noch eine besondere Art von Geheimschrift „une sorte d'écriture secrète“ bei den ägyptischen Schreibern in Gebrauch gewesen<sup>1)</sup>. Als Beleg für seine Annahme giebt der Herr Verfasser in dem genannten Aufsatze von einer Stele des Louvre, aus den Zeiten der XVIII. Dynastie, einige Gruppen als bemerkenswerthe Proben jenes änigmatischen Schriftsystems und nimmt dabei Gelegenheit zu folgender Bemerkung: „Es ist eine allgemein anerkannte Thatsache, dass die ägyptischen Denkmäler der griechisch-römischen Epoche eine Menge ungewöhnlicher und die Entzifferung deshalb erschwerender Zeichen aufweisen. Man huldigt der Ansicht, dass dies in Folge einer Grille der späteren Schreiber geschehen sei. Allein eine sorgfältige Vergleichung dieser jüngeren Periode mit den Eingangs erwähnten Texten aus der Zeit der XVIII. Dynastie hat mich gelehrt, dass beiden ein gemeinsames System änigmatischer Schrift zu Grunde liegt.“

Wie sehr ich auch während meines etwa dreimonatlichen Aufenthaltes in München, im persönlichen Verkehr mit Hrn. Prof. Lauth, dessen tiefe Kenntniß des klassischen Alterthums und seine grosse Belesenheit in den auf Aegypten Bezug nehmenden Classikern zu bewundern ich Gelegenheit hatte und wie dankbar ich auch alle seine nach dieser Seite hin gemachten werthvollen Wahrnehmungen anerkenne, so bin ich doch hier nicht im Stande meinem gelehrten Herrn Collegen beizustimmen. In meiner Auseinandersetzung über die seltsame Art ein Datum durch Brüche auszudrücken, deren Addition den Monatstag ergiebt, dass also „ den 7.“, „ den 24. des Monats“ bezeichnen, hatte ich ausgesprochen „dass der Uebersetzung von Inschriften aus Ptolemäer- und Römer-Zeit oft geradezu unüberwindliche Schwierigkeiten entgegentreten durch die wunderlichen Spielereien, die man sich in jener Zeit mit den hieroglyphischen Zeichen erlaubte“, und diese meine Ansicht vertrete ich auch noch heute. Eine besondere Ge-

<sup>1)</sup> Ebenso: Em. de Rougé, Chrestomathie p. 144.

heimschrift, mit einem durchgeföhrten System als Grundlage, die neben der gewöhnlichen Hieroglyphenschrift in Gebrauch gewesen sein sollte, habe ich bis jetzt aus den Texten nicht zu erkennen vermocht. Alle derartige Abweichungen von dem gewöhnlichen Stil sind, wie mir scheinen will, lediglich graphische Spielereien, deren sich die ägyptischen Hierogrammaten zu allen Zeiten bedienten und die in der Ptolemäisch-Römischen Epoche so überhand nahmen, daß man förmlich etwas darin gesucht zu haben scheint, von der alten einfachen Monumentalschrift auf die wunderlichste Weise abzuweichen, und hoffe ich nächstens in einer besonderen Arbeit die reichhaltige Sammlung der von mir in dieser Beziehung gemachten Notizen zu behandeln. Wie dem nun aber auch sein mag, Geheimschrift oder graphische Spielerei, es wird den Lesern der Zeitschrift vielleicht nicht uninteressant sein, wenn ich einen ganzen fortlaufenden Text, in jener wunderlichen Schrift verfaßt, heute zur Mittheilung bringe. — Dieselben geheimen Corridore im Innern der hohlen Tempelmauer von Dendera, in denen ich so glücklich war das werthvolle Dokument über die uralte Gründung des Tentyritischen Heiligthumes aufzufinden, haben mir auch dieses sonderbare Schriftstück geliefert. Ich gebe nun in Autographie auf der ersten Hälfte der beiliegenden Tafel I. 1—16 den Originaltext, wie er sich längs des Corridores und zwar an dem oberen Rande desselben hinzieht<sup>1)</sup>), während ich I. 17—27 es versucht habe in den gewöhnlichen Hieroglyphenstil die seltsame Inschrift zu übertragen, die mir folgende Uebersetzung zu fordern scheint:

„Der lebendige Horus, der hochherzige Liebling der Götter, der Gebieter gleich dem Sonnengotte Ra, der Herr der beiden Diademe. Er betrat Aegypten in Frieden, seine Soldaten waren in Freude, (denn) die Götter und Göttinnen waren schützend hinter ihm. Geschenkt wurde ihm das Königreich der Morgen- und Abendsonne und die siegreiche Stärke des Amon. Der Herr der Wahrheit, der da ausübt Gerechtigkeit, befestigend die Gesetze gleich dem Gotte Thoth, dem zweimal großen, der Häuptling, Herr der siegreichen Kraft, gleich dem Sohne der Isis. Der König Ptolemäus XI mit dem Beinamen Alexander<sup>2)</sup>), der von der Hathor Isis-Api, der tentyritischen Herrin, von der mit dem Geier- und Uräusdiadem geschmückten Göttin Rech-t, der Herrin von Süd und Nord Geliebte, er hat schmuckvoll hergestellt dieses Hathorgemach an seinen 4 Seiten seiner Mutter, der Mächtigen, der Isis-Api, Herrin von Dendera, der Sonnenstochter, Herrin des Himmels, Herrin aller Götter, der wohlthätigen Gebieterin in der Atumstadt (Dendera), der gnädigen Seele in der Stadt des Sechstagefestes (ebenfalls ein Beiname von Dendera) in seiner Allheit; er hat errichtet dieses Heiligthum, um zu verehren die Gestalt der Isis, nicht ist auf der Erde (etwas) ihm gleich. Es ist hineingebohrt in die Mauer das verborgene Gemach durch den Lapidarius. Die Figuren<sup>3)</sup> sculpirt in bildlicher Darstellung gemäß der Vollkommenheit des Gottes Thoth-Asten, sind ausgeführt

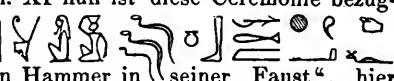
<sup>1)</sup> Die vollständige Weihinschrift dieses Corridores findet sich in meinen „Altäg. Tempelinschr.“ (Th. II Dendera) auf Taf. XLIV u. XLV, und wird man aus der dort gegebenen Ueberschrift, bei einer Vergleichung mit dem auf Taf. I mitgetheilten Plane des Tempels, entnehmen können, zu welchem der Zimmer Denderas der hier besprochene Corridor gehört.

<sup>2)</sup> Dafs der herrliche Neubau des Tempels von Dendera, wie wir ihn heute vor uns haben, in seiner Hauptrestaurierung bis zum ersten großen Saale von Ptolem. XI Alexander I herrührt, hat man bisher ebenso wenig gewußt, als daß viele Jahrhunderte vorher Thuthmosis III einen Neubau des Tempels veranstaltet nach einem zu Phiops Zeiten aufgefundenen Bauplane, der unter der Regierung des Pyramidenerbauers Chufu verfaßt worden.

<sup>3)</sup> Die Gruppe , welche ich mit „Figuren“ übersetze, scheint mir in den Texten die Be-

„von den Meistern . . . . (?) in ihren Stunden<sup>1)</sup> . . . . . in ihren Arbeiten, bekleidet mit „Gold und versehen mit dem nötigen Zubehör. Es ist ähnlich der Himmelswölbung an „der die Sonnenscheibe sich befindet. Gegründet hat er (der König) es (das Zimmer) für „ihre Gestalt, um zu verherrlichen (wörtlich: machen gross) ihre Majestät, damit bleibe „sie in ihm immerdar. Freude ist im Himmel, Jauchzen auf der Erde, Jubel herrscht „in Chetmen (Dendera), die Tempeläcker sind in Feier, wenn die Sonnentochter erscheint „am Himmel. Šent-Isis-Api, sie schaut ihr Heilithum, sie ruht in (oder auch vielleicht: „sie ist zufrieden mit) ihrem Monumeute diesem schönen, welches hergestellt hat der „König Ptolem. XI Alexander I durch das Werk seiner Hände. Sie giebt ihm, so weit „der Himmel sich erstreckt, die Herrschaft über die Erde, das Erbe des Gottes Šu, den „Thron des Gottes Atum, die Unterwürfigkeit des Osiris-Unnofer, (d. h. man verehrt ihn „gleich dem Osiris) und den Rang des Gottes Atum mit der ober- und unterägyptischen „Krone erscheinend als König der beiden Reiche auf dem Horussitze unter den Menschen „immerdar.““

Johannes Dümichen.

deutung von „Person, das Wesen einer Person und dann ihre Darstellung im Bilde“ zu haben. In meinen „Tempelinschr.“ Th. II Dendera finden sich zwei höchst lehrreiche Beispiele: Taf. I, 2—3 heifst es von der Wiederherstellung des Sanctuariums: „Die feierliche Ceremonie der Grundsteinlegung des Isiszimmers wurde vorgenommen von Sr. Majestät selbst, den Hammer in seiner Hand „in Gemeinschaft mit der Göttin Safech that er den Weiheschlag an die Sculptur als an ein in „Vollkommenheit ausgeführtes Werk für die Ewigkeit“. Taf. XI nun ist diese Ceremonie bezüglich eines anderen Zimmers folgendermaassen ausgedrückt:  an hon-f . . . . neb em ḫefa-f „durch Se. Majestät selbst, den Hammer in seiner Faust“, hier steht also für den Ausdruck „selbst, in eigner Person“, welcher auf Taf. I durch das gewöhnliche  gegeben ist, die Gruppe . Das zweite Determinativ  hinter dem Worte *neb* ist genau das Bild des Hammers, welchen man bei diesen Darstellungen in der Hand des Königs sieht. Man wolle das Nähere über die Ceremonie der Grundsteinlegung nachlesen in der herrlichen Auseinandersetzung in „Brugsch Hierogl. Dem. Wörterbuch p. 326—328“.

1) Höchst interessant ist das l. 10 dem Worte „*unnu Stunde*“ beigegebene Determinativ, offenbar ein Gefäß, welches sich füllt aus einem andern mit ihm in Verbindung stehenden, aus welchem langsam in schräger Richtung die Füllung (Sand oder Wasser) herabgeht. Das an einer Schnur herabhängende kleine Gewicht, wohl zum Aufziehen der Uhr, hat die Aussprache „*texu*“ und steht mit dem *Texu-Thoth* in innigster Beziehung. An der Wage des Thoth vor dem Richter Osiris in der Unterwelt, sehen wir den Horus die Hand und den Blick nach diesem Gewicht gerichtet dastehen, und Thoth das Resultat des Abwiegens niederschreibend. Wir wissen dass der Gebrauch von Uhren in das graueste Alterthum hinaufreicht, dass man der horologia solaria wie der Sand- und Wasseruhren sich bediente. In letzteren hat man es nach und nach, wie es scheint, zu grosser Vollkommenheit gebracht. Der Alexandrinische Hydrauliker Ctesibius erfand eine bei Vitruv näher beschriebene Wasseruhr mit einem Räder- und Schlagwerk und die berühmte von Severus Boëtius für den Ostgothenkönig Theoderich gefertigte stellte neben allerlei durch Räderwerk in Thätigkeit gesetzten Automaten auch die Bewegung der Himmelskörper dar. In Rom soll der Censor Scipio Nasica 145 v. Chr. die ersten eingeführt haben und aus Vitruv 9, 9, Plinius 7, 60 und anderen Stellen wissen wir, dass der Postenwechsel auf den Wachstuben und die Dauer der Reden vor Gericht nach ihnen bestimmt wurden. Eine solche clepsydra nun, deren Erfindung die Aegypter ja ihrem Thoth-Hermes-Trismegistos zuschrieben, haben wir gewiss auch in unserem Determinativ vor uns. Nach einer Beobachtung an dem dem Osiris geheiligten Cynocephalus in Bezug auf dessen regelmässiges Wasserlassen, heifst es in der Erzählung, habe Thoth eine Maschine erfunden, die Gleiches that, und wie der Cynocephalus 12 mal am Tage das Wasser lasse in gleichen Zeiträumen, so auch die von ihm erfundene Maschine, die also den Tag in 12 gleiche Theile scheide.

## Lettre de Mr. F. Chabas à Mr. Lepsius.

Chalon s. S. 12 Juillet 1867.

Mon cher frère et ami,

Votre Journal égyptologique a déjà rendu à la science d'importants services; je ne doute pas qu'il ne soit appelé à en rendre de plus considérables encore. A mesure que nous progresserons, nous nous formerons une idée plus exacte de l'immensité et des difficultés de la tâche, et aussi de l'extrême abondance des matériaux de toute nature que nous avons à mettre en œuvre. Aucun de nous en particulier ne pourrait s'illusionner sur la puissance de ses moyens individuels; il faut une légion de travailleurs, et il est très-avantageux pour tous que les notions nouvelles, recueillies au hasard de l'exploration, entrent le plus promptement possible dans le domaine commun.

La Zeitschrift, dont la création et l'intelligente direction, sont de sérieux titres à la reconnaissance des savants pour Mr. Brugsch et pour vous-même, constitue aujourd'hui la seule publication où l'exposition et la discussion des constatations et des vues nouvelles puisse avoir lieu convenablement.

Pour que ce Journal devienne bien réellement le centre d'information de tout ce qui a trait à l'Egypte, il serait peut-être à désirer qu'il admette les relations sommaires des voyages, l'historique des fouilles, l'annonce des trouvailles. Je voudrais y voir aussi l'indication des objets intéressants enfouis dans les Musées et surtout dans les collections particulières. Un grand nombre de monuments dignes d'attention sont soustraits à l'étude par le fait de leur dépôt dans des cabinets d'amateurs, où très-rarement l'exil du connaisseur a la chance de les apercevoir; il convient d'en révéler l'existence quand on le peut, ne fût-ce que par de très-courtes notices qui suffiront toujours à guider pour des recherches spéciales.

La communication que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui rentre dans cette catégorie d'informations.

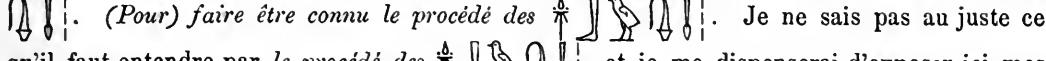
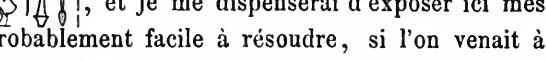
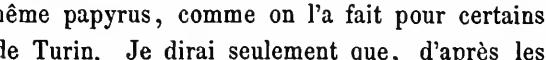
La petite ville de Narzy (Nièvre) possède une jolie collection d'objets d'art, de curiosité et d'archéologie, parmi lesquels se sont glissées, comme partout, quelques antiquités égyptiennes. Des monuments de cette classe, le plus important, à mon sens, est un fragment de papyrus contenant la fin de quatre lignes d'écriture hiératique.

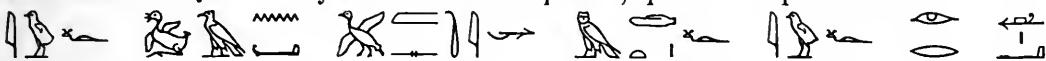
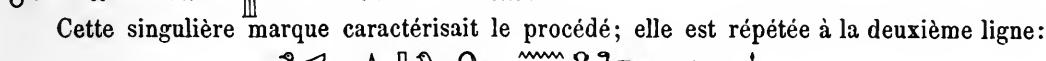
Le texte ainsi mutilé se rapporte à deux sujets distincts, dont le premier occupe les lignes 1 et 2 et s'arrête à la lettre unique qui reste de la ligne 3. La ligne 4 a trait à un sujet différent.

L'écriture présente tous les caractères du beau type de l'époque des Ramessides et ne le cède en rien, sous le rapport, aux Papyrus du Musée Britannique. Cette circonstance rend encore plus regrettable la mutilation de ce manuscrit, que les fouilleurs arabes se sont sans doute partagé, lors de sa découverte, selon leur habitude déplorable.

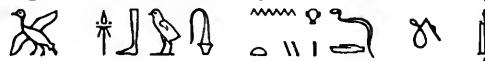
On peut apprécier la nature du document par le commencement de la clause explicative finale, que je reproduis en fac-simile pour la commodité des recherches:



En voici la transcription en hiéroglyphes:  Ensuite  (Pour) faire être connu le procédé des  Je ne sais pas au juste ce qu'il faut entendre par le procédé des  et je me dispenserai d'exposer ici mes hypothèses. Ce serait un problème très-probablement facile à résoudre, si l'on venait à rencontrer quelques autres fragments du même papyrus, comme on l'a fait pour certains papyrus du British Museum et du Musée de Turin. Je dirai seulement que, d'après les indications de la première ligne, il s'agit d'une opération pour laquelle l'intervention d'un scribe est nécessaire. On y lit en effet cette phrase, qui est des plus claires:

 Il prend la paletie dans sa main.  Il fait un  et un 

Cette singulière marque caractérisait le procédé; elle est répétée à la deuxième ligne:

 Le abu que l'on dit 

Il s'agit, on le voit, d'un sujet entièrement nouveau. Il m'a semblé que la chose présentait assez d'intérêt pour mériter l'attention de mes confrères en égyptologie et de tous les possesseurs d'antiquités égyptiennes. Puissent leurs recherches réussir à compléter le curieux débris de la littérature pharaonique: que je viens de leur signaler.

Je n'ai rien dit du sujet de la quatrième ligne. Cette ligne est entrecoupée par trois déchirures; elle n'offre que des mots vulgaires qui, bien que lisibles, ne contiennent absolument rien de caractéristique.

Je terminerai ma lettre par quelques considérations sur les deux signes que, d'après le premier texte, l'on devait inscrire sur la palette du scribe.

Le premier, , est le déterminatif du mot , port, dont les diverses significations sont déjà bien connues<sup>1)</sup>; il n'y a pas lieu de s'y arrêter ici, si ce n'est pour rappeler que l'une de ses acceptations s'est conservée dans le copte πωτ, germinare, efflorescere, qui en reproduit la prononciation.

Le second signe  a pour variantes  et , hiéroglyphes qui proviennent peut-être de types originellement distincts mais qui ont été confondus dans l'usage. Champollion et ses premiers disciples le lisaient ; plus tard on l'a rencontré comme déterminatif ou complément phonétique d'un groupe écrit  et on a généralement adopté la lecture  ou .

Cette lecture est certainement bonne pour un grand nombre de cas; le plus souvent alors le signe  est suivi de  N. Mais je ne la crois pas applicable au plus important des mots écrits au moyen de ce signe. Je veux parler du nom de peuple:  dont on peut voir les variantes dans le second volume de la Géographie de Mr. Brugsch. Presque toujours, dans ce nom, le signe  a pour complément  ou . Cette finale caractérise un nom que doit terminer la syllabe té ou ti, ou bien elle indique la répétition de la syllabe antécédente. Mais la question est tranchée par ce texte de Karnak publié par Mr. Dümichen:

<sup>1)</sup> Voir Voyage d'un Egyptien, Gloss. No. 440. Ce mot s'emploie aussi adverbialement avec le sens vigoureusement, vertement.



On voit que le scribe a voulu faire ici un de ces jeux de mots familiers à la littérature de son pays. Ce mauvais goût des Egyptiens pour les allitésrations a déjà rendu de grands services; c'est une source d'information qui est loin d'être épuisée.

Je conclus conséquemment qu'il n'y avait pas peuple nommé les *Hannou* ou les *Hanti*, mais seulement des *Peti* ou *Piti*, c'est-à-dire des *arcs* ou des *archers*.

Il est remarquable que cette dénomination significative ait été usitée concurremment avec celle de , *les Neuf-Arcs*. Le phonétique du signe est , ; mais il n'en résulte pas nécessairement que cette valeur convienne au groupe des *Neuf-arcs*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moins à l'époque des Ptolémées, ce groupe avait une signification plus générale que le groupe  .

Ce nom d'*arcs* paraît dériver du même ordre d'idées que celui de *flèches*,    , qui désigne aussi certains peuples ennemis de l'Egypte. Ce nom, dont j'ai plusieurs fois étudié les curieuses variantes, se trouve rapproché de celui d'*Arès* dans le texte d'Edfou que je viens de citer. On y lit:



Il y avait des *Peti* et des *Sati* au nord comme au sud de l'Egypte, et les uns et les autres rentraient dans la famille des (*Neuf-arcs*).

Cette digression nous a entraîné un peu loin du Papyrus de Narzy, sans cependant nous donner une solution en ce qui concerne la valeur phonétique qu'a, sur ce document, le signe isolé que nous venons d'étudier sous l'une de ses faces.

Veuillez recevoir cher et honoré confrère, l'expression de mes sentiments les plus affectueux

F. Chabas.

## Notes on the Calendar question

by C. W. Goodwin.

### II.

A passage in the statistical tablet of Karnak referring to the 23rd year of Tothmes III, and supposed to contain mention of a new moon falling on the 21st of the month Pachons has been the subject of much speculation. Dr. Brugsch (Matériaux p. 65) maintains that the group supposed to signify 'new moon', means the first day of the month according to the system of eponyms which he has explained (p. 55), and there is every appearance of this idea being correct. — What month, and of what year, the inscription does not state. At p. 91 M. Brugsch pursuing the subject, shows that, supposing the 26th of Epiphi of the civil year to coincide with the 1st of Thoth of the sacred year, then the 21st of the Pachons of the civil year would coincide with the 1st of Epiphi of the sacred year. He admits that this assumption leads to difficulties in his chronological theory, as by another inscription attributed to the reign of Tothmes III the 28th of Epiphi of the civil year would seem to have coincided with the 1st of Thoth of the sacred year. — If with

<sup>1)</sup> Dümichen, Recueil I, pl. 31, 1.

<sup>2)</sup> Voir l'Inscription du Sanctuaire d'Edfou; et Brugsch, Zeitschr. für Aeg. Spr., 1867, 27.

<sup>3)</sup> Je me suis expliqué ailleurs sur cette lecture.

M. Chabas we reject the belief that this inscription belongs to the age of Tothmes III, (and I think he has shown very good reason for doubting it, *Mélanges Egypt.* 2nd series) M. Brugsch's difficulty is so far removed, but I do not see my way to the conclusions at which he ultimately arrives, with regard to the several eras in which 1st Thoth (sacred) corresponded with 26, 27, 28, 29 or 30 of Epiphi (civil). — I prefer to draw a much less complex conclusion from the passage in the statistical tablet. — If we adhere to the old view that the Egyptians had two kinds of years, a fixed and a moveable one, that the latter was that usually referred to in the inscriptions, and that the two coincided in the year B. C. 1322, a striking result may be deduced from the passage in question. — The thing to be decided first is, what month of the fixed year was it of which the νεομηνία or first day, coincided with the 21st day of the moveable Pachons in the 23rd year of Tothmes III. Now in B. C. 1321 the 21st Pachons of both fixed and moveable years coincided. During the four preceding years the 22nd fixed Pachons corresponded with 21st moveable Pachons, and going back ten periods of four years we get to the correspondence of the 1st Paoni (fixed) with 21st Pachons (moveable). This was in the years B. C. 1361, 1360, 1359, 1358. No one will suppose that this coincidence could have been in the reign of Tothmes III. — If we go back 120 more years we come to the correspondence of 1st Epiphi (fixed) with 21st Pachons (moveable). This took place in the years B. C. 1481, 1480, 1479, 1478. According to the systems of some of the chronologists this would suit the reign of Tothmes III, but those who believe that the Sothic cycle (B. C. 1322) commenced in the reign of Menephtah-Ba-en-Ra, will see that the space of 150 years between Tothmes III and Menephtah is not consistent with what we know of the number and the duration of the reigns which intervened. We must therefore go back another 120 years when the 1st Mesori (fixed) corresponded with the 21st Pachons (moveable). This happened in the years B. C. 1601, 1600, 1599, 1598. And these dates agree very well with the probable time of Tothmes III, as derived by Lepsius and Brugsch from Manetho and the monumental evidence. As the date in question is of the 23rd year of Tothmes we must add 22 to the preceding dates for the first year of his reign, which we find may have been B. C. 1623, 1622, 1621 or 1620. Now the date assigned by Lepsius is 1603, that by Brugsch 1625. The latter comes strikingly near to the earliest of the four dates which one calculation has given us.

The passage in the statistical tablet as given in Lepsius *Denkmäler* III Bl. 32, l. 13 (according to my note of it) runs thus. i. e. year 23. Pachons 21st a day of a feast of νεομηνία in the middle of the coronation. — The anniversary of the coronation, or rather of the accession to the throne was it seems on the 3rd or 4th of Pachons. (See Rev. Archéol. vol. 2 p. 292. M. de Rougé's summary.) — The phrase er meti erroneously in the inscription) may mean 'in the middle'. (See Zeitschrift I, 22 and II, 39.) But I am inclined to believe that like the phrase er aka, to which it is evidently closely allied, it has a more general meaning, and that it answers to the greek κατά, lat. circa, about, near to<sup>1</sup>). Whether however we translate 'in the middle of'

<sup>1</sup>) This phrase has also been translated 'in the middle', but I have never found any passage to support this meaning. The word occurs in the Rosetta inscription l. 9, and the greek translates it by κατά — and this sense answers perfectly in other passages. (See for instance D'Orbigny pap. 11 l. 2.)

or ‘about the time of’ we get a tolerably intelligible meaning. — The festival of the accession may have been considered as extending over several weeks, in which case this *νεομητρία* of Mesore of the fixed year would fall about the middle of it. Or if the festival only lasted a day, we must translate ‘a feast of *νεομητρία* near about the time of the accession’ — and we may suppose that for some reason or other the first *νεομητρία* of the fixed year which occurred after the accession of a king was considered worthy of especial remark. — Possibly it may have been usual to make some record on this day for the purposes of the calendar, in order to mark the relative position of the fixed and moveable years.

### III.

In the ‘Matériaux’ Dr. Brugsch refers (p. 17) to an astrological papyrus now at Paris containing as he states a date of the 10th year of Antoninus. This papyrus was first published by Dr. Young in the Hieroglyphics, and a facsimile of it is given in the Paléographie universelle of Champollion and Silvestre, vol. 2. It is also given by Franz in his Corpus Inscriptionum (No. 4736) from which last work I presume Dr. Brugsch has extracted the passage. The date in question is thus given by Brugsch: *L ι Ἀντωνίου Καισαρος τοῦ κυρίου μηνὸς Ἀδριανοῦ ἦ κατὰ δὲ τοὺς ἀρχαῖνς Τυβὶ τῇ*, that is — the 10th year of Antonine &c., the 8th of the month Hadrianus, but according to the ancients the 18th of the month Tybi. — Now in the 10th year of Antonine the 18th Tybi of the vague year agrees with the 16th Tybi of the fixed year beginning 20 July and therefore with the 2nd November of the Julian year, and it follows that the month Hadrianus began upon the 25th November. — Now according to the Alexandrian year which began on the 29th of August this same day was the last but one in the month Athyr, whereas if we suppose the 18th of Tybi of the fixed year to be meant, then the day is the 4th December of the Julian year, and the month Hadrianus must have began upon the 27th of November the 1st day of Choiak of the Alexandrian year. From this Dr. Brugsch infers that Hadrianus is a name for the Alexandrian month Choiak, and the Tybi ‘according to the ancients’ the Tybi of the fixed year. — I believe this conclusion to be perfectly correct, but on referring to my notes of Youngs copy of the papyrus, and to a copy I made of the facsimile of Champollion and Silvestre, I find that the year of Antoninus is the first, not the 10th — the papyrus has *α* not *ι*. And I am confirmed by Mr. Sharpe’s Alexandrian Chronology where I find this papyrus referred to as of the first year of Antonine. I can scarcely doubt that M. Franz has introduced the error<sup>1)</sup>. It happens however that this error will not overthrow the conclusion of Dr. Brugsch. The Sothic cycle came to an end in the year of J. C. 139, the 2nd year of Antonine, on the 20th July of which year a new cycle began. Consequently in the first year of Antonine the months of the fixed and the vague year differed in numeration by one day. — The 17th Tybi of the vague year corresponded to the 18th Tybi of the fixed year, and the 18th Tybi of the vague year to the 19th Tybi of the fixed. Consequently if it were the 18th of Tybi of the vague year which was referred to as that ‘according to the ancients’, it would correspond with the 5th of December, and the 1st of Hadrianus would be the 26th November, that is the 30th Athyr of the Alexandrian year. It is only then the sup-

<sup>1)</sup> Die Lesung im Corp. Inscr. ist auch berichtigt von Hincks, On the various years and months etc. 1865. p. 6. 7. Der Irrthum ging aber zuerst von Letronne aus, La statue de Memnon, 1833. p. 189. — R. L.

position that the Tybi of the fixed year is referred to, which will bring Hadrianus into coincidence with the Choiak of the Alexandrian year — and our conclusion must be the same as that to which Dr. Brugsch had already come, that the year *κατ' ἀρχαῖον* is the fixed year of the Sothic cycle.

## IV.

The first Rhind papyrus tells us that in the 21st year of Augustus the 10th day of the month Epiphi corresponded with the 16th day of a certain festival called . In the Matériaux p. 92, Dr. Brugsch observes that if the 1st day of Thoth of the fixed (or sacred) year corresponds with the 30th Epiphi of the vague (or civil) year, then the 10th day of the vague Epiphi will correspond with the 16th of the fixed Mesori, and he concludes this month is referred to in the above passage. Pursuing this idea in the Zeitschrift (June 1866 p. 38) he infers that must be the name of the month Mesori in the fixed year calendar, and he there gives the calculation by which it appears that if 30 Epiphi (vague) = 1 Thoth (fixed), then 10 Epiphi (vague) = 16 Mesori (fixed). He bases the calculation upon the assertion that in the 21st year of Augustus, the 9th year B. C. the 30th Epiphi (vague) actually did correspond with the 1st Thoth (fixed). Unfortunately this assumption does not appear to be correct. The year 9 B. C. was the year 1314 of the Sothic cycle (commencing 20 July B. C. 1322), and it will be easily seen that the 1st Thoth (fixed) had then advanced upon the vague year 928 days, consequently the 1st Thoth (fixed) corresponded with the 29th Epiphi (vague) and not with the 30th as Dr. Brugsch assumes. The result is that 10 Epiphi (vague) corresponded with the 17th not the 16th Mesori (fixed). This want of exact correspondence certainly diminishes considerably the force of Dr. Brugsch's conclusions, and the only refuge is to suppose that the scribe of the Rhind papyrus has made a mistake, which certainly is not very improbable.

In a former note I suggested that the words appended to the name of Caesar in both the Rhind papyri might be translated "of his acquiring the dominion". — I identified with the Coptic ΛΩΛΓΙ or ΛΩΛΓΤΕ potestas, occupatio, dominatio. The construction seems to be this. The is a connective particle, joining a qualification to a noun, as it used in certain cases in Coptic, thus, ΟΤΑΓΕ Π-ΔΤΗΟΒΕ a sinless life. — The words might stand alone for 'the conqueror' but is added somewhat superfluously according to an Egyptian mode of speech of which numerous instances occur e. g. Papyrus D'Orbigny p. 6, l. 8. His elder brother made two blows at him en pa tem χatebu-f aar-f without hitting him, he did. — So in the D'Orbigny and Abbott papyri 'said he' is several times found added superfluously at the end of a speech. — The word which is used as a prefix in Coptic to numberless words expressing acts or qualities is probably a remnant of this peculiarity. It is a confirmation of the explanation I have given of that the title ΠΔ-Π-ΔΩΛΓΤΕ, cuius est potentia, is actually found as a title of Augustus. See Peyron s. v. ΛΩΛΓΤΕ referring to Zoega Catalogus p. 286. I had not noticed this fact when I wrote my first note.

With regard to the reckoning of the regnal years of Augustus, Censorinus tells us that the Egyptians dated his first year two years earlier than the Romans did, because Egypt had been brought under the Roman power at that time, although previous to Au-

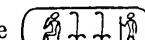
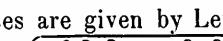
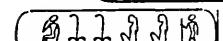
gustus being dignified with the Imperial title. — If the writer of the Rhind papyrus reckoned according to Roman fashion the 21st year of Augustus would be two years later i. e. B. C. 7, which brings us very near indeed to the year when the 30th Epiphi (vague) corresponded with 1st Thoth (fixed).

## V.

In the Esneh calendar the 26th of Paoni is marked as a new years day , and I have a conjecture to offer upon the possible origin of this mark of distinction. This calendar contains a list of all the feasts celebrated at Esneh, and that according to several different reckonings. Mention is made of the book or calendar of the gods, and also that of the ancients, and moreover the stele of Tothmes III is referred to for the institution of certain festivals. — The inscription does not mention the year when Tothmes founded and endowed these celebrations, but it is certainly not unlikely that it may have been at the same time as he founded others at Thebes in gratitude for his victories over the Syrians, and he began to do this in his 22nd or 23rd year. See Brugsch Recueil vol. I, page 52 and Plate XLIII. Now supposing Tothmes III to have begun to reign B. C. 1623 according to the calculation in a previous note, his 23rd year would fall B. C. 1601, and precisely in this year the 26th Paoni (vague) corresponded with the 1st Thoth (fixed). In other words it was a new years day according to the fixed or natural year. Is it not possible that he may have attached some endowment to the 26th of Paoni, as the new years day in that year, and that this day had continued to be celebrated as an  long after the name had ceased to be properly applicable to it? It is true that no mention is made of Tothmes III or his stele in this particular passage, and I leave it to my brother Egyptologists to consider the value of the suggestion. — Perhaps some other inscriptions relating to the festivals founded and endowed by Tothmes III, may be brought to bear upon the question.

Shanghai, February 1867.

### King Semempses and king Ases-kaf.

In a previous note I suggested that the name  4 Recueil pl. LXVII might be that of the 7th king of the first dynasty, Semempses. — The name with some variation occurs in several other texts, applied to or associated with that of a deity. Several instances are given by Lepsius in the treatise Ueber die Götter der vier Elemente. In Pl. I, No. II  is apparently identified with Amen. In Pl. II, No. IV the name  is applied to two of the eight Sesennu, represented as apes in the attitude of adoration. In this instance the last figure in the ring is not standing upright, but leaning on the staff, like an aged man. In Pl. IV, No. XIII the name of  is followed by . All these inscriptions are of late date.

Again in one of the Denderah inscriptions published by Dümichen 4 Recueil Pl. XXXIV col. 4. Hathor is named                                                                                                                                

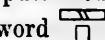
number; see the learned professors discussion of the subject at the end of the Treatise: *Ueber die Götter der vier Elemente*. Putting this question aside, a difficulty arises from the  or  at the end of the group. We find the same letter in another instance 4 Rec. XXXV 6, a.    so that there seems to be no mistake. — The whole phrase however seems to mean ‘the first family of gods’. — How the name in the royal ring is connected with the group is not clear. In the letters of the Ramesside period we find mention of the ‘Amen of Ramessu-Meriamen, the Ptah of Ramessu Meriamen’ etc. (Leiden pap. I, 360) and perhaps the name of the king here may be connected with the name of the deity in a similar way. But all these passages together seem to lead to the conclusion that the name   is that of some primeval deified king, like   the royal name of Osiris. I do not know that there is any reason why it may not have been adopted by an historical king, and that it may not have belonged as well to the 7th king of the first dynasty.

In the instance quoted in Plate XXXIV of the Recueil, the sign   is written, as usual in the Ptolemaic period,  , and it is followed by the arms  a variant of  which here evidently replaces the letters     It is remarkable that in another column of the same plate (4, b) the name Suten-Senen is written in a similar way     where the arms again replace  <img alt="Egyptian hieroglyph for a circle with a cross inside" data-bbox="11880 350

is also a standing figure, with a scepter. But I believe that the figure in this case is invariably represented with a tall crown on its head, which that in the Seti table has not.

Since despatching my note upon the antiquity of Denderah, in which I discussed the Har-šesu, or followers of Horus, and identified them with the *Nek̥ves* of Manetho, I have received a copy of M. de Roug 's valuable work on the Monuments of the first six dynasties, published last year, and I find that the learned Academician has expressed a similar opinion as to the meaning of the group Har-šesu (Recherches p. 163). When I wrote my note I was entirely in ignorance of the conclusions of M. de Roug , and can only congratulate myself at having arrived independently at the same result. In the distant country where I now write I cannot always keep myself *au courant* with the latest views promulgated in Europe, which must be my apology, if I sometimes tumble upon what has been already enunciated by others.

In the learned work above mentioned M. de Roug  has established the position of the king  as successor of Men-kau-ra or Mencheres and compares the name Ases-kaf with that of Asychis, the successor of the Mycerinus of Herodotus. The name admits of no assimilation to any of those of the 4th dynasty which follow Mencheres in the list of Manetho, namely Ratoises, Bicheris, Sebercheres, and Thamphthis, — which is certainly surprising.

I have never been able to discover the grounds upon which the value *as*, was first assigned to the group . It is so given in Bunsen's Egypt, on the authority I suppose of M. Birch and has always passed current. The only confirmation that has fallen in my way is in an inscription published by Sharpe (Egypt. Inscription 2nd series Pl. 94, l. 2) from a stele in the British Museum where  seems to replace the common word  *as*, tomb. — But this is not very conclusive. — Now in the inscriptions published by M. Dümichen in the 4th volume of the Recueil des monuments, I find the word  frequently taking the place of . Thus in Pl. XLVI at col. 31 the god Num is called     *ba ... s en šu*, while in col. 24 he is called     *ba šeps en Ra* and in col. 28     *ba šeps en Asar*. Again in Pl. IX frequent mention is made of a vessel called    *karhu*, a name which recalls the 'vasa Callaina seu Alexandrina' mentioned by the physician Actuarius. The stone Callais was of a green colour, and considered precious. Now the epithet usually joined with *karhu* in the Dendera inscription is  *šeps*, but in col. 50, a. of Pl. IX  is substituted, and in col. 54 we find   , where the figure  seems to be a variant of . Again in two inscriptions which are nearly identical in Plates LVIII and LIX we have (LVIII B. 20)    and (LIX, 19)    . From the examples it is clear that  is either a variant of  or it is a word with an equivalent meaning. The sense of  (or  as it is usually written in inscriptions of the 12th and earlier dynasties) is clear enough. It means 'worthy or noble' when applied to a person, 'precious, esteemed', when applied to a thing. In no case does it seem to correspond with the Coptic &C *vetus, antiquus*, which is written   in Egyptian. — In the D'Orbigny papyrus  is used to signify queen. — On the whole I am inclined to think that  is the phonetic spelling of , and consequently the name of the king, the successor of Menkaura will be not Ases-kaf, but Sepss-kaf, or adding the word Ra (as in Usercheres from User-kaf) we have Sepss-kaf-ra, which is

obviously not far from Σεβερχερης. the third king after Mencheres in Manetho's list. I have never met with the word  in texts of early date, except in one instance given by M. Dümichen from the Abydos Temple 4 Recueil LVII, 5 where we have   'noble divine image' (?) The word *seps* may be compared with the Coptic  dignus, also with    dignus, and   laudare. The changes which the Coptic makes in the old Egyptian by transposition, insertion, and cutting off of letters are so extraordinary that I think these approximations will not appear unreasonable. I am even inclined to believe that   which is found in certain cases, may be the primitive Coptic form of  , the  having been cut off under the belief that it was merely the 3 person fem. verbal prefix. See Peyron s. v.   . The word   occurs, which is formed precisely as if the initial  were part of the root. — The word   differs from *seps* only in the insertion of an  , of which an instance occurs in   from the Egyptian *sesu* servire, ministrare.

One word more as to the group  . The sitting figure seems to represent a statue, and in order to make the word *seps* with the assistance of the  affixed, its phonetic value should be  *sep*. — Now amongst the numerous words for statue which occur in the texts I find in 4 Recueil Pl. LXXVII, 3 one which has precisely this sound written thus  *sep*.

Shanghai, February 1867.

C. W. Goodwin.

## On the interchange of the letters and in Egyptian.

By C. W. Goodwin.

The letter *n* is occasionally interchanged with *l* and *r* in several languages. Thus in Hebrew we have  and  , a room or cell, Gr. λέσχη;  and  , to press. In the book of Daniel the Greek ωαλνήσουν is written ωνήσουν, and the Heb.  , son, becomes  in Aramaic. In Greek the Dorians said ἡνθον for ἡλθον, βέντιστος for βέλτιστος. In the Coptic a few examples of this change occur. Thus we have  and  , a furrow, Heb.  . The Memphitic   , a turtle-dove, is in Sahidic   ; while Sahidic   , a bat, becomes   in Bashmuric.

The ancient Egyptian supplies a larger number of instances which it will be useful to collect.                         <img alt="Egyptian character for 'n'" data-bbox="11860 640

the name of this people is written  |  | where the determinative symbol of a man using the instrument , the well-known phonetic *mer*, is remarkable. In 2 Sall.  $\frac{4}{9}$  and 1 An.  $\frac{1}{8}$ , the verb  |  | is also determined by the same figure, and the operation intended by the word *meni* seems to be either hoeing the ground or perhaps rather chopping wood or stone. — The term *menti* would then mean agriculturists, or handicraftsmen rather than shepherds, and the word is to be compared with Copt.  construere, sculpere, rather than with  pastor. — The tool  was probably called both *mer* and *men*, and these two appellations may have been applied to different varieties of it; the hoe used for tilling the ground (compare the Latin *marra*) and the chisel or hatchet for cutting wood and stone. — A trace of the wavering pronunciation between *men* and *mer* is found in the Coptic  |  | the same as  to love, corresponding to the well-known  |  |.

May not the word  |  | or  |  | *meni* or *menfi*, infantry, be connected with Copt.   a spear or javelin?

 |  & *serati* the nostrils, is another form of the word  |  |  |  | *χenti*, which originally must have had the same signification. The Coptic has  |  |.

The word  |  | *merhu* has been translated salt, oil &c. It probably had more significations than one, and may have been pronounced with variations of the vowel sounds in different senses. Etymologically it is identical with  |  | *menhu*, of which one signification is beeswax. — From this root a numerous family of words proceeds signifying various kinds of natural products both mineral and vegetable. — Thus we have Copt.   sale condire,   salsugo, Heb.  salt, and  to salt. In Hebrew and Arabic there is also  to rub with oil, and Arab. *marham* ointments. — Again Copt.   wax, but in Bashmuric, this form also means salt. The root appears again in     *bitumen*, pitch in Hebrew  . The shortened form   (the  being dropped) signifies bitumen or fat (*adeps*). In the word    sugar, the component   seems to mean honey. (See Peyron s. v.) The Hebrew  manna is evidently connected with  |  | *menhu*, wax, and the Gr.  Lat. *mel*, honey —  *myrrha*,  *myrrh*,  *μορφα*, fuller's earth (Copt.         *apoθητ*) appear notwithstanding the differences of the substances to be all essentially the same word.

The word  |  | *kark* occurs in several papyrus (6 An.  $\frac{4}{14}$ , L.I. 344  $\frac{6}{14}$ , L.I. 370, b) from which I cannot determine its sense, but the addition of the arm  shows that originally at least it expressed a limb of the body, and the Coptic furnishes us with the words   *humerus*, and   *manus*, *ulna*, *brachium*, both evidently forms of this word.

The word  |  | *kanhu* to darken, or become dark occurs on a tablet in the Brit. Museum No. 551  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  | *when the earth is darkened thou reposest in thy house*. — This word must be a form of  |  | *karkhu* night Copt.       *ezopg*.

In late inscriptions the old form of the conjunctive particle  |  | *hna*, and, is constantly replaced by  |  | *har*.

The Coptic name         *An-Ment*, in Greek *Eγμωντις* is derived from the ancient  |  |  |  |  |  |  |  | *An* of the god *Ment*, by the same simple change of *n* to *r*, dictated in this case perhaps by euphony.

The eye must have had the sound both of *ar* and *an*, as we find it as a complementary phonetic in the groups and . The verbal prefixes and were probably one and the same word originally, though they early came to be used in different ways. — The particles and are often used indifferently, and seem to be essentially the same.

 *nas* the tongue becomes  $\lambda\acute{e}c$  in Coptic. The word is perhaps the same radically with  *nasr* a flame, that is a tongue of fire. Compare the Hebrew נֶשֶׁר the tongue.

In a medical papyrus I have found the words  'the passing of every drop of blood'. The word  arar here evidently means drop, and we may compare it with Copt.  $\alpha\tau\sigma\eta$  gutta,  $\alpha\tau\epsilon\pi\pi\alpha\tau\delta\eta$  versicolor, spotted. This will probably explain some obscure passages in which this word occurs. See for instance pap. Leid. I, 348 rev.  $\frac{4}{10}$  where M. Pleyte has accepted the meaning of basilisk or Uræus for  (the same word as  to all appearance), which gives no intelligible sense. The meaning 'drop' will suit this passage very well.

The word  *aramau*, together with, is one of constant occurrence in texts of the 19th and 20th dynasties. Its meaning was first discovered by myself, and published in my *Essay on the Hieratic papyri* 1858. It appears to be only an elongated form of  *ar-ma*, by the side of, and I am not aware that it is found in any text of the Old Empire. Many instances of it are now well known, but I will point out a few which may have escaped observation.

Pap. Abbott 1 last line:



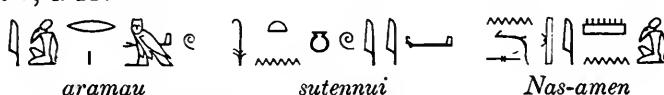
The policemen of the cemetery who were with them.

Pap. Abbott 5. ll. 19, 20;



The head-man of the town was with him, he began to quarrel with the men.

Pap. Abbott 7, l. 11:



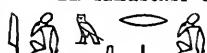
'Together with the officer Nasamen'.

Pap. Abbott 7, l. 13:



Let them tell every thing that happened. They proceeded forth *with* them &c.

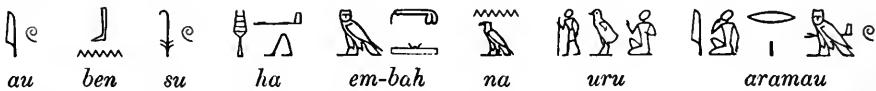
In Anastasi 5, pl. 14, l. 4 the word is written by mistake of the scribe I suppose,





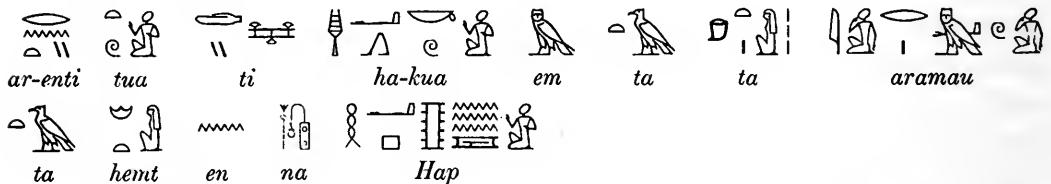
Behold did not people go *with* her?

Anast. 6, pl. 2, l. 8:

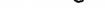


He did not stand before the rulers *with* (them), i. e. the slaves whom he had kidnapped.

Anast. 6, pl. 6, l. 13:



I remained standing in the assembly (or hall?) with the wife of the scribe Hap.

I have said that  is probably only a lengthened form of , which is used in a somewhat different sense, namely near, beside, upon. It may have been written thus in order to distinguish it. In Coptic it reappears in a short form, namely in the word **neu**, with, the *r* having suffered commutation into *n*.

The word  *nimau*, who, answering to the Coptic , of which I first gave the translation in my Essay 1858 p. 234 in a passage of the D'Orbigny papyrus, seems to be an elongated form of the shorter interrogative *ma*, which is found Todtenb. c. 58, cols 1. 2. — In cap. 122 col. 1 in a duplicate of the passage we have  *erma* or *rama* instead of *ma*<sup>1</sup>), and I have observed another instance in the Leiden papyrus I, 344,  $\frac{3}{12}$ :



*What treasury was without its excellent manufactures?*

The words  und  are but varieties of the same term.— In texts of the old Empire it is written simply . The Berlin papyri II, III and IV contain several instances.

Shanghai, February 1867.

<sup>1)</sup> This was pointed out in my notes upon interrogative particles published by M. Chabas — *Mélanges* 1<sup>re</sup> série p. 82.

## Erschienene Schrift.

R. Lepsius, Grundplan des Grabes König Ramses IV. in einem Turiner Papyrus. Berlin 1867. 4°. (mit 1 Tafel) (aus den Abhandl. der Berlin. Akad. d. Wiss. 1867).

# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Strasse 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

**November**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1867.**

### Inhalt.

Das ägyptische Troja, von H. Brugsch. — Notes on Egyptian Numerals, by C. W. Goodwin. — Miscellanea III., by P. Le Page Renouf. — Benachrichtigung.

### Das ägyptische Troja.

In den Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon (Paris 1864) hat Herr de Rougé, der Verfasser dieser historisch wie philologisch inhaltsreichen Abhandlung, die erste Frucht der letzten französischen Mission nach Aegypten, eine geschichtlich ungemein wichtige Inschrift aus der VI. Dynastie publiziert, welche dem Grabe eines gewissen *Una* (s. S. 117 fl. u. Taf. VII fl.) entnommen ist. Der Verstorbene, ein vornehmer Hofbeamte, erzählt darin in der bekannten alterthümlichen Weise jener Zeit, die wichtigsten Momente seines Lebens, und hebt besonders sein Verhältniss den herrschenden Pharaonen gegenüber hervor, welche ihn für mannichfache Dienstleistungen durch Belohnungen zu ehren nicht unterlassen hatten. Zu seinen Hauptthaten gehört unter anderem (s. de R. S. 119)



das Herbeischaffen von einem Steine weissen Sarg aus Rufu  
d. h. „der Transport eines Sargkastens aus Kalkstein vom Lande Rufu her“. Das in Rede stehende Land Rufu (in dem Zeichen  liegt eine Verschreibung an Stelle von  = *fū* versteckt, wie bereits Herr de Rougé in der Note 3 auf S. 119 richtig bemerkt hat, erscheint zu wiederholten Malen auf einzelnen Denkmälern. Der Verfasser bemerkt darüber: Ce pays de Rufu reste à déterminer: ses carrières sont assez souvent mentionnées. Dasselbe Land findet sich l. l. S. 129 nach einer Inschrift in einem Grabe zu Saqqarah erwähnt. Der ehemalige Inhaber des Grabes, ein gewisser *Rā-merī-ānχ*, führt darin den Titel  *mur Rufu* „gouverneur de Rufu“, wie Hr. de Rougé überträgt, in dem er gleichzeitig dazu bemerkt: Cette région est également citée, dans un tombeau de Béni-Hassan, comme une contrée de chasse. Wo lag dies Land? welche Benennung führt es heute? welche Spuren haben sich darin aus den Zeiten des ägyptischen Alterthumes erhalten? Ich hoffe in der folgenden Untersuchung die Antwort auf diese drei Fragen und die Beweise dafür dem Leser zu gewähren.

Als geographische Vorbemerkung will ich erwähnen, dass noch gegenwärtig eine von den Reisenden in Aegypten viel besuchte Oertlichkeit, in dichter Nähe von Kairo, die sogenannten Felsenhöhlen von Tura und Massara sind. Dieselben befinden sich in etwa

einstündiger Entfernung von Kairo südwärts gelegen, in dem Kalksteinhöhenzug, welcher sich parallel dem Ufer des Niles, auf der arabischen Seite Aegyptens von Süden nach Norden hinzieht, in der Nähe von Kairo in einem Winkel nach dem Golf von Suez zu abspringt und von den Bewohnern der Khalifen-Stadt mit dem Namen des Mokattam bezeichnet wird. Die von mir häufig besuchten Höhlen bilden gewaltige Säle nach allen Dimensionen hin, in denen die Spuren uralter Werkthätigkeit allenthalben sichtbar sind. Hier wurden die Kalksteine gebrochen, welche die äussere Bekleidung der Pyramiden, auf dem gegenüberliegenden Ufer des Niles, auf dem Hochplateau der libyschen Wüste, bilden, hier die Steine zu den Tempel- und Gräberbauten, hier endlich Särge und fünfeckäre Denkmäler aller Art von den Kalksteinwänden kunstgerecht in würfelförmigen Stücken bereits von den ältesten Bewohnern des Niles losgelöst. Die Werkstücke wurden auf Dämmen von den Oeffnungen der Felsenhöhlen nach dem eine halbe Stunde weitab gelegenen Ufer des Stromes geschafft, um über den Fluss nach Memphis, nach der Nekropolis dieser Stadt, und nach sonstigen in der Nähe gelegenen Oertlichkeiten weiter befördert zu werden.

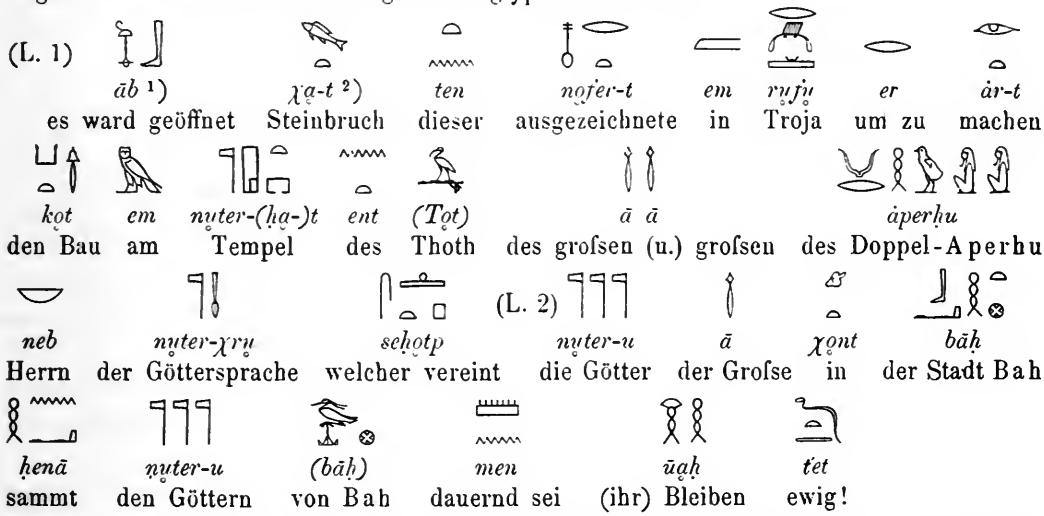
Die Alten kannten diese Höhlen und Steinbrüche sehr genau. Der gewissenhafte Strabo, im XVII. Buche seiner Geographie, berichtet schon über dieselben, ja er kennt hier einen „troischen Berg“, *Tρωικὸν ὄρος*, — denselben welchen Ptolemäus *Tρωιγοῦ λίθον ὄρος* benennt, — mit einer Höhle, in dessen Nähe beim Flusse ein Dorf Namens Troja, gelegen war, mit dem Zusatze „eine ehemalige Kolonie gefangener Troer, welche dem Menelaus folgten und dort blieben“.

Bereits in meinen geographischen Untersuchungen habe ich an verschiedenen Stellen darauf hingewiesen, dass dieser Ort Troja, dessen Lage Strabo so unzweifelhaft sicher angiebt, vollständig identisch sei mit dem heutigen Dorfe Tura, am rechten Nilufer, am Fusse der danach benannten gegenwärtig ausgebeuteten Steinbrüche von Tura. Die Identität beider, sowohl was Namensform als Oertlichkeit anbetrifft, ist über jeden Zweifel erhaben.

Dass wir bei dem strabonischen Troja nicht etwa an eine Ableitung von dem Troja der Ilias zu denken haben, wie Strabo selber zu vermuten scheint, liegt auf der Hand. Die Alten waren in derartigen Combinationen bei Namensähnlichkeiten äußerst schlagfertig und selbst unsere kritische Zeit ist ja an derartigen Beispielen nicht arm. Dem Troja der Alten lag nämlich eine ähnlich klingende altägyptische Localbezeichnung einer Oertlichkeit bei den Steinbrüchen und für die Steinbrüche selber zu Grunde, — dieselbe, um es von vorn herein zu sagen, welche wir oben in der Form *Rufu* kennen zu lernen Gelegenheit hatten. Das alte Wort ist zusammengesetzt aus  *rū*, *rō*, kopt. **po**, **pō**, **pē** M., **λε**, **λω** B. os, *porta* (masc. generis) und aus    und ähnliche Varianten mit der Lautung *fu* (s. mein Wörterbuch S. 540 lin. 5 fl.) kopt. **Orei** M. **ore**, **orei**, **othor** etc. longe distare, distans, remotus, longinquus.  *ro-fu*, **pō-orei** hatte also die Bedeutung von „weites Thor, weites Felsenthor, weiter Saal“, und dieselbe Zusammensetzung scheint in dem koptischen **pāoṛh** cubiculum, cella, cubile enthalten zu sein.

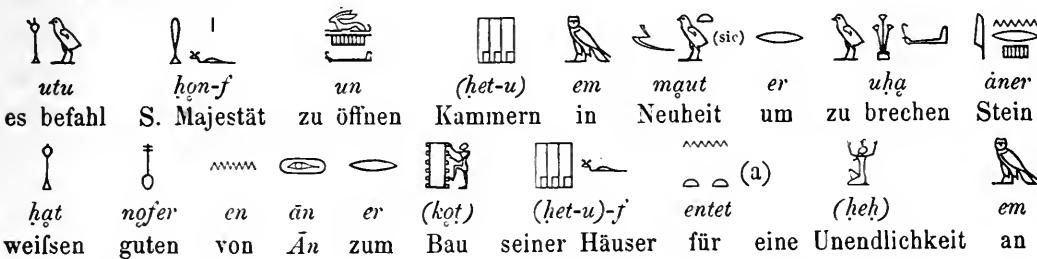
In der That geht das alte Troja aus diesem *Rufu*, **pōore**, durch die bei geographischen Bezeichnungen so häufige Vorsatzsilbe **τ&**, alt *ta* (= η τοῦ) in der Verbindung *Ta-rufu*, **τ&-pōore** „die Gegend des breiten Felsentores“ fast unwillkürlich hervor. Hier die vollen Schlussbeweise für die Identität.

In einigen der erwähnten Felsenhöhlen welche in der Nähe des Dorfes Tura mit ihren weithin sichtbaren gewaltigen Oeffnungen beginnen und sich bis nach Massara, eine gute halbe Stunde südwärts in dem öden Felsenzuge ausdehnen, finden sich sogenannte Felsentafeln aus der vorchristlichen Epoche. Die jüngste derselben, aus der Zeit Königs Nectanebos II (vergl. meine Histoire de l'Égypte p. 286) herrührend, beginnt mit folgenden Worten einen dreizeiligen hieroglyphischen Text:



Wir lernen aus dieser Inschrift die oben besprochene Localbezeichnung der Steinbruchgegend in der schlageudsten Weise kennen. Bemerkenswerth ist der Mangel des gewöhnlichen Determinativzeichens ⌂ hinter *Ryju*, aus dem einfachen Grunde, weil der Schreiber der Inschrift die Grundbedeutung des Wortes, „weites Thor“, im Sinne hatte, nicht aber den geographischen Eigennamen.

Zwei andere, nicht weniger interessante Texte in den Felsensälen zwischen Tura und Massara versetzen uns in die Zeiten der 18. Dynastie. Man wolle vergleichen ihre Publication in Lepsius' Denkmälern III, 71, a und b. Die erstere ist datirt vom Jahre 1 der Regierung des dritten Amenophis, die andere vom Jahre 2 desselben Königs, also um die Mitte des 16 saec. vor Chr. Geb. nach meinen Ansätzen in der Histoire d'Égypte. Die Texte, welche auf zwei Felsentafeln in den Steinbrüchen von Tura bezügliche Abbildungen begleiten, sind beinahe gleichlautend, und in beiden wird die Gegend der Steinbrüche, ohne Anfügung eines Determinatifs, durch die variirende Schreibung ⌂ ausgedrückt. Ich gebe in Folgendem den Text nach der Inschrift a, unter Beifügung der Varianten in b:



<sup>1)</sup> In Bezug auf die gegebene Bedeutung dieses Wortes „öffnen“, verweise ich auf mein Wörterbuch S. 172 fl. s. voc. ḥba.

<sup>2)</sup> Vergl. mein Wörterbuch S. 53 Lin. 14.

(renpi) em-χet k̄im-t hon-f (het-u) entet em Rufui  
 Jahr(en) nachdem gefunden hatte S. Majestät die Kammern welche in Rufui  
  
 üqu er fex üar-t ter hau χeper-u χer hā-t  
 entgegenelend dem Verfall grofsen seit den Zeiten der Gewesenen am Anfange  
  
 än hon är em maut  
 durch die Majestät wurden gemacht (sie) in Neuheit.

(Var. b: 1) (2) d. h. „Se. Majestät befahl zu öffnen neue Felsenkammern, um vortrefflichen Kalkstein von än zu brechen zum Bau seiner lange Jahre dauern sollenden Häuser, nachdem Se. Majestät gefunden hatte, daß die Felsenkammern in Troja einem bedeutenden Verfall entgegengesetzt waren seit den Zeiten der früheren Geschlechter. So wurden sie durch die Majestät erneut.“

Aus beiden Inschriften erkennen wir somit die sichere Angabe heraus, daß Amenophis III gleich im Anfange seiner Regierung neue Steinbrüche öffnen ließ Behufs der Gewinnung eines guten Kalksteines zu Dauerbauten.

Zwei andere Felsentafeln in den Höhlen von Massara, gleichfalls in Lepsius' schönem Denkmälerwerk publicirt (Abth. III, 3, a und b), melden ähnliches aus der Regierungszeit Königs Amosis, des Stammvaters der Dynastie der Thothmosis und Amenophis. Leider sind die eigentlichen Texte, welche vom Jahre 22 der Regierung Königs Amosis datiren, sehr zerstört, doch läßt eine gegenseitige Vergleichung manche sichere Restitution zu, wie ich sie in folgendem mit Zugrundelegung des Textes a für Zeile 2 und 3 durchgeführt habe.<sup>1)</sup>

un hetu em Rufui-t set-t äner hat nofer  
 geöffnet wurden Kammern in Troja geschnitten wurde Stein weißer guter  
  
 en änū er het-u-f ent (heh-u) em (renpi-t-u)  
 von Än für seine Häuser von Unendlichkeiten an Jahren.

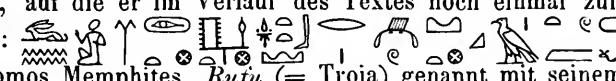
Aus dem weiteren Verlauf erhellt, daß diese Steine zum Bau von Heilighümern des Ptah von Memphis und des Amon von Theben, so wie für andere Localitäten bestimmt waren, daß man Rinder als Zugvieh zum Transport der grofsen auf Schlitten gezogenen Blöcke verwendete so wie schliefslich, daß bei diesen Arbeiten beschäftigt wurden. Mit diesem Namen, wie ich bereits in meiner Geographie III, S. 75 erwähnt habe, bezeichnet man die semitischen an den Grenzen Aegyptens herumziehenden Hirtenvölker und Nomaden, welche in einem ähnlichen Verhältnisse wie die Juden zu den Aegyptern stehend zu denken sind. Die Fenxu („Träger des Hirtenstabes“) waren Frohnarbeiter in vollstem Sinne des Wortes.

Die folgende Inschrift, einem Sarkophage in Bulaq entlehnt, mit welcher ich die Reihe

<sup>1)</sup> Die in [ ] eingeschlossenen Gruppen sind nach Analogien restituirt.

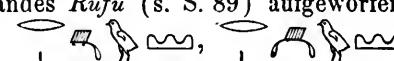
hieroglyphischer Texte beschließe, giebt uns die endgültigsten Beweise für die oben besprochenen geographischen Gleichstellungen. Ein gewisser Onnophris, sicher nicht älter als die 26. Dynastie, erzählt in einem längeren Texte sein Leben und erwähnt unter anderem:

  
Hor em Rufu Anep sep Ptah em (sebt-)het abtet

des Horus in Troja des Anubis des Sep des Ptah in Memphis des Ostens d. h. „des Horus in Troja, der Götter Anubis, Sep und Ptah auf der Ostseite vom Nomos „Memphites“, auf die er im Verlauf des Textes noch einmal zurückkommt. Ein wenig später sagt' er:  „ich war in *An* des östlichen Nomos Memphis, *Rufu* (= Troja) genannt mit seinem Namen“.

Diese kurzen Texte lösen die ganze Frage mit einem Schlag. Sie lehren uns:

1. dass *Rufu* (determinirt durch den Berg ) der besondere Name für die Gegend *an* war,
2. dass dieses *An* auf der östlichen Seite des Nomos Memphis, also wie wir oben bereits im voraus erwähnten, im Angesicht von Memphis und der Pyramiden gelegen war,
3. dass daselbst eine besondere Horus-Form als Localgott verehrt wurde, der sich neben den übrigen erwähnten Göttern bereits auf den älteren Felsentafeln von Tura und Massara erwähnt findet (vergl. die oben citirten Felsentafeln in Lepsius' Denkmälern).

Die Fragen, welche ich vorher in Betreff des Landes *Rufu* (s. S. 89) aufgeworfen habe, erledigen sich also in der vollständigsten Weise. 

(Alt. Reich),  (XVII—XVIII. Dyn.),  (XXX. Dyn.),  (Neues Reich) ist die altäg. Bezeichnung des von den Griechen Troja getauften Ortes am Fusse der heutigen Steinbrüche von Tura und Massara, und, wie ich gleich hinzufüge, die Urmutter der koptischen Bezeichnung der modernen Khalifenstadt Kairo!

Die letztere führt nämlich in den koptischen Handschriften den Namen  (vergl. Champollion, l'Egypte s. l. phar. II, 371). Ich bin der festen Ansicht, dass dies Wort hervorgegangen ist aus jenen älteren Formen *Rufu*, *Rufui* (über den Wechsel zwischen *r* und *l* habe ich kaum nöthig etwas zu bemerken), die zur Bezeichnung der ganzen am Fusse des Mokattam belegenen Landschaft bis in die Nähe von Kairo hin dienten. Da die ältere Bedeutung dieser Oertlichkeit sich in den späteren Zeiten der Geschichte auf Kairo übertrug, so ist es natürlich dass auch der Name eine Wanderung anstellte, die durch zwei eine gute halbe Stunde von einander getrennten geographische Punkte — Tura und Kairo — an ihren äußersten Grenzen bestimmt ist. Es würde den für Aufsätze unserer Zeitschrift bestimmten Raum überschreiten, wollte ich auf die geographisch-historisch, und noch mehr mythologisch wichtigen Folgerungen eingehen, welche sich an die richtige Bestimmung der Landschaft *Rufu* knüpfen. Ich muss dies dem Leser überlassen dem dieser Name *Rufu* oder seine andere Benennung *An* mehrfach in den Inschriften entgegentreten wird. In der von Hrn. de Rougé l. l. S. 119 citirten Stelle, in welcher die Erklärung jenes Eigennamens dem französischen Akademiker eine Schwierigkeit bereitete, ist somit von „dem Herbeischaffen eines Sarkophages von Kalkstein aus den Steinbrüchen von Troja-Tura“ die Rede, und damit eine ebenso einfache als der Sache angemessene Auflösung des dunklen Sinnes gegeben, welcher sich an das bisher unerklärte Wort *Rufu* knüpfte.<sup>1)</sup>

H. Brugsch.

<sup>1)</sup> Bei dieser Gelegenheit sei mir eine Berichtigung gestattet. In dem oben citirten neusten

## Notes on Egyptian Numerals by C. W. Goodwin.

The January number of the *Zeitschrift* has just reached me, containing M. Pleyte's observations upon an opinion expressed by myself that the Egyptian tens were plural forms of the corresponding units, as in Hebrew. I fully agree with M. Pleyte, upon the advantage to science to be derived from the free conflict of opinions, and I cordially welcome his criticisms. — If I see reason to differ from him I shall endeavour to reply with candour, leaving others to judge of the value of what may be advanced on both sides.

And first I must disclaim having enounced, or at least intended to enounce, a general rule applicable to all the tens. — My conclusion was based partly upon the Coptic numerals themselves, and it is obvious that no relation of singular and plural exists between **כְּמָר** 2 and **אַוְתָן** 20 — between **וְוִילָת** 3 and **וְוִילָתָן** 30, or between **וְתָוֵת** 4 and **וְוִילָתָן** 40. My remark was meant simply to apply to 50, 60, 70, 80 and 90, which in Coptic certainly stand in close etymological relation with, 5, 6, 7, 8, and 9, and mutilated as some of the forms are, I still think that the relation must originally have been that of plural to singular. — On the other hand I agree with M. Pleyte that the pronunciation of the Coptic numerals represents that of the ancient names, only I think in some cases the Egyptians had more than one name for this same numeral, as **סֶסֶנְנוּי** and **הֵמֶן**, *sesennui* and *hemen* for 80; **פָּטָע** *patu* and **פָּסִית** (pron. **פָּסִיט**) *psit* for 9. —

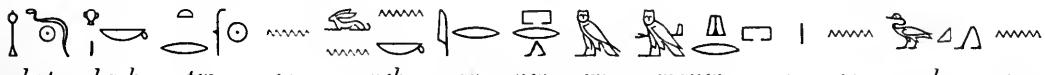
I had previously contemplated sending some notes upon the numerals to the Zeitschrift, but M. Pleyte having now opened the subject, I will not at present anticipate anything he may have to say but will confine myself in this note to the numerals which he has already discussed, concerning which I have some remarks to make.

1. The occurrence of  $\hat{\text{I}}$  for the ordinary numeral I is referred to by M. Pleyte. I do not know whether any one has remarked the converse case of the use of I for  $\overleftarrow{\text{I}}\text{---}\overrightarrow{\text{I}}$  (with  $\sim\sim\sim$ ) as the indefinite article. — The Egyptians said  $\overleftarrow{\text{I}}\sim\sim\sim\sim\sim\sim\overrightarrow{\text{I}}$   $\text{ua en mu ua}$ , ‘a great river’, and  $\text{I}\sim\sim\sim$  is used occasionally in the same way. Thus Prisse Pap. VI. 2:



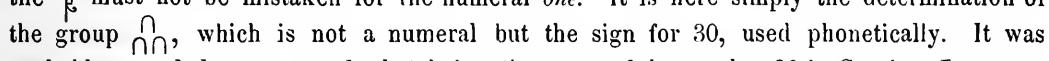
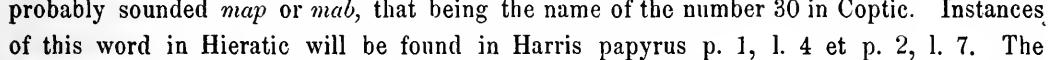
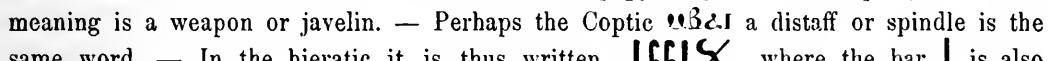
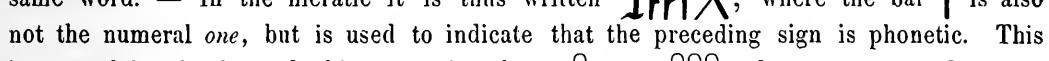
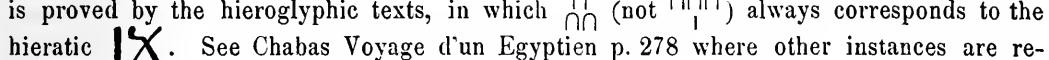
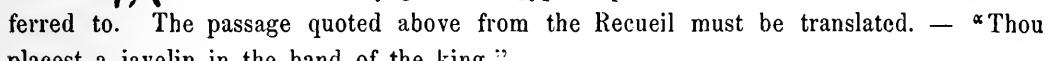
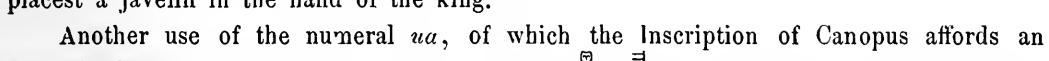
"When a man becomes old he is deteriorated in all things." — Again in a very remarkable passage in the same papyrus pl. XIV. l. 12, 13:

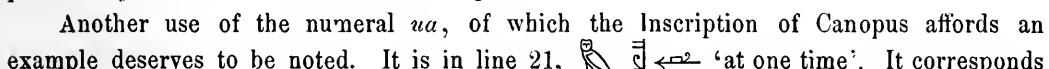
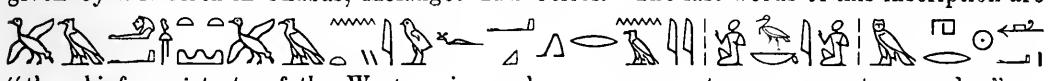
Werke des Herrn de Rougé bemerkt der scharfsinnige Autor, in Bezug auf die Stelle  welche er überträgt: „Sa Majesté m'envoya à Ha-nub pour en rapporter une grande table (d'albâtre) de Ha-nub“, S. 140: „M. Brugsch n'a pas trouvé de renseignements sur la ville nommée *Ha-nub*, qu'il conjecture avoir été le vrai nom de Canopus. Im Gegentheil habe ich in meiner Geographie Bd. I, S. 225 wörtlich folgendes angeführt: „Damit (mit dem Stadtnamen) ist nicht zu verwechseln die Gruppe *Ha-nub-t*, „Haus „der Nub“, womit nichts anderes als im Allgemeinen der Berg, das Gebirge, bezeichnet wird, „dessen Herrin die Göttin Nub war; der Ausdruck wird von dem Berge als solchem, wie von „dem Berge als Necropolis gebraucht u. s. w.“, indem ich zugleich mehrere sehr zutreffende Beispiele habe folgen lassen. Diese von mir hier angezogene Stelle ist sicher den Blicken des Hrn. de Rougé entgangen.

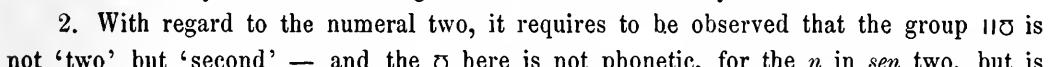
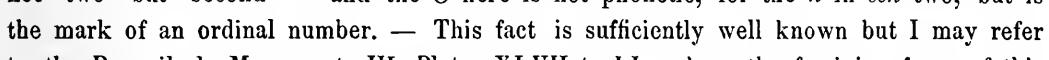
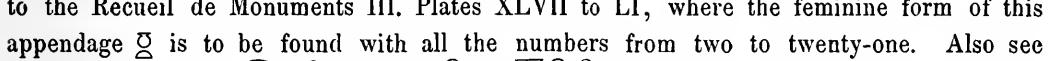
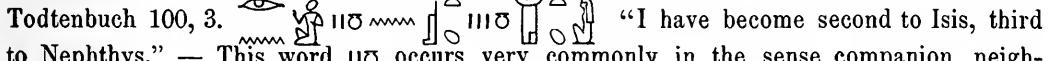
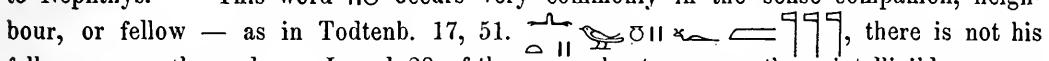
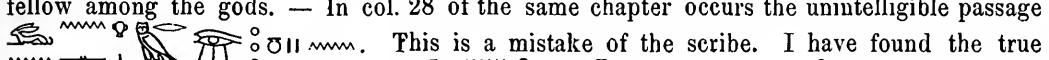
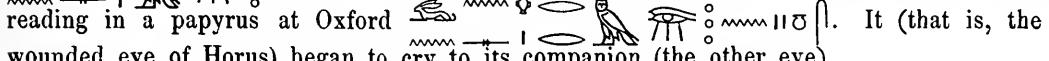
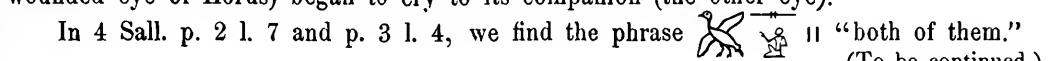
  
 hat ha-k ter en unnek ar per em mayer ua en aka en  
 "Let thy face be white (i. e. enjoy thyself) whilst thou livest; has there issued from the coffin (mayer, chest) one who has entered therein?" — Again Pl. XVIII. l. 10, 11:

  
 aka r-ek em sep ua en ubu

which appears to mean, "if on any occasion an artist comes to thee."

In the passage III. Recueil de Monuments Pl. LVIII. col. 5 the  must not be mistaken for the numeral *one*. It is here simply the determination of the group , which is not a numeral but the sign for 30, used phonetically. It was probably sounded *map* or *mab*, that being the name of the number 30 in Coptic. Instances of this word in Hieratic will be found in Harris papyrus p. 1, l. 4 et p. 2, l. 7. The meaning is a weapon or javelin. — Perhaps the Coptic  a distaff or spindle is the same word. — In the hieratic it is thus written , where the bar | is also not the numeral *one*, but is used to indicate that the preceding sign is phonetic. This is proved by the hieroglyphic texts, in which  (not ) always corresponds to the hieratic . See Chabas Voyage d'un Egyptien p. 278 where other instances are referred to. The passage quoted above from the Recueil must be translated. — "Thou placest a javelin in the hand of the king."

Another use of the numeral *ua*, of which the Inscription of Canopus affords an example deserves to be noted. It is in line 21,  'at one time'. It corresponds to the Greek *πότε*, and means 'at any time' or 'at some time' hereafter — (einstmals, Lepsius). This is exactly like the English phrase "one day", in such expression as "if it should one day happen" — "this will be heard of one day." — I have noted a similar instance in a hieratic inscription in the British Museum of which an account has been given by Dr. Birch in Chabas, Mélanges 2nd Series. The last words of this inscription are   
 "the chief magistrate of the West region, who may come to my servants one day" — i. e. whoever may be the chief magistrate of the West at any time.

2. With regard to the numeral two, it requires to be observed that the group  is not 'two' but 'second' — and the  here is not phonetic, for the *n* in *sen* two, but is the mark of an ordinal number. — This fact is sufficiently well known but I may refer to the Recueil de Monuments III. Plates XLVII to LI, where the feminine form of this appendage  is to be found with all the numbers from two to twenty-one. Also see Todtenbuch 100, 3.  "I have become second to Isis, third to Nephthys." — This word  occurs very commonly in the sense companion, neighbour, or fellow — as in Todtenb. 17, 51.  there is not his fellow among the gods. — In col. 28 of the same chapter occurs the unintelligible passage  This is a mistake of the scribe. I have found the true reading in a papyrus at Oxford  It (that is, the wounded eye of Horus) began to cry to its companion (the other eye).

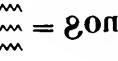
In 4 Sall. p. 2 l. 7 and p. 3 l. 4, we find the phrase  "both of them."  
 (To be continued.)

### Miscellanea III.

by P. Le Page Renouf.

S. Zeitschr. 1867. p. 66.)

10. I am not going positively to propose a new reading for the *wasp*, , in the royal titles, but merely to call the attention of my learned colleagues to a text which is perhaps worth studying. On a good many monuments we find representations of series of men wearing respectively the crowns peculiar to Upper or to Lower Egypt. Over one series we often find written  and over the other series . Now on the sarcophagus of Seti I (see Sharpe, pl. 10) I find  over the first series but  over the second. Has this last group anything to do with the reading of the *wasp*? No light is thrown upon it by the text which refers to the picture beyond a play on the word . Nor does Coptic here come to our aid, though it helps us to identify other words of the same reading. Of the three letters in  the first corresponds to a Coptic ,  or , the last to an  which may pass into  and thence into . And according we find

- |  |  |
|--|--|
| 1)  = Chnubis, the god.   | 4)  =  |
| 2)  =  . <i>conjugere.</i>         | 5)  =  |
| 3)  =  , <i>corbis, canistrum.</i> |  |

In plate C., col. 4, of M. Dümichen's Kalenderinschriften  is found as an equivalent of . The importance of this new value will be seen on a comparison of it with some far more ancient examples. At plate 16 of the Denkmäler, Abth. II I find  and . The sign  in the latter example is apparently a play upon the word as identical in pronunciation with , Coptic Ε&ΤΕ *flamma, ignis*. (Compare  =  Denkm. III, 79.) This value is not easy to reconcile with that of  or  for which I recently gave authorities, unless indeed  be taken here ideographically.

There is an other text which if correctly written is of very great importance. At Denkm. III, 9, f. we have the antithesis       Does not the  here used as the determinative of the word for *king* prove that that word was sounded like the name of the inferior office ? There may be a mistake here in the text, but if so it is one of a rare kind. I will add but one more observation. The group for king most probably ends with  and is therefore not *cheb*. In the plural it is  or  where  is to be pronounced *ti* as in so many other words, among other  (Denkm. II, 101) *Menti*, the ancient form of Amenti. (Cf.     Denkm. II, 48.)

### Zur Benachrichtigung.

Nachdem der Unterzeichnete in Folge Königlicher Berufung seinen Wohnort von Berlin nach Göttingen verlegt hat, ersucht er Briefe, Sendungen u. s. w. an seine Adresse: Göttingen, Untere Masch Str. Nr. 17, gefälligst richten zu wollen.

Dr. H. Brugsch,

K. Professor an der Georg-August-Universität.

# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Strasse 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

**December**

Preis jährlich 5 Thlr.

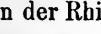
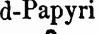
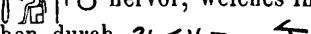
**1867.**

### Inhalt.

 oder , von H. Brugsch. — Notes on Egyptian Numerals, by C. W. Goodwin (Continuation). — Ueber , von H. Brugsch. — Les trois fêtes de nouvel an, par A. Romieu. — Hieroglyphisches Glossar für Jahrgang 1867. — Notizen von R. Bergau und G. Ebers. — Erschienene Schriften.

### oder .

Herr Goodwin hat S. 84 fl. in diesem Jahrgange unserer Zeitschrift die sehr scharfsinnige Vermuthung aufgestellt, dass das Zeichen  oder  nicht, wie man bisher annimmt, die Aussprache  *as*, sondern die von  *šeps* oder vielmehr  *sep* habe.

Ich beabsichtige in Folgendem die schlagendsten Beweise für diese Gleichstellung beizubringen. Zunächst muss ich bemerken, dass allenthalben wo in bilinguen Texten ein altes  auftritt, der demotische Ueersetzer das Zeichen durch *šeps* (auch hierogl. ist die Form  *šeps* nachweisbar, vergl. unten) oder *šeps* wiedergiebt. In meiner Publication der Rhind-Papyri (vergl. No. 376) habe ich bereits auf die demotischen Transcriptionen  *šeps* und  *šepsāu* für  aufmerksam gemacht (man vergl. die Stellen 6, 6 — 8, 9 — 13, 6 — 20, 3 — 32, 3) und bereits auch in meinem hieroglyphisch-demotischen Lexicon darauf hingewiesen (s. Seite 119. l. 13). Dass dieses *šeps*, *šep* nicht etwa eine blosse Ueersetzung des hieroglyphischen Zeichens , sondern eine wirkliche Transcription desselben enthält, geht aus dem Worte  *tešeps* hervor, welches in den Rhindpapyri (s. 6. Lin. 4/5) genau entsprechend im Demotischen durch  *tešeps* umschrieben ist. Hier kann von keiner Ueersetzung die Rede sein, es handelt sich von einer wirklichen Transcription. Eine Bestätigung ferner wird durch die Varianten geliefert. Bereits Herr Goodwin vermutet (in seinem Artikel S. 85 der Zeitschrift), dass  *sep*, „die Statue“ identisch sei mit  *sep*. Ich führe als andere Variante dafür  *sep* an (cf. Dümichen, Tempel-Insch. II, 22/5 — 12/2 — 12/9 etc.). In gleicher Weise sind identisch  (Tempel zu Gurna) und   *āsep* (Ptolemäisch, cf. Düm. Tempel-Insch. II, 46/1). Dem demotischen  *sep* (Rosette l. 7),  *šepe* [Roman], was hierogl.   sein würde — steht in den heiligen Inschriften ein  *sep* (cf. Düm. Tempel-Inschr. II, 22/9) gegenüber. In den allitterierenden Texten, deren Vorhandensein neulich Herr Mariette besprochen hat, erscheint unter den mit *š* anlautenden Wörtern auch unser  *sep* in mehreren Beispielen aus Dendera.

Aus diesen Bemerkungen geht hervor: 1) dass die Aussprache von hat, demotisch šep, und späte Varianten = šep, = šep; 2) dass oder eine besondere Erweiterung dieser Form ist.

Herr Goodwin hat bereits Nutzen von seiner Entdeckung gezogen, indem er die Lesung des Königsnamens , bisher Rā-āseskef gelesen, durch Sepss-kaf-rā umschreibt und geneigt ist, darin den manethonischen Sebercheres wiederzuerkennen. Ich möchte den Namen hā-t-šep-tu der bekannten Königin der 18. Dynastic daran reihen, dessen Elemente mir in dem dunklen Namen Μισφρις, Μισφρα(γμονθωσις) der Listen zu stecken scheinen (šep = σαρ, ση), der mich, bezüglich des , an den Σερρης der fünften Dynastie mahnt.

Ich erinnere zuletzt, in der Anwendung der neuen Lesung Šep für das in Rede stehende Zeichen, an den Stadtnamen , den ich nicht, wie Herr de Rougé (s. seinen Aufsatz Les attaques dirigées contre l'Egypte p. 8, Note 5) Pa-āri, sondern P-ār-šep, P-ār-šop lese. In dem Namen steckt sicher die Stadt Πρόσωπις, woher der Nomos Πρόσωπιτις, im Deltalande. Die Lage beider passt vollständig zu dem Kriegstheater, auf welchem die von de Rougé besprochenen Thaten vor sich gehen.

In Bezug auf Zusammenhang des Namens šep, und der Erweiterung desselben šeps, šeps̄ muss ich auf die betreffenden Seiten meines in der Publication begriffenen Lexicons verweisen.

Göttingen, den 3. November 1867.

H. Brugsch.

## Notes on Egyptian Numerals.

(Continuation, v. supra p. 94.)

3. The credit of having first detected the primary meaning of the group and its identity with ȝuwt, three, is due to Mr. Renouf. The discovery has been attributed to me, in error, by Dr. Brugsch Zeitschrift vol. I, p. 35. — In this group is in some hieroglyphic texts found instead of the numeral 3. This must be either an error or a fanciful variation of the scribes. — The three wavy lines generally used for water might be thought to symbolise 'three' as well as straight bars. — I see that Mr. Renouf has lately expressed the belief that does not correspond with Copt. ȝuwt gratia. — It may have more than one meaning, but in some cases at least the idea of favour, love, desire, seems to me certain. — Thus Todtenb. 147, 8 must surely be "to do according to the desire of my heart." — And Todtenb. 78, 33 translated "divine deeds performed by Horus on account of his father Osiris" — where is used exactly like or Sharpe E. I. 1st Series, 37, 38 l. 2 and the stele of Mentuhotep at Turin ll. 4 and 9 "in order that ye may be acceptable to Osiris." This is just like the Greek χάριν, the Latin gratiā, for the sake of. So also in the Canopus inscription, line 9 (lit. in desire of) is translated in the Greek εὐεξεν.

The group is of frequent occurrence as a phonetic for χmt, but it is very

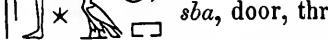
seldom found in its proper meaning of three. M. de Rougé has found one example in a hieroglyphical copy of the poem of Pentaour — see Zeitschrift vol. 2 p. 49. Another occurs on the coffin of Seti I, Pl. 2 col. 6. but slightly obscured by an error of the sculptor. The passage runs thus . What is meant is “the third ennead (of great gods) — and by comparison with Pl. 3, col. 6 where the second ennead is mentioned it is probable that the passage should be

I have a suspicion that the Egyptian had another special word to express a triad or triplet namely *teka*, Copt. *TIK* spark. It recurs Brugsch Recueil I. Pl. XI in an inscription of the old Empire at Lycopolis. The phrase is and the context clearly favours the meaning “three of them.” Another instance is perhaps Denkm. II, 150a, l. 3 which my friend M. Chabas has explained ‘feu qui s’écoule à la tête des soldats’ — but which might be translated “three leagues before the soldiery.” — The *atur* was a measure of distance — see Chabas Voyage d’un Egyptien p. 292. This suggestion requires further confirmation.

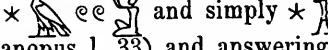
4. Besides and *aft*, for the number four, *f'tu* also occurs (Lepsius Auswahl XVI. and Sharpe E. I. 1st Serie 73, 8 —) answering exactly to the Coptic *qTOY*. Dümichen Rec. IV. 58, 13, 19 and 59, 18 the phrase is used for quadrupeds as we say in English “going on all fours.” — The Egyptians called several objects *aft*. E. g. The mysterious figur on the coffin published by Athanasi; also the temple shaped coffer of sycamore (Recueil IV. 8, col. 44) is called *aft* (fem.). The stone box called (masc.) described Ib. Pl. III. was square in shape, and rested on four pillars or feet . Notwithstanding M. Dümichen’s arguments, I cannot doubt that or is the primary and proper phonetic value of . Mr. Birch first pointed this out in his notice of Two Egyptian Tablets of the Ptolemaic era, p. 31 — where he remarks that when the bee follows it is merely determinative. — Besides the variant for Mr. Birch adduces . Several instances occur of the interchange of and , and there is nothing therefore unexampled in standing for both and . I cannot agree with M. Pleyte in thinking that *aft*, four, is derived from *aft*, a quadrangular coffer. On the other hand I should think that *four* is the original meaning, whence the word would easily be applied to various objects, quadrangular, or quadripartite in their form — just as we find *quadra*, *quadrant*, *square*, *carrée*, *quarter* &c., from the root *quatuor*.

5. The connection between the star and the number 5, is, I believe, originally merely one of sound. Both words were pronounced alike, and therefore the one was taken to represent the other. — This is the real principle which runs through the Egyptian system of phonetics, although other analogies real or fanciful may have sometimes determined the use of a particular symbol in preference to another which might have done as well as far as sound was concerned. In later times such analogies were particularly sought after. The name of a star in Egyptian seems to have been either *sua* or *tua*. The letters *s* and *t* are frequently interchanged in Egyptian and Coptic, and the word for star was probably pronounced differently in different parts of Egypt. — In consequence we find two sets of words, in one of which the star stands for *tua* in the other for *sua*. When the sound *sua* is intended, a phonetic *s* is generally added. But there are exceptions to thus. — Thus we have

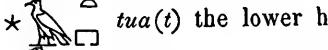
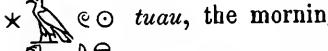
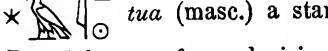
\* *sb* (*sua*) star. Copt. *CIOY*.

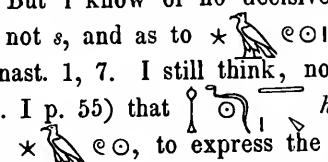
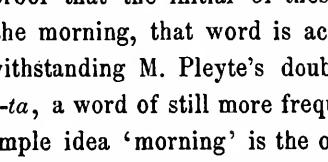
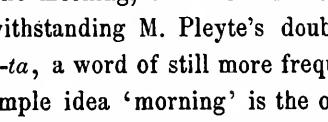
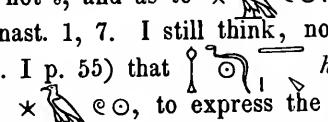
-  *sba* (\*\*) Prisse 5, 4) to teach or correct. Copt. **כְּבָוָה**.  
 *sbai* (\*\*) Prisse 4, 1) wise sayings. Copt. **כְּבָוָרֵה**.  
 *sba*, door, threshold. Copt. **כְּבָה** janua, and also **תְּוָרָה**, **תְּוָרָה** limen.

On the other hand we have

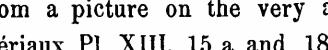
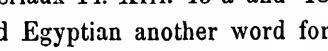
-  *tua* (*tu*) Denkm. II. 134. 8, 9 more commonly written.  
 and simply , meaning to praise, celebrate. Greek *ὑμετίν* (Inscription of Canopus I. 33) and answering to the Coptic **τάρω** venerate, honor. Sahid. **τάρω**.

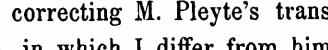
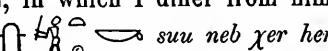
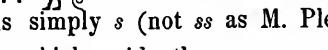
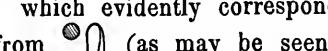
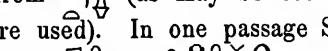
In this class may belong

-  *tua(t)* the lower heavens. (See Lauth, Zeitschr. vol. I, p. 55.)  
 *tuau*, the morning, morrow.  
 *tua* (masc.) a star. (Pap. Vassalli in the British Museum.)

But I know of no decisive proof that the initial of these words was exclusively *t* and not *s*, and as to  the morning, that word is actually written  7 Anast. 1, 7. I still think, notwithstanding M. Pleyte's doubts (Etudes Egyptologiques Livr. I p. 55) that  *hat-ta*, a word of still more frequent occurrence in the texts than , to express the simple idea 'morning' is the origin of **כְּבָוָרֵה** morning.

In most of the words above quoted the star is simply a phonetic having nothing whatever to do with the meanings, teach, door, venerate — and similarly: it was used for the number 5, simply because the sound was the same. — It seems probable however that the mode of representing the star — with five rays, took its rise from the identity of the name for star with the word expressing five. Humboldt (Cosmos vol. III. p. 173 Otte's translation) remarks that it is extraordinary that the Egyptians should have depicted the star with five rays, that not being the number usually seen by astronomical observers. Humboldt himself saw eight, some of his friends three, some four. The apparently arbitrary choice of five rays may be easily explained by the fact that the star by virtue of its very name already for the Egyptians denoted the number five.

6. That the Egyptians had a word *sas*  for the number six, was, as M. Pleyte observes inferred by Mr. Birch from a picture on the very ancient coffin published by Sig. Athanasi. — In Brugsch Matériaux Pl. XIII. 15 a and 18 d,  occurs — probably for the number six. — That in old Egyptian another word for six viz. *suu*, also existed, corresponding to the Coptic, **כְּוָוָה** may be inferred from the group  with which the sixth paragraph of the Leiden papyrus I. 360 commences and terminates. A trace of the other word *sas*, is found in **τάρε** "six" in compounds as **ώγε-τάρε** 76. The initial *s* has here suffered the change into *t*, of which so many other instances occur.

Here I must take the liberty of correcting M. Pleyte's transcription of the commencement of the paragraph in question, in which I differ from him in nearly every particular. I read    *suu neb ḫer heri-tuk* i. e. every district is under thy fear. The value of  is simply *s* (not *ss* as M. Pleyte maintains). The best proof of this is the word , which evidently corresponds with the Coptic **כְּאַתֶּה** flame — and is a distinct word from  (as may be seen from a passage Todtenb. 149, 54, where the two words are used). In one passage Sharpe Eg. Insc. 1st series pl. 34 A, 2. the phonetic  is performed     — This appears conclusion. —

The common verb  is not identical with . It probably should be read simply *se*, and may be identified with Copt. **CE** progredi, transire. The word  for which M. Pleyte refers to 1 Sall. 3, l. 1 does not exist there, as I am certain M. Pleyte will see on referring to the place again. The signs  in that passage are the last part of the word  *hauti* a leader, a word of very frequent occurrence (see Dorb. Pap. 5, 8.) The word  (Zeitschr. vol. 2 p. 91) looks like a mis-reading for . In the passages Br. Rec. vol. I. pl. 22, l. 11 and 16.  and  then appears to be something peculiar in the shape of the . It may be meant for a different symbol  In any case nothing can be concluded from it.

It is beyond all question that  occurs as a substitute for the swallow  in the syllable  ur and in late texts (as that quoted by M. Pleyte Düm. Rec. II. p. 97, l. 8)  alone stands for the syllable *ur*. — Here is therefore a clear case of a double value for one and the same character, but in all other cases besides those in which  is followed by , or in which it plainly occupies the place of  as in  for  , the probability is in favour of its sound being *s*. The word  which occurs as an adjective has been translated ‘various’ by M. Chabas (Voyage d’un Egyptien p. 70) — and this applies very well when it used of a plurality of objects. I find it however, applied to a single animal Sharpe Eg. Insc. 2nd series 83, 8. If read *sen* it may be compared with Copt. **COTI** distinguished, excellent Gr. *ἐπιστημος*, which signification will answer for all passages where it occurs.     *sau* is a name for some kind of garment, or part of a garment 4 An. 3, 1 and 5 An. 13, 4. Compare Copt. **COTI** ora vestimenti. Todtenb. 163, 18. Mention is made of the messengers or angels who smite,                                                                                                                                                                                                

The word  *suu*, a district or neighbourhood, is of sufficiently common occurrence and the sense is quite plain — but it has left no representative in Coptic.

C. W. Goodwin.



Man hat neuerdings wieder die Aussprache des Zeichens  in der ziemlich häufigen Gruppe   aufs Tapet gebracht. Herr Lepage (Zeitschr. 1867 S. 65), welcher dieselbe durch *deer wild animals*<sup>1)</sup> überträgt, denkt an   in Bezug auf die Aussprache derselben.

Ich werde nachzuweisen versuchen, dass weder die Aussprache des Wortes noch die Uebersetzung des Herrn Lepage die richtige ist, der merkwürdiger Weise so nah der richtigen Fährte, die Spur derselben vollständig hat fallen lassen.

<sup>1)</sup> Bereits Champollion übersetzt das Wort richtig durch *chèvres*. S. gr. égypt. p. 221 u. 233.

In den Texten der besseren Epochen erscheint das in Rede stehende Scepter nicht in der von Herrn Lepage aufgeführten Gestalt , sondern in folgender . Die Aussprache des letzteren ist uns, sammt seinem sehr deutlichen Bilde, in Lepsius ältesten Texten Taf. 10 und Taf. 37 gegeben. An erster Stelle wird das Scepter genannt äut (die Spur des  $\Delta$  t nur schwach erkennbar), an letzterer ät. Dass dies auch die Aussprache des Zeichens in der Thiergruppe gewesen ist, geht zur Evidenz aus folgender Inschrift aus dem Grabe des zu Saqqara hervor. Hierin liest man, als Erklärung über einer bildlichen Darstellung von Viehherden (Schaafen und Ziegen) folgende Inschrift: Der Name für die Ziege ist darin , das Scepter tritt mitten in der phonetischen Umgebung als stumpfes Silbenzeichen deutlich hervor. Die in dem, im Rec. II, 72 (3 l. 2) von mir publicirten Texte befindliche Schreibung ät desselben Wortes, steht damit im vollsten Einklang, ebenso die demotischen Schreibungen: äää [Ros. lin. 18 (Uebersetzung des hierogl. ) äui, für „Thier“, in dem Zusammenhang von „Apis, Mnevis und die anderen heiligen Thiere.“], ferner äääu, äääi [Rhind-Pap. No. 34, Uebers. von ], desgleichen äääu [Par. dem. Todt.] Uebersetzung des hierogl. in der Stelle des Todtenb. 125, 29. Schliesslich führe ich an das demotische ää in dem demotischen Texte des bilingualen Decretes von Canopus als Uebertragung des hieroglyphischen (lin. 5 des heiligen Textes). Aus allen diesen Beispielen wird zur Genüge die Aussprache äääu, äää, äääi der späteren Zeit für die Gruppe , =äut, ätu. Im Koptischen scheint sich das Wort in eer, (ει) jumenta, sehr deutlich erhalten zu haben.

Die Aussprache äu, äut, welche dem Zeichen und seiner Variante inhärrt, lässt sich bei einer anderen Gruppe deutlich nachweisen, nämlich in . Diese Gruppe citirt Hr. de Rouge in seinen Recherches sur les monuments des six premières dynasties S. 122 als Name einer Nation, nämlich als variante graphique du mot *Amu*. Ich muss diese Zusammenstellung philologisch bezweifeln, da ich niemals die Thür mit der Aussprache am gefunden habe, auch scheint Hr. de Rougé diese Lesung auf das folgende Zeichen zu beziehen. Die Thür heisst ägyptisch (vergl. mein Wörterbuch S. 158) und der Stock ist identisch mit dem Stocke in der Gruppe ===äut, ätu. Wie sich an Stelle von die Sinnvariante =äm (s. Wörterbuch S. 187) mit der Bedeutung von „Vieh“ vorfindet, so in gleicher Weise =ä an Stelle von =amu, kopt. ειμε, bubulcus (s. Wörterbuch S. 187). Dieser greifbare Zusammenhang zwischen ä „Hirt“ und ätu „Vieh“ einerseits mit ämu „Hirt“ und äm „Vieh“ andererseits beruht auf Ableitungen von zwei Urwurzeln ä und äm, deren Bedeutung (man vergl. das Deutzeichen des Hirtenstabes , ) wahrscheinlich „das Vieh treiben, leiten“ gewesen ist. Daher die Ableitungen „das getriebene“ d. h. das Vieh und „die Treiber“ d. h. Hirten.

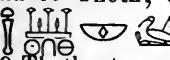
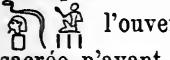
Göttingen, den 3. November 1867.

H. Brugsch.

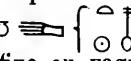
<sup>1)</sup> Die Hörner dieser Thiergruppe haben diese Gestalt . Ueber die ganze Uebersetzung dieser höchst merkwürdigen Inschrift behalte ich mir eine spätere ausführliche Betrachtung vor.

## Les trois fêtes de nouvel an.

Dans mon Mémoire sur le calendrier vague des anciens Egyptiens, j'ai cherché à coordonner les principales connaissances que nous ont révélées, sur le calendrier de l'Egypte, les auteurs de l'antiquité et les constatations philologiques de notre époque. Une interprétation complètement exacte des groupes hiéroglyphiques est, il ne faut pas se le dissimuler, la condition indispensable pour rester et marcher dans la voie de la vérité; et cependant, malgré les grands progrès qui ont signalé la reprise des études égyptologiques, le calcul n'est pas toujours bien certain encore de s'appuyer sur le sens intime des groupes qui forment les dates ou qui les accompagnent sur les monuments de tout genre qui s'offrent à nos investigations. La science mathématique ne doit pas néanmoins rester étrangère à nos recherches; elle doit arriver, au contraire, toutes les fois que la philologie fait un pas en avant et apporter dans la discussion son contingent de preuves ou de probabilités; les solutions qu'elle nous aura données seront par la suite acceptées ou abandonnées suivant qu'elles se trouveront confirmées ou démenties par les notions de plus en plus exactes que le temps nous apporte tous les jours sur la langue et la civilisation de l'antique Egypte. Tel est l'ordre d'idées qui a présidé à la publication de mon mémoire, et ce n'est qu'avec ces restrictions nécessaires que je l'ai présenté à l'examen des personnes compétentes.

Mon savant confrère, monsieur Lauth, a publié dans la Zeitschrift de Décembre dernier un article ayant pour titre „Drei Neujahrsfeste“ dont les conclusions, complètement opposées à celles de mon travail, me paraissent inadmissibles. Les dates sur lesquelles roule la discussion sont tirées du calendrier d'Esneh, qui, selon moi, était basé sur l'année vague et ne différait que par quelques fêtes locales des calendriers religieux en usage à la même époque dans les autres sanctuaires de l'Egypte, absolument comme cela se pratique de nos jours dans le Catholicisme. Je citerai, par exemple, pour motiver mon assertion, la fête du dieu Thoth que le calendrier de Médinet-Abou et Plutarque signalent au 19 Thoth, et que nous retrouvons à la même date encore dans le calendrier d'Esneh  Trois fêtes de nouvel an sont mentionnées à Esneh, au 1er Thoth, au 9 Thoth et au 26 Paoni. Je n'ai parlé, dans mon mémoire que des deux dernières; la première étant seulement pour moi la fête ouvrant l'année sacrée de 365 jours et mobile par conséquent dans la révolution solaire ne donnait lieu à aucune discussion; je n'ai cité la fête de Medinet-abou de même date que pour reconnaître dans l'apparition de Sothis qui s'y trouve liée sur le monument, une indication religieuse et non un phénomène astronomique. J'ai montré comment la fête du 9 Thoth pouvait rappeler par le groupe  l'ouverture de l'année agricole, telle qu'elle avait dû être établie, lorsque l'année sacrée n'ayant encore que 360 jours, le 1er Thoth s'était trouvé en coïncidence avec le solstice d'été; de là a naturellement découlé la fixation du lever héliaque de Sothis au 20 juillet proleptique, et cette date a dès lors acquis une interprétation rigoureuse que la science mathématique seule ne pouvait lui donner. J'ai fait voir ensuite que la fête du 26 Paoni rappelait très-vraisemblablement la coïncidence, qui se produisit dans les temps postérieurs, entre le 1er Thoth vague et l'équinoxe automnal, c'est-à-dire l'an 4569 de la période julienne qui correspond à l'an — 145 de l'ère chrétienne.

L'article de Mr. Lauth débute par cette proposition que la fête de nouvel an de 1er Thoth ne peut que désigner l'année alexandrine commençant au 29 Août politique. Ce

point si important ne me paraît nullement démontré par la raison que l'auteur de l'article donne; car l'indication  „pour obtenir une heureuse année“ peut s'appliquer à toute sorte d'année, fixe ou vague, civile ou religieuse, et le rapprochement que Mr. Lauth établit entre ce passage et celui de Denderah, en admettant que les deux hiéroglyphes  et  eussent la même signification, ce qui n'est pas, n'apporterait aucune preuve nouvelle; il tendrait à confirmer au contraire l'hypothèse d'un souhait ou d'une cérémonie semblable au commencement des diverses années en usage, si les Egyptiens en avaient eu plusieurs; car l'indication d'Isis comme „Dame du commencement de l'année“ est parfaitement intelligible pour l'année commençant au lever de Sothis et appelée par cette raison Sothiaque, mais on ne voit pas la liaison qu'elle pourrait avoir avec l'origine de l'année fixée au 29 Août proleptique. Mr. Lauth a évidemment confondu les deux années en concluant: „Dieser Text bezieht sich offenbar auf das Sothisjahr.“ Aucune preuve ne résulte donc du rapprochement, pour reconnaître l'ouverture de l'année alexandrine dans la fête de nouvel an du 1er Thoth.

L'indication  „les ancêtres“ a amené Mr. Lauth à conclure qu'il est question dans la seconde fête d'Esneh du commencement de l'année vague; nous serions ici en présence d'une coïncidence du 1er Thoth vague avec le 9 Thoth alexandrin et par conséquent avec le 6 Septembre julien, coïncidence qui eut lieu dans les temps postérieurs, d'après la table de concordance, pendant la période quadriennale 60—56 avant Jesus-Christ, sous le règne de Ptolemée Nouveau Denis: cette époque serait aussi celle de la construction du monument sur lequel se trouve sculpté le calendrier. Voilà, si j'ai bien compris, la conclusion de mon savant confrère. Je me demande tout d'abord pourquoi, l'an — 60, l'année vague aurait pu être appelée: „Année des ancêtres“, lorsque, d'après Géminus, qui voyageait en Egypte précisément à cette même époque, l'année vague était en usage, et je serais même en droit de dire la seule en usage, car s'il en eût existé une autre, Géminus en aurait certainement fait mention; on peut l'expliquer, je ne l'ignore pas; il suffit d'admettre que les Egyptiens avaient déjà, avant la conquête romaine, une année de 365 j.  $\frac{1}{4}$  commençant au 29 Août julien proleptique. Cette opinion, que partage Mr. Lauth, puisqu'elle a servi de base à son calcul, a été émise, il y a quelques années par Mr. Brugsch; j'avoue que, pour ma part, elle ne me paraît nullement démontrée. On comprend l'année fixe Sothiaque dont parle le décret de Canope; mais l'antiquité grecque et l'antiquité romaine restant muettes sur toute autre période de temps, ce ne serait qu'en supposant sur des preuves monumentales et des constatations philologiques à l'abri de toute critique qu'il serait possible d'en faire admettre une autre.

Passant enfin à la fête du 26 Paoni, mon savant confrère place, d'après le calendrier alexandrin encore, le 26 Paoni en coïncidence avec le 20 Juin proleptique, et conclut que la date égyptienne est celle du commencement de l'année tropique, c'est-à-dire du retour du soleil au point solsticial du Cancer, pour l'époque calculée par lui précédemment. Il y a ici, à mon avis, une double erreur. D'abord à l'époque signalée par Mr. Lauth, le solstice d'été tombait, non au 20 mais bien au 25 Juin proleptique, et l'on ne voit pas alors comment on aurait pu signaler la fête du nouvel an 5 jours auparavant; cela pourrait être, mais le savant bavarois m'accordera, je pense, que le fait serait assez extraordinaire. En second lieu, la circonstance que rapporte Pline, au sujet des crocodiles, ne saurait en aucune façon être placée à cette date annuelle, elle aurait eu lieu, au contraire, un mois plus tard, puisque le commencement de la crue étant fixé au 20 Juillet

proleptique, la fête du Nil ne devait être célébrée que les jours suivants, et c'était pendant la durée de cette fête que les crocodiles passaient pour apprivoisés, d'après Pline, et pouvaient alors être habillés, si tant est qu'il y ait rapprochement à établir entre le passage de Pline et l'indication monumentale au sujet des crocodiles.

On le voit, il est impossible d'admettre les conclusions posées par mon savant confrère, et jusqu'à preuve du contraire, je persiste à connaître dans le calendrier d'Esneh, un annuaire religieux indiquant simplement les dates vagues des fêtes célébrées dans ce sanctuaire. Les fêtes qui sont ici particulièrement en discussion conservent encore pour moi la même signification; celle du 1er Thoth indique l'ouverture de l'année sacrée, mobile dans la révolution tropique; celle du 9 Thoth, l'origine de l'année agricole, aux époques de coïncidence, et lorsque l'année sacrée n'avait encore que 360 jours; celle du 26 Paoni enfin, le 20 Juillet proleptique, à l'époque où le 1er Thoth vague coïncidait avec l'équinoxe automnal, ce qui se présenta l'an 145 avant J. C. sous le règne de Ptolémée Evergète II.

Agde le 10 Juin 1867.

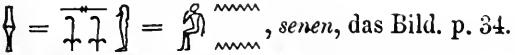
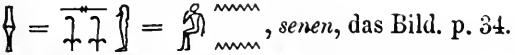
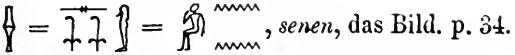
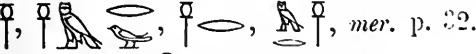
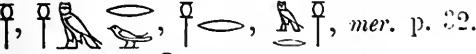
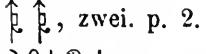
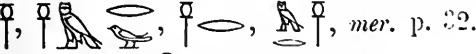
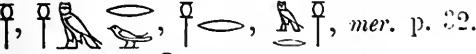
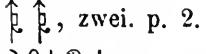
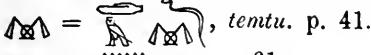
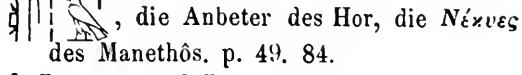
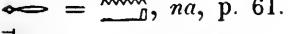
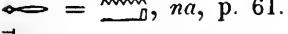
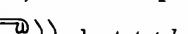
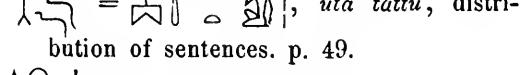
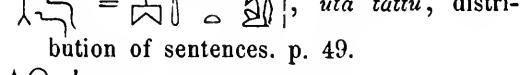
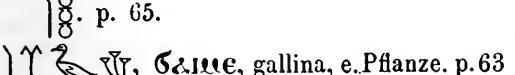
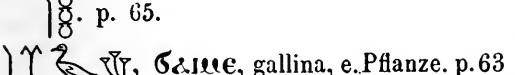
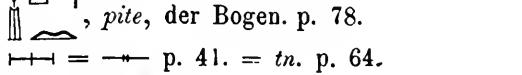
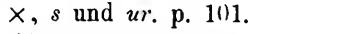
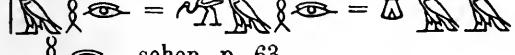
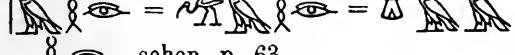
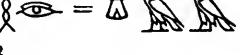
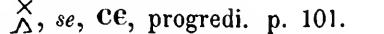
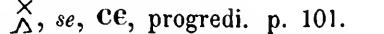
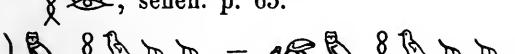
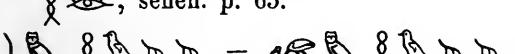
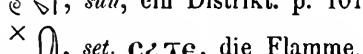
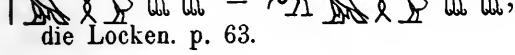
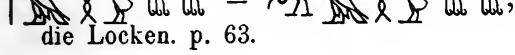
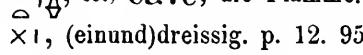
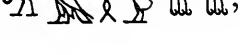
**A. Romieu,**

Professeur d'Hydrographie de la Marine.

## Hieroglyphisches Glossar für Jahrgang 1867.

		to conterere, <i>orwqy</i> . p. 64.			prehendere, capere, <i>potestas</i> . p. 47. 81.
		vier. p. 2.			hinter Kardinalzahlen. p. 47.
		eilen. p. 43.			<i>wort</i> , das Band, die Fessel. p. 42.
		vulva. p. 42.			<i>Min</i> , p. 33.
		das Buch. p. 48.			wechselt mit p. 85.
		müssig. p. 39. 64.			<i>netā</i> , das Buch. <i>netā sanita</i> , das Buch des Begräbnisses. p. 48.
		laufen, schnell. p. 43.			<i>er aka, xata</i> , circa. p. 79.
		schlagen, treiben. p. 59.			Rufu, Troja. p. 89.
		die Fluth, Ueberschwemmung. p. 59.			<i>er meti</i> , in der Mitte, dann <i>xata</i> , circa. p. 79.
		die Kaulquappe. p. 29.			wechselt mit p. 85.
		achtzig. p. 94.			Majestät; <i>gorp</i> , terror. p. 48.
		kan-t, der Bericht, die Urkunde. p. 51. 52.			<i>   </i>
		das Wasser. p. 32.			<i>   </i>
		ma-xerà, a corn-bin. p. 58.			<i>   </i>

	, <b>ελεγ</b> , ειπει.		= , <i>sep.</i> p. 84. 97.
	, <b>ειπει</b> .		, <i>Σεμέμψης</i> . p. 35. 82.
	.		, Vierfußler. p. 63. =  p. 65. = , <i>αυτ.</i> p. 102.
	.		, <i>Hur.</i> p. 53.
	.		, <i>auau</i> , der Hund. p. 61.
	.		, <i>ap</i> , öffnen. p. 63.
	.		, ausser. p. 63.
	.		= ; <i>ti.</i> p. 51. 96.
	.		, <i>p.</i> 33.
	.		, die Wittwe. p. 63.
	.		, p. 42. cf. p. 60.
	.		, <i>aft</i> , die Arbeit. p. 4. cf. p. 99.
	.		, <i>Men-t</i> , eine Göttin. p. 4.
	.		, <i>men-t</i> , der Sitz, die Bahre. p. 4. 5.
	.		= , <i>p.</i> 96.
	.		, <i>p.</i> 96.
	.		= , <i>p.</i> 42.
	.		, <i>enen-šem</i> , <i>en-šem</i> , eine Opfergabe. p. 43.
	.		, <i>Enšem</i> , <i>Anšem</i> , Eileithyia. p. 43. 52.
	.		= , <i>p.</i> 41. 60. 61.
	.		, <i>PCIT</i> , neun. p. 10.
	.		, <i>p.</i> 41.
	.		*
	.		, phonet. <i>seb</i> , und <i>tu</i> . p. 100.
	.		, <i>Paršop</i> , Prosopitis. p. 98.
	.		, phonet. <i>af</i> , <i>aft</i> , ein Schrein. p. 99.
	.		, <i>men</i> , p. 6.
	.		, <i>mut</i> , sterben. p. 14.
	.		, <i>hesbu</i> , Ertrag. p. 15.
	.		, <i>sexem</i> . p. 32.

	=  =  <td></td> <td>, ein, mit </td> <td>=  = </td> <td>, zwei. p. 2.</td>		, ein, mit 	=  = 	, zwei. p. 2.
	=  = 	, die Anbeter des Hor, die <i>Nézueg</i> des Manethôs. p. 49. 84.			
	=  = 	= 			
	=  = 	= 			
	=  =  =  = 	= 			
	=  =  =  = 	, pite, der Bogen. p. 78.			
	=  =  = 	= 			
	=  =  = 	, s und ur. p. 101.			
	=  = 	=  = 	=  = 	=  <h2>Notizen.</h2>	

### Die Baudenkmale Aegyptens und die Wissenschaft.

An Herrn Professor Dr. R. Lepsius.

Es ist eine auffallende Thatsache, dass während die Erforschung der politischen Geschichte, der Chronologie, der Geographie, der Sprache, Literatur u. s. w. der alten Aegypter jährlich — Dank der unermüdlichen Thätigkeit einer Anzahl gelehrter und scharfsinniger Forscher — so bedeutende Fortschritte macht, die wissenschaftliche Erforschung der Baudenkmale nach ihrem Zweck, ihrer Construction, ihrer Geschichte, so sehr zurückbleibt. Und doch sind die Gebäude die bedeutendsten und wichtigsten Denkmale, welche die alten Aegypter hinterlassen haben; sie sind die Träger und Bewahrer der Inschriften, welche der ganzen Aegyptischen Alterthumskunde als Basis dienen. Die Architektur hat, däucht mich, wenigstens dasselbe Recht auf gründliche Erforschung und Darstellung als die Sprache, die Geographie. Sie würde andererseits auch wieder manches Licht auf andere Verhältnisse werfen.

Sie wissen, verehrter Herr Professor, dass ich, unter Ihrer freundlichen Anleitung, lange Zeit mich vorzugsweise mit der Aegyptischen Architektur beschäftigt habe. An meinen weitern Studien derselben bin ich durch meinen jetzigen Wohnort, woselbst mir alle Hülfsmittel dazu fehlen, leider verhindert. Aber mein Interesse dafür ist deshalb nicht geringer geworden. Ich sah kürzlich sämmtliche fünf Bände Ihrer schönen „Zeitschrift“ durch, hoffte auch für die Kunstgeschichte einige Beiträge zu finden. Aber ich wurde enttäuscht. Meine Ausbeute ist überaus geringe. Die Wissenschaft von der Geschichte der Bau- und Bildkunst bei den alten Aegyptern dürfte heute fast noch auf demselben Standpunkte sich befinden, als vor 10 Jahren, da ich dieselben in Nr. 47 der „Dioskuren“ von 1860 zu bezeichnen versuchte. Damals hatte F. Kugler in der dritten Auflage seiner Kunstgeschichte und in seiner Geschichte der Architektur so eben, auf Ihren Forschungen und Entdeckungen in Aegypten (Briefe aus Aegypten) fußend, zuerst eine Uebersicht des Entwicklungsganges der Aegyptischen Architektur versucht. Aber dieser von Ihnen gezeigte Weg ist meines Wissens seit Kugler nicht weiter verfolgt worden. Ein kleiner Fortschritt dürfte seitdem nur in Rebers „Geschichte der Baukunst im Alterthum“<sup>1)</sup> und im ersten Bande (v. C. v. Lützow) der neuen Auflage von Schnaase's Kunstgeschichte zu finden sein.

Und doch sind unterdefis in Aegypten so viele und hochwichtige Entdeckungen gemacht

<sup>1)</sup> Vergl. meinen Bericht darüber in Erbkam's „Zeitschrift für Bauwesen“ 1864. Seite 268 ff.

worden. Herr Mariette-Bey hat eine Anzahl Tempel und Gräber ausgegraben, hat zu Bulaq ein sehr bedeutendes Museum gegründet, welches nach Brugsch (Zeitschrift 1865. Seite 17) besonders reich ist, „in artistischer Beziehung“ Die Publication dieser neu aufgefundenen Architekturen und Kunstwerke fehlt meist noch. Fast sämtliche bedeutende Agyptologen (außer Ihnen und Mariette-Bey die Herren E. de Rougé, Brugsch, Dümichen, Reinish, Goodwin u. A.) haben in den letzten Jahren Agypten bereiset, haben eine sehr bedeutende Anzahl Inschriften von den Tempelwänden abgeschrieben und publicirt. Aber auf die Datirung der Tempel hat man im Allgemeinen wohl weniger geachtet, (vergl. Zeitschrift 1864 Seite 77) wenigstens sind die betreffenden Inschriften mit geringen Ausnahmen (J. Dümichen, Bau-Urkunden der Tempel-Anlagen von Dendera) nicht bekannt gemacht worden.

Wollte doch einer der Herren Agyptologen sich entschließen, nach den Inschriften ein chronologisch geordnetes Verzeichniß der wichtigsten, in Agypten vorhandenen Baudenkmale uns zu liefern! — Wir Architekten, die wir doch vorzugsweise zur Erklärung der Bauwerke nach ihrer Construction aus dem Bedürfniß und dem verwendeten Material und zur Darstellung der historischen Entwicklung der baulichen Kunstformen berufen sind, können unmöglich auf das so schwierige Lesen der Hieroglyphen uns einlassen. Wir müssen in dieser Beziehung auf die thätige eihülfe der Sprachforscher rechnen.

Auch in Betreff einer Geschichte der bildenden Kunst bei den alten Agyptern lässt sich, denke ich, mehr feststellen, als bis jetzt festgestellt ist. Auch hier haben Sie, hoch verehrter Herr Professor, die Bahn gebrochen, indem Sie nachgewiesen, daß der Canon für die Zeichnung der menschlichen Gestalt im Laufe der Zeit verändert worden ist (in Gerhard's archäologischer Zeitung). Herr E. de Rougé hat dann zuerst in seinem Rapport à Monsieur le directeur général sur l'exploration des collections Egypt. de l'Europe (1851), dann in seiner Notice des monuments Egypt. du Louvre (Paris 1866) durch sorgfältige Beobachtung gewisse bestimmte Stylunterschiede an den Sculpturen im Verlaufe der historischen Entwicklung nachgewiesen. Herr Mariette-Bey ist ihm in seiner Notice<sup>1)</sup> des monuments du Musée à Bulaq (Alexandrie 1864), gefolgt, hat manches wichtige Neue gebracht. Vor Allem interessant ist die schöne Statue des Königs Chefren, über welche auch diese Zeitschrift (1864, Seite 58) nähere Auskunft ertheilt. Ein sorgfältiges Studium der in diesen Schriften gegebenen Andeutungen in Gemeinschaft mit einer Untersuchung der in den Museen enthaltenen Denkmale dürfte mit Leichtigkeit ein hinreichendes Material zu einer, im Anschluss an eine „Geschichte der Baukunst bei den alten Agyptern“ zu bearbeitenden „Geschichte der bildenden Kunst bei denselben“ ergeben.

Danzig, den 12. September 1867.

R. Bergau.

Herr Professor Czermack, Professor der Physiologie in Jena, der bekannte Erfinder des Kehlkopfspiegels, hat vor Jahren in Prag zwei ägyptische Mumien mikroskopisch untersucht und das Resultat seiner Forschungen in einem Aufsatze niedergelegt, der sich in den Sitzungsberichten der Wiener Academie der Wissenschaften (Mathematisch-naturhist. Klasse) 1852. S. 427 füg. findet. (Bei Salowicz, bibliotheca ægyptiaca, steht falschlich 1852 statt 1832.) Aus dieser Abhandlung geht nicht nur hervor, dass die mumifizirten Körper, selbst in den Geweben, wunderbar erhalten sind, sondern auch, dass man im alten Agypten an den Leichnamen gewisse Manipulationen übte, welche man bis dahin nicht berücksichtigt hat. Besonders interessant erscheint, dass die Sohlen der einen Mumie abgelöst waren und ihr in den Bauch gelegt worden sind. — Herr Mariette sagte mir zu Paris, etwas Aehnliches sei an einer ihm zugehörigen Mumie bemerkt worden. Ich habe mich bemüht, der hier gegebenen Spur zu folgen und mancherlei Interessantes gefunden. Der Zweck dieser Zeilen ist, meine Herren Fachgenossen auf den Czermack-schen Fund aufmerksam zu machen und Hierhergehöriges entweder der Zeitschrift oder mir selbst mitzutheilen.

Jena den 18. Nov. 1867.

Georg Ebers.

### Erschienene Schriften.

**W. Brunet de Presle et E. Egger,** Les Papyrus grecs du musée de Londre et de la Bibliothèque Impériale, publication préparée par Letronne, exécutée par MM. B. & E. Paris. Impr. Impér. Planches 52. fol. 1865. Texte 506 pp. 4°. 1866. (Extrait du tome XVIII. 11<sup>e</sup> Partie des Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibl. Imp. et autr. Bibl., publiés par l'Inst. Impér.

**Paul de Lagarde,** Der Pentateuch Koptisch. Leipzig. 1867. 8. B. G. Teubner. 504 pp.

**H. Brugsch,** Hieroglyphisch - demotisches Wörterbuch. 3—6. Lieferung. (Schluss von Band II.)

**W. Pleyte,** Etudes Egyptologiques. Livr. 5.

**Dr. Oscar Fraas,** Aus dem Orient. Geologische Beobachtungen am Nil, auf der Sinai-Halbinsel und in Syrien. 1867. 8. 222 pp. u. 4 Tafeln.

<sup>1)</sup> Ueber diesen Catalog, welchen ich leider noch nicht gesehen, vergl. Brugsch in der Zeitschrift 1865. S. 72.